



Université du Québec
à Rimouski

Une Quête de paternité métisse

Démarche autobiographique d'inspiration phénoménologique et
herméneutique

Mémoire présenté

Dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales

En vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

©MAGUETTE GUEYE

Juin 2016

Composition du jury :

Madame Jeanne-Marie Rugira, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Monsieur Luis Adolfo Gomez Gonzales, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Monsieur Jean Kabuta, examinateur externe, Université

Dépôt initial le 12 août 2015

Dépôt final le 28 juin 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

*Je dédie cette recherche à mon père
Ibrahima Gueye, paix à son âme.*



*Cher père, il ne passe pas une journée
sans que je pense à toi. Tu manques à ma
vie, tu manques à ton petit-fils. Ta présence
me manque énormément.*

*« Papa, dans une autre vie, j'aimerais te
choisir comme père ».*

*À ma mère Coumba Diouf, cette femme
extraordinaire qui m'a donné la vie.*



*Un grand merci à tous les membres de la
famille Gueye.*



Mon pays n'est plus mon pays, mon pays c'est le **Québégal** (un espace hybride entre le Sénégal et le Québec).

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail, il est important pour moi d'exprimer ma gratitude et ma reconnaissance envers tous ceux et celles qui, de près ou de loin, ont contribué à l'accomplissement de cette recherche. Tout d'abord, un grand merci à mon directeur de recherche monsieur Luis Gomez, professeur à l'Université du Québec à Rimouski. Son accompagnement a été d'un apport considérable dans la réalisation de ce projet de recherche.

Mes remerciements vont aussi à madame Jeanne-Marie Rugira. Une femme exceptionnelle qui a fait de moi un homme fier. C'est une amie et une mère pour moi. Sa présence réconfortante ainsi que son soutien indéfectible m'ont permis de devenir un homme heureux, mais aussi un père aimant.

Je suis rempli de gratitude pour mon fils, Mbaye-Caleb Gueye, sans qui ce projet de recherche n'aurait pas eu lieu. Merci d'être toi, merci d'être mon fils. Je t'aime d'un amour infini.

Merci à tous les membres de ma cohorte de maîtrise. Les trois années que nous avons passées ensemble m'ont permis de grandir et de devenir un homme conscient des enjeux de son rôle de père. Sans vous, je n'aurais pas eu accès à la personne que je suis devenu aujourd'hui. Mille mercis à vous tous.

Je remercie en même temps tous les amis de la ville de Rimouski. Un grand merci à Marie-Pier Pelletier. Cette femme magnifique qui a cru en moi et qui a su être aidante durant ce parcours à la maîtrise.

Mention spéciale à mon employeur, monsieur Michel Boucher, qui m'a offert la possibilité de concilier mon emploi et mes études.

Pour finir, je rends grâce à Dieu, Lui qui a mis sur ma trajectoire de vie ces êtres exceptionnels que je côtoie dans ma vie de tous les jours.

AVANT-PROPOS

La genèse de cette recherche remonte à l'automne 2007. À cette époque, la mère de mon fils m'a informé qu'elle était enceinte depuis quelques semaines. Lorsque la nouvelle m'a été annoncée, en fait, je ne savais pas comment réagir. J'étais content de devenir papa. J'étais envahi par un sentiment de fierté, car dans ma culture d'origine, les enfants sont considérés comme de la richesse. Cependant, dès ce moment -là, j'avais déjà commencé à m'interroger sur mon rôle de père. Je me demandais si j'allais être en mesure d'affronter les défis de la paternité. Ces interrogations grandissaient au fur et à mesure que nous approchions de la venue au monde de mon fils. Un garçon qui sera naturellement métissé. Je me questionnais sur mes capacités à pouvoir offrir à mon futur enfant un père présent, mais surtout bon père. Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire d'être un bon papa et étant donné qu'il s'agissait de mon premier enfant, je n'avais aucune expérience de la paternité.

À la naissance de mon fils, j'ai fait le constat que mes angoisses, mes incertitudes sur mon rôle de père ne cessaient de grandir. Cela a fini par engendrer un malaise que j'éprouvais lorsque j'étais au contact de mon fils. Ne sachant pas comment remédier à la situation, j'ai pris la décision d'en discuter avec des proches, des professeurs ainsi que des amis. C'est pendant l'une de ces conversations que j'ai choisi d'entreprendre une démarche qui me permettra de comprendre et de m'expliquer les origines des inconforts que je ressens quand je suis avec mon garçon. C'est ainsi que j'ai entamé cette recherche autobiographique qui me donne l'opportunité de saisir les composantes de ma relation père-fils dans un contexte de métissage culturel. Cette situation me sert aujourd'hui de point d'ancrage pour mon cheminement.

Avant d'aller plus loin dans la lecture de ce mémoire, il apparaît important de souligner quelques clarifications pouvant permettre au lecteur de mieux comprendre le contenu de cette recherche.

Dans un premier temps, je pense qu'il est crucial d'indiquer que nous avons choisi l'écriture performative pour produire cette recherche autobiographique. Je tiens à préciser que ce mémoire de recherche n'est pas un compte-rendu linéaire de ma vie. Il constitue en quelque sorte l'espace et le terrain qui, une fois explorés, deviennent des sources de compréhension sur le sujet traité. De ce fait, l'écriture devient à la fois le moyen et l'outil de production. Elle donne le ton de cette quête. Les chapitres qui composent ce mémoire sont produits au fur et à mesure de la rédaction de cette démarche autobiographique.

Afin de pouvoir réaliser cette écriture performative, j'ai fait un effort considérable pour demeurer collé à mon expérience de vie. Ce mode d'écriture me permet de rendre mon expérience singulière. En effet, mon parcours en tant que personne immigrante et père d'un enfant métis devient à la fois l'objet et le champ de ma recherche. Il est important de souligner que ce mode d'écriture performative tend à rendre le texte herméneutique. Cet effet inhérent à ce type d'écriture m'autorise à tracer les chemins qui mènent vers la compréhension de mon sujet de recherche, mais aussi de permettre au lecteur de mieux cerner le contenu de cette démarche autobiographique.

La production de ce mémoire s'est déroulée dans des conditions spécifiques que j'avais mises en place. Étant donné que j'occupe un emploi à temps plein, la rédaction de cette recherche s'est faite sur plusieurs mois avec un rythme de deux pages le matin et deux pages le soir. Cette façon de travailler m'a donné la chance de m'adapter à ma vie professionnelle et familiale.

La prière et la méditation ont été des alliées importantes dans ce cheminement. En effet, ces dernières m'ont permis de me centrer sur mon sujet de recherche, mais également d'avoir la possibilité de demeurer concentré pour éviter les sources de distractions qui

peuvent avoir une influence négative sur ma motivation à accomplir la production de ce mémoire.

Je tiens à souligner que j'ai délibérément opté pour l'écriture à la première personne. Mon parcours de vie constitue lui-même le terrain de recherche qui sera exploré dans le cadre de ce mémoire. L'utilisation de la première personne me permet de laisser des traces personnalisées mais aussi de me conformer aux exigences de la Maîtrise en Études des Pratiques Psychosociales.

En ce qui a trait à la méthodologie et à l'épistémologie, nous allons nous laisser inspirer par Clency Rennie (2004), qui explique que cette démarche s'appuie sur une épistémologie et une méthodologie qui reprennent des fondements de la phénoménologie et de l'herméneutique. Cela offre dans l'écriture un mouvement particulier, non linéaire, plutôt à saisir comme une spirale gadamérienne. Il s'agit d'une écriture qui se révèle intuitive et qui suit le mouvement même de la spirale herméneutique, s'agrandissant de plus en plus de la problématique à la conclusion, tout en repassant toujours par les mêmes thèmes revisités à travers les différents angles donnés par les codes de la recherche : problématisation, cadre épistémologique, théorique, méthodologique, recueil de données, systématisation. Ce processus spiralé imprime également un mouvement qui se rapproche plus précisément de ce qui est cherché depuis le coup d'envoi de la recherche, donnant au début du mémoire l'impression d'un certain flou, toujours conséquence consciente et voulue de l'acte même de la performativité de l'écriture.

RÉSUMÉ

L'auteur de cette recherche autobiographique est un immigrant originaire du Sénégal, un pays d'Afrique de l'Ouest. Il vit dans la société québécoise depuis 2005. La naissance de son fils, en 2008, l'a amené à s'interroger sur son rôle de père.

L'inconfort ressenti au contact de son garçon naturellement métissé a engendré en lui des questionnements d'ordre existentiel. Cette situation le pousse à poser un regard critique sur la relation qui le lie avec son fils. Il fait le constat qu'avec ses quelques années de vie dans la société québécoise, il incarne en lui-même une identité double composée de la culture sénégalaise et celle de la culture québécoise. La prise de conscience de cette identité hybride donne la possibilité à l'artisan de cette recherche d'offrir à son fils un père à la hauteur de sa condition d'enfant métis.

Le lien père-fils et le métissage sont des enjeux qui sont analysés à travers la rédaction de son récit de vie. Cette démarche permet à l'auteur de se questionner sur les transformations identitaires dont il fait l'objet dans son quotidien ainsi que sur son processus de métissage culturel. Cette interrogation lui donne l'occasion de prendre conscience du modèle de père à offrir à cet enfant.

La recherche constitue un vaste champ d'exploration et d'expérimentation du récit autobiographique. Elle permet à l'auteur de s'investir dans une démarche de compréhension de soi comme métissé culturel, favorisant ainsi le développement d'une relation métisse entre un père en processus de métissage culturel et un fils naturellement métissé.

Mots clés : métissage, paternité, transformation identitaire, relation père-fils.

ABSTRACT

The author of this autobiographical research was born in Senegal, a country located in West Africa. He has lived in Quebec since 2005. The birth of his first and only son in Quebec, in 2008, led him to question his father's role. The discomfort felt between him and his mixed-race son led him to take a critical look at their ties.

He realized that because of his new life in Quebec he had developed a double identity. One identity stemmed from his Senegalese roots and the other from his adoptive country. Due to this blend of cultures, his double identity allows him to play a new role commensurate with the cultural necessities of his son, which are naturally different from his own.

The Father-and-son relationship and racial mixing issues are explored in this autobiographical research. The autobiographical approach allows the author to question himself about the changes of his identity and of his own cultural mixing process.

This research is part of a vast field of self-exploration and experimentation of the life history of the author. It allows the author to improve his self-understanding as a person living a daily cultural assimilation process.

This autobiographical research aims at raising awareness and improving the relationship between a parent living his or her own process of cultural mixing, and the cultural and affective necessities of a mixed-race child.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	xi
AVANT-PROPOS	xiii
RÉSUMÉ	xvii
ABSTRACT.....	xix
TABLE DES MATIÈRES	xxi
TABLEAU	xxv
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE	5
1.1 PERTINENCE PERSONNELLE	5
1.2 PERTINENCE SOCIALE.....	8
1.3 PERTINENCE SCIENTIFIQUE.....	8
1.4 ORIGINALITE	9
1.5 QUESTION DE RECHERCHE.....	10
1.6 OBJECTIFS DE RECHERCHE	10
CHAPITRE 2 CADRE THÉORIQUE	11
2.1 IDENTITE	11
2.1.1 LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE	11
2.2 METISSAGE	15
2.2.1 LE METISSAGE NATUREL	16
2.2.2 LE METISSAGE CULTUREL	17
2.3 ACCOMPAGNEMENT	18
2.3.1 ACCOMPAGNEMENT DES PROCESSUS DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE.....	18
2.3.2 ACCOMPAGNEMENT DES PROCESSUS DE MÉTISSAGE	21

2.4	RELATION.....	22
2.4.1	RELATION PERE – FILS	22
2.4.2	RELATION PERE-FILS EN CONTEXTE DE MONOPARENTALITE.....	25
2.4.3	RELATION PERE-FILS EN CONTEXTE DE METISSAGE CULTUREL	27
CHAPITRE 3 CADRE ÉPISTÉMOLOGIQUE		29
3.1	L'ÉPISTEMOLOGIE	29
3.2	DETERMINATION D'UN AXE DE RECHERCHE	32
CHAPITRE 4 LA MÉTHODOLOGIE		35
4.1	RECIT DE VIE COMME SOURCE D'APPRENTISSAGE.....	35
4.2	LES RECITS DE SOUVENIR	36
4.3	LA METHODE D'ANALYSE DES RECITS	37
4.3.1	PREMIERE ANALYSE	38
4.3.2	DEUXIEME ANALYSE	39
4.4	SYSTEMATISATION	40
4.5	LA CONCEPTUALISATION	42
CHAPITRE 5 LE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE.....		43
5.1	L'EXIL	45
5.1.1	L'ARRACHEMENT	45
5.1.2	LE DECHIREMENT	47
5.1.3	LE CHOC CULTUREL.....	49
5.2	LA « QUEBEGALISATION » OU QUETE D'UNE IDENTITE HYBRIDE	56
5.2.1	PREMIERS CONTACTS AVEC LE QUEBEC	57
5.2.2	LE DEBUT OU L'AMORCE D'UN PARCOURS TRANSFORMATEUR	58
5.3	LA TRANSFORMATION	60
5.3.1	LA RELIANCE DANS LA DISTANCE	61
5.3.2	VOIR CE QU'ON NE VOYAIT PAS.....	61
5.4	UNE IDENTITE HYBRIDE EN DEVENIR	63
5.4.1	INTERROGATION SUR MA MASCULINITE	63
5.4.2	L'ADAPTATION.....	66
5.5	MA PATERNITE	68

5.5.1 À PROPOS DE MON RAPPORT A MON PERE	68
5.5.2 MODELE DE PERE REÇU	69
5.5.3 QUEL GENRE DE PERE SUIS-JE?	71
5.6 LA RELATION PERE-FILS	74
5.6.1 SA BEAUTE ET SES DEFIS	75
5.6.2 RELATION METISSE	75
5.7 QUI SUIS-JE?	77
5.7.1 UN MOMENT EXCEPTIONNEL	78
5.7.2 L'ENIGME DU RETOUR.....	79
CHAPITRE 6 SYSTÉMATISATION OU DÉMARCHE COMPRÉHENSIVE	83
6.1 LA CHARGE EMOTIONNELLE CONTENUE DANS LES RECITS	83
6.1.1 LE TEMOIGNAGE DES LARMES LORS DES RELECTURES	83
6.1.2 LA TRISTESSE RESSENTIE ET LA MELANCOLIE DE CES RECITS DE SOUVENIRS	85
6.2 L'EXIL	86
6.2.1 L'EXIL COMME FUITE	86
6.2.2 L'EXIL COMME LIEU DE RENCONTRE	88
6.3 DEUILS	90
6.3.1 DEUILS REELS	90
6.3.2 DEUILS SYMBOLIQUES	92
6.3.3 DEUIL IDENTITAIRE	94
6.4 UNIFICATION DE SOI.....	97
6.4.1 LA MUTATION IDENTITAIRE.....	97
6.4.2 UNE IDENTITE MULTIPLE.....	100
6.5 LES LIENS METIS	101
6.5.1 RELATIONS PERE-FILS METISSEES	101
6.5.2 LE METISSE EN MOI FACE AU MONDE.....	104
CHAPITRE 7 CONCEPTUALISATION OU DÉMARCHE DE THÉORISATION	107
7.1 LE CONSTAT	107
7.2 UN IDEAL DE PATERNITE	109
7.3 LE SOUHAIT D'UNE RELATION METISSE	110

CONCLUSION GÉNÉRALE RETOUR SUR LES OBJECTIFS ET PROJETS POST-RECHERCHE	113
BIBLIOGRAPHIE	119

TABLEAU

Tableau 1 : Tableau explicatif	112
--------------------------------------	-----

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Avant de commencer, il est important de souligner que j'ai fait un effort considérable pour rendre le contenu de ce mémoire accessible à tous. En effet, étant donné que cette recherche est destinée à un groupe cible très vaste et composé de gens de tous les horizons, j'ai opté pour une écriture facile à comprendre.

Aussi, il m'apparaît important de mentionner que ce travail de recherche s'est effectué dans le cadre d'un processus d'écriture performative. Ainsi, les découvertes, les constats ainsi que les compréhensions sur le sujet de recherche émergent dans l'acte d'écriture lui-même. C'est une écriture qui transforme le récit en un champ de recherche, mais également en un espace de rencontre entre le récit et son auteur.

Ce travail de recherche tente de contribuer, à partir de mon expérience personnelle, à une réflexion critique sur le processus de transformation identitaire dans un lien père-fils métis. Aujourd'hui, avec la mondialisation, c'est une question qui se pose de plus en plus. La question de la transformation identitaire est développée dans cette recherche autobiographique à partir de mon vécu. Je tente de montrer dans ce travail l'impact de la transformation identitaire d'un père, en processus de métissage culturel, dans son lien avec son enfant.

La question que je soulève sur la personne que je suis devenu m'amène à me demander quel genre de papa je suis pour mon fils métis. À travers ces questions, j'essaie de trouver des réponses à la crise existentielle que je vis depuis la naissance de mon garçon en juillet 2008 et sur laquelle je donnerai quelques précisions ultérieurement. Je suis animé par la volonté de découvrir les composantes de mon identité que je considère, de plus en

plus, altérée par ma culture d'accueil. Je suis natif du Sénégal, un pays d'Afrique de l'Ouest. Je vis au Québec depuis 2005. Durant ces années, j'ai dû faire face aux défis d'intégration socioculturelle, une étape que traversent toutes les personnes exilées dans une culture autre que celle de leur société d'origine. Au plus fort de ce parcours d'intégration dans ma société d'accueil, il y a eu la naissance de mon fils. Alors en plein processus de transformation identitaire, je suis aux prises avec l'enjeu d'offrir à mon enfant un père à la hauteur de sa condition d'enfant métis.

Cette recherche peut également s'inscrire dans une démarche de renouvellement de pratique. Je travaille comme intervenant social auprès de personnes judiciairisées. De ce fait, je rencontre au quotidien des contrevenants qui sont engagés dans un processus de réinsertion sociale qui les mène à subir des transformations socioculturelles. Mon expérience de personne ayant donc pris conscience de son processus de transformation fait de moi un intervenant conscient des enjeux d'une démarche de transformation. Ceci me donne la possibilité d'offrir à cette clientèle un accompagnement adéquat. Cependant, il me faut souligner que cette recherche ne questionne pas directement ma pratique professionnelle. Elle consiste en une démarche me permettant de comprendre les composantes de mon identité actuelle et aussi de développer une relation père-fils satisfaisante.

À partir d'une approche autobiographique, il sera question de repérer les expériences fondatrices que j'ai rencontrées sur le chemin de la construction de mon identité culturellement métissée, mais aussi sur l'incarnation de mon rôle de père. Le récit autobiographique devient ainsi un ou des récits phénoménologiques, ceux-ci en tant que fruits des témoignages issus de mon parcours de vie personnelle et sociale.

Ce mémoire sera articulé autour de 7 chapitres principaux. Ces derniers sont divisés en sous-sections.

Le premier chapitre traitera de la problématique, en essayant de montrer la pertinence du thème de la transformation identitaire et celui de la paternité. Ce travail a

pour objectif d'établir un lien entre ces thèmes qui constituent la trame de cette recherche. La question de la double identité fera l'originalité de ma recherche. En effet, il parle de moi en processus de transformation identitaire qui cherche à parfaire la relation avec son fils.

Le deuxième chapitre est consacré au cadre théorique. Il y sera élaboré une classification des concepts principaux. Cela permet au lecteur d'avoir une compréhension des termes employés. Ainsi, les typologies de l'identité, du métissage ainsi que celle de la paternité sont élucidées dans ce chapitre.

Dans les chapitres trois et quatre, le cadre épistémologique et la méthodologie sont présentés. Il s'agit de montrer la méthode que j'ai utilisée pour organiser la cohérence épistémologique de cette recherche. Cette étape m'a permis de cueillir des données qualitatives et de les interpréter à partir d'une écriture performative. Cette technique d'interprétation me donne la possibilité de m'écrire, de me lire, de me réécrire, de me relire, jusqu'à ce qu'un sens émerge.

La méthodologie de recherche va s'appuyer sur les bases de la recherche phénoménologique et de l'approche herméneutique. Cette fusion découle d'une écriture en spirale et intuitive, qui permet au récit de plonger dans les lieux de l'intuition et de la conscience pour ensuite aboutir à la compréhension et la conceptualisation.

Le chapitre cinq sera ponctué par les récits. Ces derniers me donnent la possibilité de faire la narration des moments significatifs. Dans cette partie, le lecteur est invité à une véritable heuristique de mon parcours de vie.

Dans le cadre des chapitres six et sept, il sera question d'élaborer une interprétation ainsi qu'une théorisation. Cette théorisation et cette systématisation sont une relecture en longueur du récit autobiographique dans le but d'en dégager du sens et d'en offrir une interprétation. Il s'agit d'un effort de rencontre entre la raison et l'intuition. L'écriture de la systématisation est accompagnée des références tirées du récit autobiographique.

Ce mémoire de recherche traduit mon vœu de me mettre au service de toutes les personnes en processus de transformation identitaire, aussi bien dans ma société d'accueil que dans toutes autres sociétés. Le désir d'améliorer ma condition d'exilé dans la société québécoise ainsi que le besoin d'établir une relation père-fils satisfaisante m'ont poussé à entreprendre cette démarche autobiographique, me permettant de comprendre les composantes de mon identité et d'améliorer ma condition de père dans ma société d'accueil.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

1.1 PERTINENCE PERSONNELLE

L'enjeu dans ma recherche résulte du fait que je suis un homme qui a été élevé par un père sénégalais dans un contexte de vie au Sénégal. De ce fait, la totalité de mes valeurs et croyances est issue de ma culture d'origine. Cette dernière est composée de valeurs, d'us et de coutumes propres au Sénégal. Ainsi, ces derniers sont normalisés par la religion musulmane qui est la religion dominante dans mon pays de naissance. Dans ce contexte de vie qui était le mien, j'avais également une relation spéciale avec mon père, basée sur un contexte familial particulier et surtout sur un environnement culturel sénégalais.

Depuis 2005, je vis au Québec. À force d'évoluer dans cette société québécoise, j'ai subi des transformations me permettant de vivre convenablement dans ma communauté d'accueil. Avec ces métamorphoses, je deviens moi-même ce que j'appelle un métis culturel. En effet je me suis rendu compte, en effectuant ma recherche autobiographique, qu'une bonne partie de mes valeurs issues de mon héritage culturel sénégalais a disparu ou évolué au contact de la culture québécoise. Par conséquent, je ne suis plus tout à fait un pur Sénégalais, je ne suis pas tout à fait un pur Québécois, je suis devenu, par la force du temps, un hybride de ces deux cultures. Je suis culturellement métissé et cette hybridation est encore en train de se construire et de redéfinir mon identité, identité qui se nourrit à mes deux sources culturelles que sont le Sénégal et le Québec. En effet, afin de pouvoir mener une vie satisfaisante dans la société québécoise, Rimouskoise par excellence, j'ai besoin de prendre conscience du métissage qui cherche à prendre en forme en moi. J'ai épousé une femme québécoise et j'ai eu un fils avec elle. Je suis le père d'un enfant mulâtre. Mon enjeu, aujourd'hui, est de m'approcher de mon expérience de métissage culturel pour discerner ses

impacts sur mon identité et sur mes relations, ce qui permettra d'offrir à mon fils un père capable de comprendre sa situation d'enfant métissé.

Également, j'ai remarqué que depuis quelques mois mon fils me partage ses observations sur le caractère métissé de notre famille : « Maman a les cheveux lisses, mais toi pis moi, nous avons des cheveux crépus ! ». Le plus extraordinaire est qu'il me questionne beaucoup sur mes origines. En effet, il me demande souvent : « Papa, toi, tu viens de l'Afrique ? » Je lui réponds que « oui, mon papa vient d'Afrique ». Il continue en me disant : "moi, je suis né au Canada". Je vois dans ses questions une prise de conscience de sa différence par rapport à ses deux parents. Ainsi, il lui arrive de dire : « Papa, je n'ai pas la même couleur ! », notamment cette journée où il m'a demandé pourquoi il n'avait pas la même couleur que moi, car lui il est brun, sa mère est blanche et son père est noir comme du chocolat. Je vois à quel point, à 6 ans, il se posait déjà beaucoup de questions concernant son identité. Il n'arrive pas à se penser métis. À mon avis, lorsqu'il me pose ces questions, il se cherche. Il s'efforce de trouver qui il est, de quoi il est fait. Il essaie de comprendre qui il est par rapport aux autres qui sont si différents de lui par leur couleur de peau et par la texture de leurs cheveux. Je suis convaincu qu'il est impératif que cet enfant soit accompagné dans son processus de construction identitaire. En effet, comme métis, il a besoin des deux cultures de ses parents, avec naturellement une prédominance de la culture québécoise. J'en suis venu à me dire qu'il me paraît important qu'il soit aidé lorsqu'il se cherche à travers les questions que je juge existentielles, questions qu'il se pose en ce moment même et qu'il va sûrement se reposer durant toute la conception de son identité métisse. Par conséquent, je dois me rapprocher de mon expérience de métissage culturel, d'une part pour comprendre les impacts de ce dernier sur ma reconstruction identitaire, et d'autre part pour pouvoir accompagner mon fils dans sa condition métis. Je suis conscient ici que je parle de à la fois de métissage naturel et culturel. Ce qui relie ces deux entités, c'est que le métissage, qu'il soit naturel ou culturel, est composé de deux cultures. En étant proche de ma propre expérience de métissé culturel, je serai peut-être plus outillé pour offrir à mon enfant une présence aidante. Ceci, plus qu'une hypothèse, est une intuition. Je suis convaincu que lorsque les parents omettent de transmettre l'une de leurs cultures, les

enfants métis peuvent éprouver le besoin de partir à la rencontre de cette partie manquante afin de compléter leur identité métisse. Par exemple, au Sénégal, dans les 5 dernières années, beaucoup d'enfants naturellement métissés sont revenus dans ce pays pour rencontrer la culture de l'un de leurs parents. Pour aider mon fils à avoir une identité stable, je compte l'accompagner à partir de ma propre expérience de père immigré au Québec. Comme mentionné précédemment, je ne suis plus le Sénégalais qui a quitté le Sénégal en septembre 2005, je ne suis pas non plus un québécois « pure laine ». Je suis en train de devenir un hybride des deux cultures.

Le métissage demande, lui, que l'on ferme les yeux. C'est dans la nuit que les êtres se rencontrent, pour se heurter ou pour s'épouser. Mais cette nuit-là n'est pas ténébreuse. Comme dans la Genèse, elle est porteuse du jour, des promesses et des réalisations. (Laplantine et Nous, 1997, p.114)

Cette situation de métissage culturel m'amène à redéfinir mes valeurs, mes croyances, etc., issues de ma culture d'origine. Ces éléments sont appelés à évoluer afin de me permettre de mener une vie épanouissante dans ma société d'accueil. C'est à partir de cette vie épanouissante que je vais pouvoir dialoguer et échanger avec mon fils métis qui vit dans la société québécoise, telle est ma motivation profonde pour l'écriture de ce mémoire. Ma transformation identitaire engendre des changements dans ma façon de voir le monde. Par exemple, ma famille au Sénégal, ignorant les changements que je vis, n'arrive pas à comprendre mes points de vue sur certains sujets. Ils ont toujours en tête la personne que j'étais lorsque j'ai quitté le Sénégal pour le Canada. Ainsi, il y a un grand écart qui me sépare de ces personnes qui pourtant étaient si proche de moi et de mon histoire de vie.

Étant donné que je suis dans une quête me permettant d'être culturellement métissé afin de pouvoir accompagner mon enfant naturellement métissé dans sa construction identitaire, et étant donné que dans sa démarche mon fils a besoin de ma culture d'origine pour bâtir la sienne, j'ai besoin de créer une relation harmonieuse entre ma famille au Sénégal et moi. En effet, c'est à partir de cette relation que mon enfant va bâtir « son » Sénégal qu'il va mélanger avec « son » Québec dans lequel nous vivons aujourd'hui. Cela

va lui permettre de forger son identité qui sera composée des cultures d'origine de ses parents. Voilà l'intuition de départ qui m'habite.

1.2 PERTINENCE SOCIALE

Je ne suis pas le premier immigrant sur la terre, je ne suis pas non plus le premier immigrant au Québec. C'est en effet le propre des immigrants de vivre un processus de métissage culturel. M'inspirant de ma propre expérience d'immigration, je pourrais avancer que les immigrants portent plusieurs cultures au cœur de leur identité et qu'ils vivent un remodelage identitaire influencé par les langues qu'ils parlent, les cultures où ils évoluent, les pays où ils vivent, les femmes qu'ils aiment... Mon cheminement de métissage culturel me suggère que ces personnes immigrantes ont besoin d'accompagner leur identité en mutation. Ils font des enfants qui sont complètement identifiés au pays où ils vivent alors que comme moi, ils portent l'autre partie en eux. Une partie qui se perd et qu'il nous faut aller chercher plus tard.

Un des buts de ma recherche est ainsi de m'outiller pour accompagner mon fils dans la compréhension de sa situation d'enfant métissé. Les résultats de cette recherche pourraient servir plus tard à d'autres parents, d'autres enseignants, d'autres citoyens, qui veulent accompagner des enfants métissés qui ont à gérer le métissage naturel ou culturel à l'intérieur d'eux.

1.3 PERTINENCE SCIENTIFIQUE

Je ne suis pas le seul au monde à porter la question de l'identité métisse, elle existe depuis longtemps dans les sociétés anciennes et modernes. En effet, Alexis Nouss et François Laplantine (1997) font cette affirmation en se référant au creuset européen dans leur ouvrage intitulé *Le Métissage*, dans lequel ils nous relatent l'histoire des peuples dont les échanges culturels ont abouti à un mélange des cultures. Les mélanges sont si prononcés

qu'il devient difficile de distinguer les origines premières de certains actes, gestes et cultures.

Pour sa part, Serge Gruzinski (2002) en a également fait une brillante illustration dans son ouvrage intitulé *La Pensée Métisse* dans lequel il démontre qu'à l'époque de mondialisation dans laquelle nous sommes, il est difficile de trouver une culture pure. En effet, toutes les cultures du monde subissent l'influence constante des autres cultures. Il illustre notamment ces propos par des fresques, dans une société de la forêt d'Amazonie, qui sont composées d'influences autochtones, d'esclaves d'origine africaine et d'influences européennes, car il s'agit d'un peuple qui a été autrefois une colonie de pays occidentaux.

Les ouvrages mentionnés précédemment dressent le portrait de la dimension des mélanges interculturels dans les sociétés anciennes et modernes. D'après eux, nous vivons dans un village planétaire où il est difficile de trouver une culture qui n'aurait subi aucune influence de la part d'une autre. Ces auteurs m'ont permis d'élargir ma connaissance sur le métissage culturel. Je constate que, dans ces ouvrages, les auteurs nous parlent de nombreux phénomènes de métissage culturel qu'ils ont observés en faisant des recherches sur telle ou telle autre société.

Pour ma part je compte apporter, par le biais de mon expérience de personne en processus de métissage culturel, un aspect particulier du métissage. En effet, j'ai le projet d'aborder le métissage culturel sous l'angle de ma propre expérience. Ainsi, mon terrain de recherche et mes données de recherche proviennent de mon propre vécu. J'aborderai le métissage au singulier. Je parlerai de mon processus de métissage culturel, de ma transformation identitaire et de l'impact que ces derniers ont sur ma relation avec mon fils naturellement métissé.

1.4 ORIGINALITE

L'originalité de ma recherche résulte du fait que j'ajoute et mon expérience d'auto-accompagnement dans mon métissage culturel et l'expérience du père qui accompagne son

filis depuis sa propre transformation identitaire dans la construction de la sienne, au confluent de deux cultures. Les données qui découleront de ma recherche vont enrichir les connaissances dans le domaine de la recherche sur le phénomène du métissage.

1.5 QUESTION DE RECHERCHE

Comment moi, un père immigrant en processus de transformation identitaire, puis-je offrir à mon fils naturellement métissé un accompagnement à la hauteur de sa condition d'enfant métis?

1.6 OBJECTIFS DE RECHERCHE

- . Comprendre les composantes de mon identité actuelle
- . Développer une relation métisse avec mon fils
- . Incarner, dans la vie de tous les jours, le métissé culturel que je suis en train de devenir

CHAPITRE 2

CADRE THÉORIQUE

2.1 IDENTITE

L'évolution actuelle pourrait favoriser, à terme, l'émergence d'une nouvelle approche de la notion d'identité. Une identité qui serait perçue comme la somme de toutes nos appartenances, et au sein de laquelle l'appartenance à la communauté humaine prendrait de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir un jour l'appartenance principale, sans pour autant effacer nos multiples appartenances particulières.

(Maalouf 1998, p.114-115)

2.1.1 La construction identitaire

L'identité a toujours existé. Elle permet de distinguer une personne ou un groupe d'un autre. En fait, chaque personne possède plusieurs strates identitaires qui la définissent et qui évoluent selon les contextes et le temps.

On trouve par exemple des identités professionnelles (« il est intervenant social »), des identités familiales (« c'est le fils du directeur ») et des identités sexuelles (« c'est une femme, c'est un homme »). L'identité peut également être sociale, religieuse, politique, nationale, provinciale, régionale, etc.

Mon identité, c'est ce qui me rend semblable à moi-même et différent des autres, c'est ce par quoi je me sens exister en tant que personne et en tant que personnage social (rôles, fonctions et relations), c'est ce par quoi je me définis et me connais, me sens accepté et reconnu ou rejeté et méconnu par autrui, par mes groupes ou ma culture d'appartenance. (Claude Dubar, 2006, p.69)

Pour ma part, je ne peux pas aborder le sujet de mon identité sans aussi parler de mes origines. Je m'appelle Maguette Gueye et je suis né au Sénégal. Mes deux parents sont tous deux Sénégalais. Je suis le 6ième enfant de ma mère et 11ième de mon père. J'ai vécu au Sénégal jusqu'à l'âge de 24 ans et je vis au Canada depuis septembre 2005. Cependant, mes deux parents ne sont pas de la même ethnie. Ma mère est Sérère et mon père est de l'ethnie des Wolofs. Je suis musulman et je fais partie de la confrérie mouride. Je suis le père monoparental d'un enfant âgé de 6 ans. Professionnellement, je travaille comme intervenant communautaire au sein du Centre de réhabilitation en alcoolisme et toxicomanie L'Arrimage. Je travaille également comme pompier à temps partiel à la Caserne 65, à Saint-Anaclet-de-Lessard.

Qui suis-je aujourd'hui? C'est une question que je porte depuis quelques temps. En effet, à force de m'observer prendre ma place dans la société québécoise, je constate que la personne qui a quitté le Sénégal en septembre 2005 est très différente de la personne que je suis aujourd'hui, au moment où j'écris ces mots. En effet, depuis mon arrivée dans la ville de Rimouski, j'ai fait le choix de m'intégrer dans ma société d'accueil. Cette intégration comporte à la fois des avantages et des conséquences. Lorsque j'ai fait le choix de m'intégrer, je me suis ouvert à la possibilité de laisser les Québécois venir à moi et j'ai fait des pas vers eux. Dans ce projet, j'ai rencontré une femme et avec elle nous avons mis au monde un enfant naturellement métissé. Faire le choix de m'intégrer dans la société rimouskoise m'a demandé de mettre en place des conditions me permettant de mener une vie satisfaisante et de pouvoir offrir à mon fils un père à la hauteur de sa condition d'enfant métis. Toutefois, en faisant le choix de m'intégrer, je fais le choix de me laisser pénétrer par la culture québécoise. Cette culture québécoise, nord-américaine, est très différente de ma culture d'origine dans laquelle j'ai vécu pendant 24 ans. En faisant le choix de faire de la place à cette culture québécoise au sein de mon identité, je suis obligé de laisser cohabiter en moi la culture sénégalaise et celle du Québec. Cette cohabitation n'est pas toujours facile dans la mesure où ces deux cultures sont souvent en contradiction sur beaucoup de sujets. Faire le choix de m'intégrer dans cette société m'amène aujourd'hui à revoir mes systèmes de valeurs, de croyances, etc.

Nos valeurs se forgent au fil de nos expériences personnelles heureuses et malheureuses, harmonieuses ou conflictuelles. Elles s'édifient sous l'influence des milieux où nous nous trouvons. La famille, l'école, la culture, les groupes auxquels nous appartenons influencent tous l'édification de nos valeurs. Les amis, les médias, les livres que nous lisons ou les films que nous voyons vont aussi influencer nos choix de valeurs. De même, nos intérêts personnels, nos besoins, nos désirs et nos croyances. (Paquette, 1982, p.3)

Je ne veux pas dire par là que je dois renier, ni abandonner ma culture. Je veux dire que pour mener une vie harmonieuse, je dois mettre en place des moyens permettant à ces deux cultures de cohabiter, de dialoguer et de constituer surtout une identité unique qui sera la mienne. Pour ce faire, certaines de mes valeurs issues de ma culture d'origine sont appelées à évoluer afin de me permettre d'accueillir les acquis issus de ma culture d'accueil. Je peux même dire que faire le choix de m'intégrer et de devenir culturellement métissé va m'amener à faire le deuil de certaines de mes valeurs issues de mon héritage culturel sénégalais. Toutefois, les croyances issues de ma religion demeurent intactes car elles constituent le fondement de mon identité. Mes valeurs issues de ma foi islamique constituent ce que l'on appelle les valeurs-références. Il s'agit de celles qui guident mes actions, mes choix, et dont je me sers lors de mes jugements moraux. Celles-ci sont intérieures.

[...] les valeurs, comme référence, sont celles dont la personne tient réellement compte dans son agir. Les valeurs-références, ce sont celles dont la personne se sert (étape de l'éclairage) lors de ses jugements moraux. La valeur référence est intérieure. Elle fait atteindre une profondeur plus grande et indique où la personne en est rendue dans sa croissance personnelle. (Paquette, 1982)

D'un autre côté, les valeurs que j'ai acquises de la culture québécoise constituent ce que l'on appelle les valeurs-préférences, je les ai choisies et j'ai accepté qu'elles fassent partie de mon système de valeurs. Je les trouve justes, biens, je les trouve valables et importantes.

[...] une valeur est une préférence. Une personne choisit ses valeurs parce qu'elle les juge importantes, valables. Elle préfère ces valeurs à d'autres. Nous nous situons ici au niveau de l'idéal, de ce qui devrait être. La personne adhère à des valeurs au niveau intellectuel. Elle a procédé à un travail (plus ou moins

approfondi) de clarification de ses valeurs et peut déclarer en toute sincérité.
(Claude Paquette, 1982)

L'idéal serait que les valeurs comme préférence et comme référence coïncident tout à fait. Selon Claude Paquette (1982), cela voudrait dire que la personne est tout à fait cohérente, au niveau de l'agir, avec les valeurs auxquelles elle croit. Malheureusement, dans la réalité, il y a toujours un certain décalage entre les valeurs qu'on préfère et celles auxquelles on se réfère, les premières étant vraisemblablement plus nombreuses que les secondes. La plupart des valeurs auxquelles on se réfère font probablement partie des valeurs préférées, mais on peut certainement trouver des cas où ce n'est pas vrai. Par exemple, la valeur "argent" peut être absente de la liste des valeurs préférées, mais une étude attentive de l'agir peut très bien révéler que c'est une valeur de référence. À l'inverse, une personne peut dire que la famille est une valeur très importante pour elle (préférence), mais en pratique lui consacrer très peu de temps (absence de référence). C'est un objectif à se donner que de vouloir réduire l'écart entre les valeurs-préférence et les valeurs-référence. Cela demande un travail d'analyse de soi-même, un travail qui implique la réflexion sur son agir. C'est un objectif que je me donne de vouloir réduire l'écart entre mes valeurs-préférence et mes valeurs-référence. « [...] toute valeur est à la fois une préférence et une référence. Pour être complète, une valeur doit avoir ces deux dimensions » (Paquette, 1982).

Des croyances religieuses et les acquis provenant de la culture québécoise sont les bases de ma nouvelle identité que j'appelle aujourd'hui le « québégalais ». Ma « québégalisation » est un processus qui est loin d'être achevé car la cohabitation des deux cultures au sein de mon identité n'est pas encore harmonieuse. Il existe toujours des tiraillements et des désaccords entre ces deux entités en moi. J'ai besoin d'être un québégalais culturel incarné afin de pouvoir aider mon fils québégalais naturel à comprendre sa situation d'enfant métis.

À la question « qui suis-je aujourd'hui? », je répondrai que je suis composé d'une partie de la personne qui a quitté le Sénégal et d'une partie que j'ai acquise à force de vivre

au sein de la culture québécoise. Mon identité est en processus de reconstruction dont la finalité consiste à me permettre de devenir un Québécois naturellement métissé, dont la culture d'origine et la culture d'accueil seront en harmonie au sein de son être profond.

2.2 MÉTISSAGE

Gomez (1999), en se référant au travail de Gruzinski, explique que, par son étymologie, le mot métis dérive du latin *mixtus* signifiant « mélanger ». Mais le mot « métis » attribué à un être humain fait sa première apparition en espagnol et en portugais lors de la conquête de l'Amérique du sud, pour désigner les populations issues du « croisement » entre « los conquistadores » et les indigènes. Un croisement auquel s'ajouteront au cours des siècles des Africains et d'autres arrivants européens et asiatiques par des vagues successives. Je ne peux que constater la concordance entre mon identité métisse, sa naissance historique et sa désignation langagière.

Jean Benoist et Jean-Luc Bonniol (1999) mentionnent que la notion de métis désigne le mélange de deux éléments distincts, tandis que le métissage est une idée du XIX^e siècle, dont les équivalents en anglais sont celles d'hybridité et de créolisation. Il désigne le mélange des sangs du point de vue racial. Puis la notion de métissage est devenue un concept de marketing intellectuel, culturel et commercial employé dans le monde des arts : de la mode à la littérature en passant par les arts plastiques, la musique et le spectacle. Il désigne quelque chose comme le libre mélange des genres, mais aussi sur fond de mélange des couleurs de peau.

À notre sens, le métissage, aussi bien naturel que culturel, implique le croisement de deux éléments différents. Ce mélange ou croisement donne naissance à une nouvelle entité qui sera composée des deux éléments qui lui ont donné naissance. Le terme métis est employé, dans le langage courant, pour désigner des personnes nées de parents d'ethnies différentes, il peut aussi être employé pour désigner un individu né de parents aux phénotypes différents. Le métissage peut cependant être aussi entendu au sens culturel.

2.2.1 Le métissage naturel

Au Canada, le terme de Métis désigne les personnes descendant à la fois des Européens et des Amérindiens. Le peuple métis est un des trois peuples autochtones du Canada (avec les Amérindiens et les Inuits. Du point de vue de la génétique des populations, le degré de différenciation génétique des groupes qui fournissent les membres d'un couple fécond n'offre aucun seuil au-delà duquel le phénomène présente des aspects particuliers. Le concept de métissage peut donc comporter une réalité biologique (la différence des populations parentales).

Laplantine et Nouss (1997) montrent des sociétés modernes composées d'une population naturellement et culturellement métissées. Ils parlent des sociétés antillaises, brésiliennes, etc., dont les populations sont issues de mélanges entre les colonisateurs, les colonisés et les anciens esclaves. Cela donne des personnes ni complètement blanches, ni complètement noires. Ce sont des sociétés composées de personnes métisses avec des valeurs, des croyances, cultures, complètement issues des composantes de leurs origines diverses. « Phénomène négligé, le métissage parcourt toute l'histoire des sociétés humaines dans l'ensemble de leurs dimensions culturelles (...) » (Laplantine et Nouss, 1997, p.68).

Pour ma part, j'ai été en couple avec une femme québécoise. De notre union est né un garçon. Ce dernier est naturellement métissé. En effet, son père est un Africain et sa mère est nord-américaine. Il n'est ni noir, ni blanc. C'est un mulâtre. Il a les cheveux lisses mais crépus, il a un nez écrasé comme les Africains et il parle québécois. Ce phénomène de métissage naturel au Québec gagne du terrain. En effet, Rimouski compte plusieurs couples mixtes qui ont donné naissance à des enfants naturellement métissés.

Madame Manaz Fozi, directrice de l'organisme Accueil et Intégration du Bas-Saint-Laurent, nous a mentionné, lors de notre entretien, qu'elle a observé une augmentation significative des enfants issus de couples mixtes. Elle explique cette situation par le fait que depuis quelques années, de plus en plus de personnes immigrantes viennent s'installer dans la ville de Rimouski, notamment une partie des étudiants internationaux qui restent dans la

ville après leurs études. Elle indique que ces derniers, en se mélangeant à la population locale, donnent de plus en plus naissance à des enfants métis.

2.2.2 Le métissage culturel

Suivant les travaux de Laplantine et Nouss, le métissage culturel correspond soit à une acculturation (emprunt d'éléments culturels allogènes par des individus appartenant à une culture donnée), soit à la fusion de deux ou plusieurs cultures, indépendamment du mélange des individus qui la composent.

[...] le métissage dessine une troisième voie entre l'homogène et l'hétérogène, la fusion et la fragmentation, entre les modèles visant l'intégration totale et ceux prônant le repli communautariste... Le métissage est échange, partage qui transforme les interlocuteurs et les cultures sans jamais aboutir à la conciliation, à l'abolition des contraires et des contradictions... Le métissage porte en son sein la question de notre transformation par l'autre. (Laplantine et Nouss, 2003, :s.p.)

Le métissage purement culturel masque souvent le maintien d'une ségrégation raciale. Ainsi, dans les sociétés créoles francophones, les békés d'origine européenne parlent la langue créole sans se mélanger à leurs concitoyens d'origine africaine. De même, on observe dans le sud des États-Unis une culture commune (accent, cuisine, jazz, allure vestimentaire) partagée entre les rednecks sudistes et les afro-américains descendants d'esclaves, alors que les préjugés raciaux restent très forts. Le métissage culturel peut alors être analysé comme une concession accordée par l'élite dominante à la majorité dominée. Cependant, nous tenons à clarifier que les limites du métissage ne s'arrêtent pas juste au cadre de la culture et des ethnies. En effet, le métissage peut se retrouver dans plusieurs autres secteurs de la vie. On peut être métissé de plusieurs façons, par l'ethnie, par des parents d'origines diverses, par la culture, etc. Mais on peut être métissé professionnellement, combinaisons de deux ou de plusieurs façons de travailler. Le métissage professionnel consiste en la situation où un individu ayant suivi une formation professionnelle en Europe vient la pratiquer en Amérique.

De nos jours, le métissage ne désigne plus seulement le croisement biologique de deux personnes de cultures différentes. En effet, nous constatons qu'il existe d'autres façons de se métisser, comme celui du métissage culturel. Ce dernier peut être défini comme le mélange d'au moins deux éléments provenant de cultures différentes. Cela peut se faire au niveau musical (mélange de deux styles musicaux différents, de langages comme le créole, etc.). Le métissage culturel peut aussi se faire au niveau identitaire. En effet, une personne vivant dans une culture autre que celle de ses origines peut adopter cette nouvelle culture tout en gardant sa culture. Cette situation lui offre la possibilité de se métisser culturellement. J'élaborerai plus en détail ce concept de métissage culturel dans les prochaines étapes de cette recherche.

2.3 ACCOMPAGNEMENT

2.3.1 Accompagnement des processus de construction identitaire

Le métissage naturel ou culturel implique le mélange de deux cultures différentes. De ce fait, accompagner la construction identitaire d'une personne naturellement ou culturellement métissée implique un travail colossal. En effet, pour accompagner le processus de construction identitaire d'une personne métisse, il faut connaître le contexte culturel, social et familial dans lequel la personne évolue. « En tant qu'être social, un sujet ne peut construire son identité sans tenir compte de l'univers social et culturel dans lequel il évolue »¹, il ne faut pas oublier que la construction identitaire doit également (et en premier lieu) être située dans l'histoire familiale :

C'est en effet dans la famille que se construisent les premiers fondements de la formation de la personnalité. («La construction identitaire», <http://inter.culturel.free.fr/textes/constr-id.htm>, 2015)

Accompagner mon processus de construction identitaire implique que je dois tenir compte de l'héritage de ma culture d'origine. Je dois également tenir compte des acquis que

¹ <http://inter.culturel.free.fr/textes/constr-id.htm>, « La construction identitaire »

j'ai reçus de la culture québécoise. Aujourd'hui, pour m'auto-accompagner dans ce processus de construction d'une nouvelle identité métissée, je dois prendre le temps de déterminer ce qui me reste de ma culture d'origine et ce que j'ai reçu de ma culture d'accueil. Ce procédé me permettra de savoir jusqu'à quel degré mon identité d'origine a été altérée au contact de la culture québécoise. Par conséquent, pour accompagner ma transformation identitaire, je dois être attentif à ce qui se passe en moi lors de ce processus.

Pour mon fils de 6 ans, le père en processus de transformation identitaire que je suis doit être présent pour l'accompagner dans sa propre construction identitaire. Il est naturellement métissé, c'est-à-dire qu'il incarne la fusion de deux personnes issues de cultures différentes. À son jeune âge, il commence déjà à se poser des questions sur son identité.

[...] le processus par lequel l'individu, dès l'enfance, non seulement participe à la construction de sa propre personnalité, dans le jeu complexe de multiples déterminations, mais est en mesure, tout au long de sa vie, de remettre en question ce que l'on a fait de lui, grâce à ses capacités acquises de discrimination, de compréhension et d'autonomie. (« La construction identitaire », <http://inter.culturel.free.fr/textes/constr-id.htm>, 2015)

L'accompagner dans son processus de construction identitaire implique que je dois m'approcher de mon expérience de personne en reconstruction identitaire pour trouver des réponses lorsqu'il se posera des questions existentielles en lien avec ses origines culturelles.

D'autre part, par le biais de ma famille, j'ai fait le constat depuis quelques temps que les échanges entre les membres de ma famille qui sont au Sénégal et moi sont de plus en plus difficiles. En effet, j'ai la sensation que nous ne nous comprenons pas lors de nos discussions. Ces échanges finissent souvent par se transformer en frustrations, car la discussion est ponctuée d'incompréhensions, de désaccords, etc., souvent issus de jugements de valeurs. Je me rends compte que j'ai beaucoup changé car mon système de pensée a été altéré par ma culture d'adoption. Toutefois, pour les membres de ma famille qui vivent toujours au Sénégal, leurs valeurs sont demeurées intrinsèques. Ainsi, lorsqu'ils s'adressent à moi, ils parlent toujours à la personne que j'étais avant de quitter le Sénégal.

À la suite d'une longue réflexion sur cette situation, je me suis rendu compte que lorsque je parle avec les membres de ma famille toujours au Sénégal, je suis en train de dialoguer avec moi-même, avec mes propres valeurs. C'est une illustration de la difficulté que j'éprouve à créer un dialogue entre ma culture d'origine et ma culture d'adoption. Cette difficulté que j'ai à communiquer avec ces dernières est le reflet de la difficulté que j'éprouve à communiquer avec moi-même. Cette situation avec ma famille est un révélateur de ce qui se passe en moi. Elle ne fait qu'extérioriser ce qui se passe en dedans de moi. Et c'est là que je pense qu'il est intéressant de voir ce qui est à l'origine de ce blocage qui empêche le dialogue entre les deux cultures en moi. Ce dont je suis sûr est que je n'ai pas encore défini les conditions favorables à installer le dialogue dans un but de métissage culturel entre ma culture d'origine et ma culture d'adoption.

Aujourd'hui, je me demande à quel point ce nouveau mode de vie qui est différent de la vie que je menais au Sénégal, ainsi que les valeurs que j'ai adoptées, ont cheminé dans mon processus de métissage culturel. Est-ce qu'il y a vraiment eu une modification des valeurs d'origine qui a permis de créer quelque chose de nouveau, ou est-ce juste une façade, un revêtement extérieur qui n'a pas encore atteint ce qui est au cœur de mon identité profonde? Cela me permet de dire que nous sommes ici devant un changement identitaire qui implique la reconfiguration d'un système de valeurs et de croyances. Pour changer mon identité qui est l'expression de qui je suis, de la façon dont je me présente aux autres, il faut que mes valeurs d'origine et mes croyances acceptent une certaine dose de modification, un certain bousculement. En effet, je dois créer en moi un espace de dialogue entre la culture québécoise et la culture sénégalaise. À mon avis, le véritable dialogue se produit lorsque les deux systèmes de valeurs et de croyances sont capables de se questionner et de se comprendre mutuellement. Cet espace de dialogue est très difficile à créer. Il s'agit de la même difficulté que j'éprouve lorsque je communique avec les membres de ma famille. Lors de nos discussions, nos systèmes de valeurs et de croyances ne sont pas en dialogue, d'où les incompréhensions et frustrations.

En faisant le choix de m'ouvrir à la culture québécoise, j'accepte que mon système de valeurs et de croyances soit modifié au contact de ma culture d'adoption. Ce choix implique que je dois, pour me métisser culturellement, laisser mourir certaines parties de moi-même. Cette situation constitue à trouver la voie de passage me permettant de favoriser un dialogue interculturel au sein de mon identité. Cela pourrait me permettre d'établir un véritable dialogue avec mon fils lorsqu'il se posera des questions sur sa condition d'enfant issu de deux cultures différentes. Toutefois, en effectuant cette démarche de changement identitaire, force est de constater l'écart qui s'est créé entre ma nouvelle personne et la personne qui avait quitté le Sénégal en 2005. C'est pourquoi il importe d'actualiser ma personne auprès des membres de ma famille vivant au Sénégal car je suis le trait d'union entre ma famille et mon fils.

2.3.2 Accompagnement des processus de métissage

Accompagner un processus de métissage implique qu'il faut connaître les composantes de ce mélange culturel. En effet, naturel ou culturel, le métissage est un destin singulier.

Le métissage est un destin singulier, le destin d'une singularité, alors que le transculturel correspond à un phénomène collectif. Le transculturel se décline interpersonnel ou interculturel alors que le métissage est intrapersonnel ou intraculturel. (Nouss, 2005, p.31)

Ce qui veut dire que chaque personne métisse vit son métissage de façon singulière. Par exemple, deux personnes naturellement ou culturellement métissées issues du même contexte culturel, historique, familial, peuvent vivre leur métissage différemment. Accompagner une personne en processus de métissage exige d'accorder une attention particulière à son cheminement personnel et singulier. Afin de m'auto-accompagner dans mon processus de métissage culturel, je dois tenir compte de mon expérience de vie, de mon cheminement personnel. Je dois connaître les composantes de mon identité, de mes croyances et valeurs, afin de pouvoir observer les mutations qui s'opèrent en moi.

Accompagner mon processus de métissage culturel implique également que je dois observer le rapprochement qui se fait, au sein de mon identité, entre la culture québécoise et ma culture d'origine. Cela va me permettre d'être conscient des étapes de mon métissage culturel. Pour effectuer ces observations, je prends le temps, depuis le début de ma recherche dans cette maîtrise, de faire des points d'appui afin d'observer l'écart culturel entre la personne qui a quitté le Sénégal il y a 9 ans et la personne que je suis devenu aujourd'hui. Cette observation m'offre de connaître le degré de mon métissage culturel. C'est en quelque sorte une façon de m'accompagner dans mon processus de métissage. Mais chose sûre, le métissage culturel a un début mais il n'a pas de fin, car chaque jour j'apprends du nouveau dans ma culture d'accueil. Comme le dit le proverbe africain :

« L'homme a beau vivre longtemps dans les marécages,
il ne se transformera jamais en crocodile ».

2.4 RELATION

2.4.1 Relation père – fils



Concernant la notion de père, voici ce qu'est un père pour moi. En fait, je vais tenter de dresser un portrait du concept de père, que j'ai reçu en observant mon père agir dans sa famille. Mon père était Sénégalais à 100%. Il m'a transmis les valeurs d'un père pour son enfant sénégalais. Ainsi, j'ai des notions de base qui me donneraient de bonnes chances de pouvoir être un bon père pour un enfant sénégalais 100%, dans un contexte de vie au Sénégal. Je me rappelle que pour l'enfant que j'étais, être père signifiait être la personne la plus importante de la famille. Dans cette conception de la famille, le père incarne l'autorité car lorsque nous les enfants faisons des bêtises, c'est Papa qui nous corrigeait lorsqu'il rentrait du travail. J'ai toujours été fasciné par ce rôle que mon père incarnait. Il était également le point central de la famille. C'est lui qui ramenait l'argent pour la dépense quotidienne et c'est lui également qui payait nos études. En quelque sorte, c'était le chef suprême de la famille et toutes les décisions passaient par lui. Le père s'occupait également de l'éducation des enfants. En somme, il était un modèle pour moi. Il incarnait le courage, la détermination. Très souvent, il nous racontait son histoire, de son enfance à l'âge adulte. Je me rappelle qu'à ces moments-là mes yeux brillaient d'admiration et je voulais lui ressembler. Il était mon idole. J'ai envie de lui ressembler comme père, il nous a transmis des valeurs familiales importantes, comme le fait que la famille passe avant tout et rien n'est plus important. Je me rappelle qu'il nous disait que la réussite des enfants dépend de ce que les parents ont fait pour eux durant leur enfance.

Concernant les manifestations d'affection, dans notre famille, je n'ai jamais entendu nos parents nous dire qu'ils nous aimaient. Et pourtant, je n'ai jamais manqué d'attention de leur part. Nous ne nous disons pas que nous nous aimons, mais je ressens l'amour que les autres membres de ma famille ressentent pour moi. Moi non plus, je n'ai jamais dit « je t'aime » aux autres membres de ma famille et pourtant, je les aime infiniment. Faire des câlins, embrasser, dire je t'aime, cela ne fait pas partie de notre vie familiale et pourtant, l'amour ne manque pas. Ces manifestations d'affection, j'apprends à les utiliser depuis que je vis dans la société québécoise. En effet, j'ai appris à faire des câlins, à être colleux, etc. ; avec mes amis ça marche. En couple, dans une relation avec une Québécoise, je suis encore en processus d'apprentissage à aimer à *l'occidentale*. Je veux dire par là : faire des

activités, comme embrasser sa copine en partant au travail et au retour. Concernant la relation avec mon fils, j'ai de la difficulté avec les manifestations d'affection. En effet, j'ai appris à aimer quelqu'un sans pour autant le crier sur tous les toits. Par contre, lui et moi, nous vivons dans la société québécoise dans laquelle les manifestations d'affection, dans une relation parent-enfant, sont très présentes. Alors, aujourd'hui, j'éprouve encore de la difficulté à le faire car je suis dans un processus de métissage culturel ; de ce fait, les valeurs issues de ma culture d'origine sont encore très présentes en moi. Je dis très souvent à mon fils que je l'aime. Je suis sincère lorsque je lui dis cela, mais je ne suis pas encore habitué à le faire. Étant donné que nous vivons dans la société québécoise, ma grande peur est que mon fils pense que je ne l'aime pas car je ne lui dis pas très souvent. Je ne veux pas qu'il me considère comme un père absent ou un père vide d'affection. Mon ambition est de concilier le modèle de père que j'ai reçu de mon papa, celui de la religion musulmane et le modèle québécois. En d'autres termes, effectuer un métissage des modèles de père qui se présentent à moi pour que je puisse offrir à mon fils métis un père métissé.

D'autre part, je suis de confession musulmane et c'est une religion qui est très présente dans ma vie de tous les jours. En effet, elle donne des indications sur la notion de père. Le papa joue un rôle très important dans le milieu familial. Il incarne le pilier de la famille. C'est par lui que se transmet la religion musulmane. Par conséquent, mon fils est de la même confession que moi son père. Selon ce que je connais de l'Islam, le père est le responsable de sa famille. Il doit veiller au bon devenir de sa progéniture. Il doit éduquer ses enfants selon les conditions de la religion musulmane. Il doit leur apprendre la pratique de cette religion. Le père a le devoir de nourrir sa famille. Pour être concis, on pourrait dire que notre devoir de père consiste à faire notre possible pour que notre enfant devienne un véritable serviteur d'Allah, qui passe sa vie suivant la volonté de Son Créateur.

La croyance est donnée dans un vécu particulier et correspond dans l'attitude naturelle à une intention tournée vers l'objet. Toute croyance est croyance en quelque chose. L'objet de la croyance est donné dans une expérience dans laquelle l'esprit adhère plus ou moins une représentation. (Carfantan, 2002, p.1)

En d'autres mots, la finalité, c'est de faire de notre enfant avant tout et surtout un musulman attaché à sa foi et pratiquant sa religion. Ainsi, il deviendra un membre profitable à la société entière. En ce sens, il œuvrera pour son bien-être personnel, pour celui de sa famille et pour celui de tous les gens en général, aussi bien matériellement que spirituellement. C'est en gardant à l'esprit cette finalité que l'on arrive à se faire une idée de l'importance de la tâche qui nous attend, en tant que parents musulmans.

[...] les enfants sont rattachés à la famille de leur père et celui-ci est investi de l'essentiel des responsabilités vis-à-vis d'eux. (Grelley, 2009 (n° 154), p. 21-2)

2.4.2 Relation père-fils en contexte de monoparentalité



Je pense qu'il est important d'apporter quelques clarifications sur la notion de père monoparental. En effet, lorsque je parle de monoparentalité, en ce qui me concerne, je fais allusion à ma situation familiale actuelle. Je suis père célibataire, et je vis seul.

Comme mentionné précédemment, j'ai vécu en couple pendant 3 ans, avec une Québécoise. À la suite de notre séparation, nous sommes allés en médiation. De ces négociations concernant la garde de notre enfant, nous avons convenu d'un commun accord que nous aurions la garde partagée. En d'autres termes, notre fils va vivre une semaine chez sa mère et il va en faire autant chez son père. De par cette situation, je suis devenu un père monoparental lorsque mon fils séjourne chez moi.

Au début de cette garde partagée, je ne savais pas comment agir avec ce garçon. Il semblait réticent à venir chez moi lorsque c'était mon tour de garde. En effet, il pleurait à chaudes larmes lorsque j'allais le chercher chez sa mère. Avec un peu de recul, je me suis rendu compte que sa réaction était normale car je le sortais de sa zone de confort, je l'éloignais de ses jouets habituels, je le sortais de la maison où il est né, son lit, pour l'emmener dans mon nouveau logement qu'il ne connaissait pas. De ce fait, d'après les conseils d'une éducatrice à l'enfance, je l'ai laissé apprivoiser mon nouveau chez moi, qui est devenu par la même occasion son autre chez lui à temps partiel. Étant monoparental depuis notre séparation, mon enjeu est d'offrir à mon fils un père présent lorsqu'il est avec moi, lors de mon tour de garde. D'offrir également un père présent lorsqu'il séjourne chez sa mère. Ce n'est pas toujours facile, ce projet de stabilité. En effet, je constate que déjà à 6 ans il est très partagé entre ses deux parents. En effet, lorsqu'il est avec moi, je deviens automatiquement le responsable de son éducation pendant une semaine. De ce fait, je l'éduque à partir de mes valeurs et de mes croyances. Lorsqu'il est avec sa mère, elle en fait autant avec lui. Par conséquent, étant donné que j'ai une éducation basée sur les valeurs issues de la religion musulmane et que celles de sa mère proviennent de la religion chrétienne, il arrive que notre fils soit perturbé et demande : « Pourquoi chez papa j'ai le droit de faire telle ou telle chose alors que chez maman je ne peux pas? », et inversement.

Être un père monoparental n'est pas toujours facile, mais cette situation m'a permis de me rapprocher de mon fils. Ainsi, lors de ses séjours chez moi, j'en profite pour partager avec lui des moments signifiants, chose que je n'arrivais pas à faire lorsque nous étions en famille. Je le sens plus proche de moi. Il est plus affectueux et il semble heureux lorsqu'il est chez moi. Dans ces moments privilégiés, je deviens à la fois le père et la mère. En quelque sorte, je deviens tout pour lui. C'est sûrement la même chose lorsqu'il séjourne chez sa mère.

J'ai fait le constat que, depuis 12 mois, il s'intéresse de plus en plus à ma culture d'origine. En effet, il pose beaucoup de questions concernant mes parents, mes frères et sœurs. Je sens qu'il se rapproche de ses origines sénégalaises sans pour autant renier sa québecité. Il parle autant de sa grand-mère paternelle que de sa grand-mère maternelle. Mon projet en tant que père monoparental, c'est de lui offrir un père capable de répondre « présent » lorsque son fils a besoin de lui.

Je suis conscient que ce n'est que le commencement, car en tant qu'enfant métis dont les deux parents ne vivent plus ensemble, tout au long de sa vie, cet enfant aura beaucoup de questions à se poser sur son identité métisse. De ce fait, nous, ses parents, devrions essayer de nous rapprocher de son expérience métisse mais de façon culturelle afin de pouvoir comprendre l'origine de son questionnement. Cela nous permettra de mieux l'accompagner dans la construction de son identité d'enfant naturellement métissé.

2.4.3 Relation père-fils en contexte de métissage culturel

Comme mentionné dans les étapes précédentes, je suis en plein dans mon processus de métissage culturel et j'ai un fils métis. Tous deux sommes aux prises avec deux cultures composées de la culture québécoise et de celle du Sénégal. Je constate que les enjeux culturels ont un impact majeur dans notre relation. En effet, même en étant en processus de métissage culturel, j'ai tendance à vouloir éduquer mon fils comme un Sénégalais. Je sais que c'est quelque chose d'impossible car nous ne vivons pas en contexte sénégalais. Agir de cette façon, ce serait lui refuser sa partie nord-américaine. Par conséquent, afin d'avoir

une relation père-fils saine dans un contexte de métissage culturel, je dois m'ajuster à la culture de mon fils, culture qui est composée de celle de son père et de celle de sa mère.

Être père alors que je suis en processus de changement identitaire n'est pas une chose facile. Ayant déjà acquis des savoirs concernant la paternité d'un père en contexte de vie au Sénégal, je dois ajuster le modèle que j'ai reçu à celui de la société québécoise. Ce processus est très difficile car je dois commencer par transformer ce modèle, par un croisement entre le père sénégalais et le père québécois. Mon projet dans cette relation père-fils dans un contexte de métissage culturel est d'incarner un père hybride afin d'offrir à mon fils un père culturellement métissé, qui sera capable de répondre à ses besoins dans la relation métisse que nous avons. C'est un bien beau projet, mais la question persiste : comment arriver à créer ce père hybride? Je constate que je dois faire le deuil de certaines valeurs issues de ma culture d'origine et les remplacer par certaines de ma culture d'accueil. Disons que ce processus a déjà commencé car certaines de mes valeurs ont évolué au contact de la culture québécoise, tandis qu'il y en a d'autres qui demeurent et je pense qu'elles vont demeurer intactes. De ce fait, je dois offrir à mon fils la personne que je suis à chaque étape de mon processus de métissage culturel, processus qui ne sera jamais terminé car le métissage culturel est en perpétuelle évolution.

Je tiens à souligner que mon intention n'est pas de dresser des portraits différents du père sénégalais et du père québécois. En effet, j'essaie tout simplement de vous présenter mon idée de la notion de père dans ces deux sociétés culturellement différentes. Ce travail me permet aujourd'hui de mieux comprendre le genre de père que je suis en train de devenir. Je prends conscience que ma paternité est teintée de cette double culture en moi.

CHAPITRE 3

CADRE ÉPISTÉMOLOGIQUE

3.1 L'ÉPISTEMOLOGIE

À cette étape de la recherche, je vais me laisser inspirer par les travaux de Rennie (2014, p.30) qui indique que l'élaboration du cadre épistémologique joue un rôle important dans la continuité de la création d'un cadre qui nous permet de nous comprendre, de nous créer un espace commun de dialogue possible. Il est aussi pour le chercheur (moi en l'occurrence) le temps d'exposer et d'assumer les choix épistémologiques et, plus loin, méthodologiques. Ces choix sont faits dans la recherche de plus de cohérence possible entre le sujet/objet de la recherche, ici la réciprocité comprise dans un processus dont l'horizon d'attente initiale est la solidarité.

[...] une recherche ne saurait être définie par ses instruments de saisie et d'interprétation des données, [...] mais devrait l'être par la position épistémologique du chercheur et les visées fondamentales de la recherche. On devrait dès lors parler d'approches interprétative et positiviste [...]. (Gohier, 1998, p.270)

En me laissant moi-même interpeler, je me dois d'être en recherche de mots plus justes qui qualifient la posture dans laquelle je me situe. Il est clair que cette recherche se place dans le courant interprétatif. Sylvie Morais (2013) nous interpelle lorsqu'elle dit que l'enjeu de la recherche phénoménologique vise moins de rendre compte des faits propres à une expérience que de rendre intelligible la manière d'être au monde des sujets qui vivent une expérience. Étudier ce mode d'être au monde appelle une posture épistémologique particulière, et surtout différente de celle qui se conçoit dans une compréhension dichotomique de la relation sujet/objet. Et pour cause, appuyée sur le mot d'ordre d'Husserl (1929) : « Toute conscience est conscience de quelque chose » (cité par Russ, 2004, p.406),

dans la recherche phénoménologique il importe d'étudier les modes intentionnels par lesquels le sujet entre en relation avec l'objet qui compose son vécu. Selon Giorgi : « Pour Husserl l'intentionnalité est une dimension essentielle de la conscience dans la mesure où la conscience est toujours dirigée vers un objet qui n'est pas lui-même » (1997, p.344). Par conséquent, dès lors que dans la recherche phénoménologique, sujet et objet ne sont plus des entités séparées, le principe d'intentionnalité ouvre un nouvel horizon de connaissance : l'étude accueille désormais en termes de sens le propre constitutif de l'expérience subjective, l'expérience du sujet à la première personne.

Pour ma part, la recherche à la première personne du singulier implique beaucoup de rigueur et de discipline. En effet, dans ce type de recherche, je suis appelé à travailler sur un sujet personnel. De ce fait, je deviens responsable de la cueillette d'informations et de l'organisation de celles-ci. Pour ce faire, je suis tenu de faire le tri des informations et de capter les événements significatifs dans mon parcours de vie afin de les intégrer dans ma recherche.

Ce type de recherche sollicite également une implication de tous les secteurs de notre vie, que ce soit personnel, professionnel ou intime. De plus, je suis d'avis que pour bien faire ma recherche à la première personne du singulier, il va falloir faire de mon ego un allié.

Je suis dans une démarche de compréhension de condition de vie dans la société québécoise en tant que père, en processus de métissage culturel. J'ai le projet de montrer avec cette recherche à la première personne le cheminement qui m'a permis de devenir la personne que je suis aujourd'hui. Cette démarche s'inscrit dans une quête de réponse aux nombreuses questions existentielles que je me pose par ma condition de père d'origine sénégalaise vivant dans une culture autre que celle de son pays d'origine. Par la suite, je compte transformer mon expérience en une source de connaissances bénéfiques pour le lecteur, s'il cherche à satisfaire sa curiosité sur mon parcours de vie. Mon expérience peut également devenir source de savoir pour le lecteur-chercheur qui cherche à élargir ses connaissances par rapport au sujet traité dans ma recherche.

Je pense que la recherche à la première personne du singulier permet d'explorer la partie de la recherche que les chercheurs traditionnels n'ont pas encore touchée. C'est une recherche très originale qui se démarque par sa particularité au sein des autres types de recherche : la recherche au « je » est très subjective et le chercheur devient sujet et objet de sa recherche, alors que dans la recherche traditionnelle le chercheur et l'objet de recherche sont deux entités différentes.

Ce type de recherche se particularise par sa subjectivité. Comme mentionné précédemment, ce qui rend spécial la recherche au « je » c'est que deux chercheurs peuvent travailler sur le même sujet, mais que les résultats seront différents car ils ont des vécus différents. L'originalité de mon projet découle du fait que je travaille sur mon métissage culturel afin d'améliorer mon lien paternel avec mon fils qui est naturellement métissé. Je travaille sur ce lien dans le cadre de ma maîtrise. Je m'améliore en tant que praticien et de plus, je vais transformer mon expérience personnelle en une source de savoir qui pourra servir à toutes les personnes qui traverseront la même situation que moi.

Je compte utiliser, durant ma recherche, la méthode qualitative car notre champ d'investigation se situe en sciences humaines. Je cherche à comprendre des phénomènes strictement reliés à l'expérience humaine. Ma recherche se fera à partir de mon propre vécu dans une démarche interprétativiste. En effet, je vais investiguer sur nos difficultés, retourner dans nos expériences afin d'en comprendre les composantes. Bref, j'ai le projet d'effectuer une recherche en « je ».

Je suis d'avis qu'à cette étape de ma recherche, il est important de clarifier la notion de recherche à la première personne. Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'une démarche autobiographique. L'approche autobiographique me donne la possibilité de me raconter et de transformer mon expérience personnelle en source d'apprentissage pour moi mais également pour le lecteur. Elle me donne l'opportunité de créer un espace de rencontre, de découverte, me permettant de cerner mes expériences transformatrices qui m'ont amené à une crise identitaire. Cette crise identitaire me pousse à m'interroger sur la personne que je suis devenu et à me demander quel genre de père je suis.

L'approche autobiographique, dans ma vie, est l'histoire d'une rencontre, le lieu d'un tournant, l'expérience d'une transformation à un moment de ma vie où les processus enclenchés par ma qualité d'exilé convergeaient dans une question existentielle qui me plongeait dans le lieu d'une crise identitaire profonde : Suis-je ou ne suis-je pas? (Gomez, 2013, p.1)

La recherche à la première personne me permet de rendre ma recherche à la fois singulière du fait que le terrain de recherche est mon expérience personnelle. Elle me permet aussi de donner à ma recherche une dimension universelle car elle peut devenir source d'apprentissage le lecteur.

L'utilisation de la première personne du singulier me permet à la fois de rester collé à mon expérience et de créer un dialogue entre moi (auteur de la recherche) et mon expérience de vie (terrain de recherche). Mon intention est de laisser des traces honnêtes à travers l'écriture de cette recherche autobiographique.

3.2 DETERMINATION D'UN AXE DE RECHERCHE

Cette recherche se veut un champ d'exploration et d'expérimentation de l'écrit autobiographique comme lieu de recherche. Ici le récit comme espace éducatif et de rencontre avec l'autre, l'expérience de vie comme source d'apprentissage, le métissage culturel comme redécouverte du besoin de l'altérité, l'identité comme le résultat d'un processus de métissage.

Dans un premier temps, je procède à la détermination de l'axe de la recherche, un préalable avant d'entamer la rédaction du récit autobiographique. Selon Luis Gomez, l'axe est : « [...] un point d'appui et de tournure pour me permettre d'avancer par les voies de mon trajet de vie de manière exploratoire, dans la mouvance de l'agir dans mon histoire [...] » (Gomez, 2014, p.3).

Le travail sur l'axe de recherche se situe entre le projet de recherche et le récit autobiographique. De ce fait, il est important que l'axe de recherche soit déterminé car la rédaction des récits de moments significatifs se fait à partir de ce dernier. En effet, lors des

choix de moments significatifs, il est impératif de garder l'axe de recherche, la question en tête. Cela permet de maintenir une cohérence entre le projet de recherche et les récits à analyser.

L'axe est une intentionnalité. Une intentionnalité du récit qui est pièce centrale et en même temps invisible dans sa propre action. «'identification d'un axe est le premier pas pour l'écriture du récit autobiographique. Il s'agit d'un chapitre à mi-chemin entre le projet et le récit [...] » (Gomez, 1999, p.36).

L'axe une fois révélé, explicité, retourne dans l'invisible, en « arrière » du récit, tout en agissant comme structurant au niveau du sens, en termes de signification et du sens directionnel. L'axe donne donc en même temps la direction du récit.

La détermination de l'axe de recherche me permet de garder une cohérence au niveau du contenu de cette recherche autobiographie. Je la garde toujours en trame de fond lorsque j'effectue l'interprétation de la compréhension qui se révèle à moi lorsque je plonge dans les récits. De ce fait, l'axe devient un allié de taille dans cette démarche. Elle constitue un point d'appui central essentiel autour duquel s'articule le récit.

L'axe, je peux le définir comme un point d'appui et de tournure pour me permettre d'avancer par les voies de mon trajet de vie de manière exploratoire, dans la mouvance de l'agir dans mon histoire : métis de la pensée. (Gomez, 2013, p.3)

L'axe est, dans un premier temps, la quête d'une paternité métisse. Il est également la quête de la double culture qui cherche à prendre forme en moi. C'est d'ailleurs l'émergence de cette double culture qui est à l'origine de la crise qui m'a amené à me questionner sur mon identité actuelle mais aussi à m'interroger sur le modèle de père que je dois offrir à mon enfant.

CHAPITRE 4

LA MÉTHODOLOGIE

4.1 RECIT DE VIE COMME SOURCE D'APPRENTISSAGE

Lorsque j'évoque le terme récit de vie, cela a tendance à renvoyer au fait de raconter sa vie ou une partie de cette dernière. En général, je peux trouver ce genre de façon de faire dans les écrits autobiographiques. Ces derniers informent sur le parcours de vie d'une personne. Cela peut paraître pertinent seulement si on a envie de connaître la vie de la personne dans le récit.

Cependant, utiliser le récit autobiographique comme méthode de recherche c'est transformer son parcours de vie en source de savoir pour autrui. Dans un contexte de recherche, pour que le récit autobiographique puisse devenir pertinent pour un lecteur, il faut qu'il puisse atteindre une dimension scientifique. Pour ce faire, le lecteur doit être en mesure de recueillir dans le récit autobiographique des éléments lui permettant d'enrichir ses connaissances, de faire des découvertes sur le sujet de la recherche. Le récit autobiographique est la façon, la manière concrète de donner au chercheur cette possibilité de devenir méthode et au lecteur la possibilité de devenir co-chercheur

C'est la personne du chercheur qui devient une méthode de recherche, un outil de connaissance au moyen de son écoute, de ses observations, de ses constatations, de ses prises de conscience, de son intuition, du dialogue avec lui-même, avec les co-chercheurs et avec les auteurs. (Carrier, 1997, p.38).

Carrier (1997) présente le récit autobiographique comme la leçon, la manière de donner au chercheur cette possibilité de devenir méthode et au lecteur la possibilité de devenir co-chercheur. Le récit autobiographique tel que le conçoit Léiris (1971) m'offre la possibilité de transformer mon vécu en source d'apprentissages, de connaissances. Selon

Leiris (1971), le récit autobiographique est un espace de quête de sens, comme un travail de construction de signification où la forme permet la découverte progressive du fond et où l'identité ainsi créée entre forme et fond permet au lecteur de découvrir en lui-même quelque chose d'analogue à ce fond. C'est la vie, devenue vécu et expérience, qui donne son sens de recherche à un récit autobiographique, écrit dans l'intention d'être recherché par l'intention de l'être de devenir récit.

4.2 LES RECITS DE SOUVENIR

Dans un premier temps, je rédige des récits de souvenirs. En fait, je capte un moment de ma vie qui me paraît significatif. Ce moment n'est pas choisi au hasard. En effet, je mets les conditions nécessaires pour laisser la possibilité au sujet d'émerger de lui-même. Pour ce faire, je me place dans un contexte permettant de mettre en place les conditions favorisant l'émergence de moments significatifs. Par la suite, une fois que ces moments significatifs se présentent à moi, je prends soin de les écrire afin de leur donner forme. Dans ces conditions, pour accomplir ce travail, il est important de garder en tête le sujet de ma recherche. Cela me permet de maintenir une cohérence entre les récits de souvenirs ainsi que les autres parties de ce mémoire de recherche.

Pour favoriser l'émergence de ces moments significatifs, je m'installe dans un endroit où les contacts avec des éléments externes sont minimales. En effet, j'ai besoin de pouvoir établir un dialogue avec moi-même, être en mesure de laisser remonter des moments significatifs. Pour ce faire, ayant pris le soin d'être dans un endroit favorable à mon projet, je me place dans une position me permettant de faire une introspection, comme si je faisais une méditation. Pour inviter ces souvenirs à se présenter à moi, je prends le soin d'écrire sur une feuille ma question de recherche ainsi que les objectifs de mon mémoire de recherche. Une fois que toutes les conditions sont réunies, je me mets en place. Je m'installe sur une chaise, en position assise devant une table en face de moi. Je prends le temps de lire et de relire la question de recherche ainsi que les objectifs. Une fois que j'en suis bien imprégné, je ferme les yeux et je les laisse résonner en moi.

Lorsque le moment significatif se présente à moi, je lui laisse le temps de prendre vie. Par la suite, pour lui donner forme, j'écris. Comme le dit l'adage : « Les paroles s'envolent, mais les écrits restent ».

En mettant ce moment sur papier, je lui donne la possibilité non seulement de prendre forme mais également de se concrétiser pour ainsi devenir un champ d'analyse et de recherche. La rédaction de ces souvenirs se fait à partir de récits phénoménologiques. En effet, l'approche phénoménologique permet de reproduire fidèlement dans le présent une situation qui a déjà existé. De ce fait, le récit de mes moments significatifs se fera le plus détaillé possible, en prenant en compte tous les éléments composant ces souvenirs. Une fois que le premier récit de souvenir est terminé, nous procédons à son analyse et son interprétation pour en dégager le fond pouvant devenir source de savoir pour le lecteur. En effet, la rédaction des récits autobiographiques ainsi que leur analyse me permet de transformer mon vécu en expérience pour ainsi prendre la posture d'auteur.

4.3 LA METHODE D'ANALYSE DES RECITS

Les récits de moments significatifs deviennent des champs de recherche, des terrains d'investigation permettant au chercheur de s'investir dans une démarche d'interprétation lui permettant d'en dégager du sens pour lui. Étant donné que j'effectue une recherche au « je », c'est-à-dire une recherche à la première personne, pour faire l'interprétation de mes récits de moments significatifs, j'opte pour une analyse en spirale gadamérienne. Hans-Georg Gadamer publia en 1960 l'ouvrage qui passe encore pour son livre le plus important : *Vérité et Méthode*. Cette œuvre affirme, en contestation de la fausse objectivité souvent présente dans les sciences humaines, que « la méthode ne suffit pas ». Une œuvre ne peut être expliquée que selon notre propre horizon d'attente.

Ce n'est pas occasionnellement, mais toujours que le sens d'un texte dépasse son auteur. C'est pour cela que comprendre n'est pas seulement un comportement reproductif, mais toujours aussi un comportement productif [...]. (Gadamer, 1960, p.280)

La lecture est faite dans la tension existant entre le texte du passé et l'horizon d'attente actuel. De plus, Gadamer affirme que « tout texte est réponse à une question. » Si le texte parle encore aux lecteurs présents, c'est qu'il répond encore à une question. Le travail de l'historien est de trouver à quelle question le texte répondait dans le passé et à laquelle il répond aujourd'hui. Dans *Vérité et méthode*, Gadamer tente de distinguer le processus d'interprétation de l'œuvre dans la lecture des textes philosophiques et toute forme de méthode et de connaissance propre aux sciences exactes. Il défend la thèse selon laquelle il existe des vérités qui échappent aux sciences de la nature.

C'est dans ce sens que je vais procéder pour l'analyse de mon récit. Ainsi, pour une interprétation en spirale, une fois que le premier récit est rédigé, je vais en faire la relecture. Cette relecture me permet d'en dégager une première compréhension. Par la suite, je relis la première interprétation et j'en dégage une deuxième interprétation, une nouvelle compréhension.

4.3.1 Première analyse

Pour la première interprétation des moments significatifs, je commence par m'imprégner du moment à travers quelques relectures. Par la suite, un dialogue s'établit entre le récit et moi. Ayant en tête mon sujet de recherche, je me pose la question : qu'est-ce que ce récit m'apprend sur moi? Cette interrogation me permet de dégager ma première compréhension du récit de ce moment significatif. Je parle ici d'interprétation, d'expression de la compréhension que j'ai de mon récit, la compréhension que je fais de ce sens qui veut s'exprimer dans mon récit.

Une fois que cette première étape est faite, je la rédige sur papier pour lui donner forme. En effet, mon intention est de transformer cette première interprétation en un nouveau champ d'investigation. N'oublions pas que je privilégie l'interprétation en spirale comme technique d'analyse des moments significatifs. Par conséquent, l'interprétation que je fais du premier récit devient l'objet de compréhension pour dégager une nouvelle

interprétation. Cette technique d'analyse sera utilisée pour chacun des récits de moments significatifs.

4.3.2 Deuxième analyse

Dans un deuxième temps, je vais faire un travail qui consiste à dégager une interprétation de la première compréhension. En effet, étant donné que j'effectue une interprétation herméneutique en spirale des récits de moments significatifs, l'interprétation de la première compréhension me permet de dégager une nouvelle compréhension du récit à analyser. Un chercheur peut décider d'aller plus loin dans les interprétations, il peut aller à trois, quatre analyses ou plus. J'ai choisi d'arrêter au deuxième mon interprétation car je pense avoir, après l'interprétation de la première compréhension, une bonne exploration du récit. La construction de sens est organisée sur une compréhension approfondie des données et sur une démarche itérative qui organise un va-et-vient entre les informations recueillies, leur compréhension et leur réinterprétation. Plus le chercheur s'imprègne du verbatim et plus il est capable d'en comprendre le sens et d'en creuser les idées.

Afin de pouvoir effectuer ce travail de compréhension me permettant de dégager des sens de la première analyse du récit, je prends le soin de m'imprégner du contenu de la première interprétation. Une fois que ce travail est fait, je prends un moment pour me demander ce que cette première compréhension m'apprend sur moi au moment où j'en fais la lecture, cette interrogation permettant de dégager une nouvelle compréhension du récit ainsi réinterprété. Le fond du récit se découvre de façon progressive à travers cette interprétation en spirale. En effet, les différentes compréhensions issues des interprétations me permettent de découvrir du nouveau sur moi par rapport à mon sujet de recherche. Il est important de souligner que dans cette méthode d'analyse en spirale, le sens se construit au fur et à mesure que j'avance dans l'analyse et l'interprétation de la compréhension du récit.

Le « cercle herméneutique » [...] recèle un potentiel positif d'accès à la connaissance la plus profonde qui, toutefois ne pourra être saisi réellement qu'au moment où l'interprétation aura compris que sa tâche première, permanente et

ultime sera de ne pas laisser préfigurer son projet [...]. (Heidegger, 1927/1993, p.312)

D'un autre côté, étant donné que le travail du récit autobiographique retrace certaines parties de la vie de l'auteur, il existe un lien qui relie les récits de moments significatifs. Lorsque le premier récit est écrit et analysé, la compréhension que j'en fais m'amène à l'étape suivante de ce travail d'écriture de mon récit autobiographique. Cette nouvelle étape sera constituée des mêmes composantes que celle qui l'a précédée (récit de souvenir, première analyse et deuxième analyse).

4.4 SYSTEMATISATION

D'emblée, je pense qu'il est important d'apporter quelques précisions sur cette notion de systématisation. En effet, nous nous situons bien ici aussi dans la construction d'une narration performative, mais elle est élevée à un autre niveau. La systématisation est l'accent mis sur l'interprétation. C'est celle où l'intention est le plus clairement de renouveler le sens, de créer une nouvelle structure de sens. La systématisation est acte de rencontre donc, mais qui demande à la conscience de se tenir dans une : « attitude étrangère [...] face à elle-même. » (Gomez, 2013, p.6). Ne pas oublier dans la systématisation que l'objet du sujet est l'expérience faite au contact du récit. Cette attitude étrangère tient de la découverte de soi devenu autre par la présence constante de l'autre dans le texte. L'étrangeté dans le texte crée une étrangeté dans le « moi » qui se comprend autrement. L'attitude étrangère est donc la découverte de soi devenu autre, en entrant en dialogue dans l'espace de la systématisation.

La systématisation est enfin espace de rencontre entre la raison et l'intuition. Cette dernière est celle du récit, dans lequel les souvenirs et les compréhensions s'articulent autour de l'axe. Le récit les organise de façon intuitive, c'est-à-dire non encore révélée à la raison, dans le champ d'un discours qui en saisit l'articulation. La raison est celle qui tente de créer le réseau cohérent de sens, rendu explicite à l'autre, lecteur. Le projet ici est de se tenir dans la dialectique entre interpréter et comprendre. Luis Gomez nous propose en ce

sens : « un texte qui serait un espace nouveau, un espace d'écoute. » (Gomez, 1999, p.118) pour tenter d'être dans un espace qui permettrait un : « Processus d'élargissement de la compréhension et d'enchâssement de cette compréhension à l'intérieur d'un construit théorique ». Cette rencontre entre compréhension et construit théorique répond ainsi, à mon sens, à la fois à l'exigence académique du mémoire et à mon besoin initial de transformer un vouloir-dire en dit consommable, par l'autre, pour l'autre.

La systématisation est l'étape dans laquelle je cherche un réseau de cohérence de relations significatives entre les éléments qui composent le récit autobiographique. En effet, je suis à la recherche de sens. Cette recherche de sens me permet de mettre en place un système de communication compréhensible par le lecteur.

Nous avons le plus souvent, de notre passé, une vision syncrétique, faite d'une multitude de faits et d'événements qui se succèdent dans une chronologie plus ou moins nette [...]

Or l'histoire n'est pas qu'une chaîne chronologique, elle est une structure : toutes ses composantes devraient être reliées entre elles par un réseau cohérent de relations significatives (Vassilef, 1995 p. 152-153).

Ce travail de systématisation consistera à établir des liens entre les éléments composant le récit autobiographique. La systématisation est une structure à découvrir et à construire. C'est la recherche du sens contenu dans l'actualisation de mes souvenirs, sens qui se donne et qui simultanément se cache à mon entendement à l'intérieur de ce système.

Pour ce faire, il y a un travail à effectuer en amont. Il s'agit de dégager une catégorisation des éléments significatifs du récit. Cette catégorisation se fait à partir d'une lecture et d'une relecture me permettant ainsi de faire sortir les thèmes ainsi que les sous-thèmes contenus dans le récit autobiographique. Ainsi le récit, une fois structuré, peut devenir source de compréhension. Pour ce faire, j'établis une relation cohérente entre les différentes parties qui composent le récit autobiographique. Rennie (2014) nous apprend que la systématisation est mouvement de compréhension par la recherche d'une cohérence nouvelle de l'être-au-monde que je suis, en contact avec les autres et le monde... Cette

systematisation de mon expérience passe ainsi par le choix d'assumer à la fois l'éclatement préliminaire du récit que je m'en fais (déconstruction), en même temps que la possibilité que le sens soit déjà présent (construit) et potentiellement à découvrir par une mise en dialogue avec le texte, comme autre qui se présente à moi.

4.5 LA CONCEPTUALISATION

Ce travail de conceptualisation consistera à bâtir un modèle théorique de compréhension à partir des apprentissages qui se sont dégagés de l'analyse de mon récit autobiographique. Cette tentative de théorisation me permettra de mettre en place de nouvelles connaissances sur mon sujet de recherche. Cela permettra au lecteur-chercheur d'enrichir ses connaissances sur mon sujet.

Pour faire ce travail de conceptualisation, je vais prendre les concepts-clés qui composent la systématisation et je vais bâtir un modèle théorique de compréhension à partir de ces derniers. Ce travail de théorisation me permet de comprendre la question de recherche. Cette compréhension de la question de recherche va me permettre de trouver des réponses. Bref, le but de cette partie de ma recherche est de dégager la compréhension que j'ai de la relation entre un père en processus de métissage culturel et d'un fils naturellement métissé évoluant dans un contexte de vie en Occident.

CHAPITRE 5

LE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Aujourd'hui, nous sommes le 11 septembre. Une date inscrite dans la mémoire collective à cause des attentats en 2001. En effet, cette date marque les attaques meurtrières des tours du Wall Street Center de New York. C'est une journée noire pour la population des États-Unis d'Amérique. Je me demande quel est l'effet que cet événement me fait. Je suis bien installé dans mon salon, plutôt couché sur mon divan pour regarder les informations à la télévision, j'entends la journaliste de Radio-Canada faire l'historique de ces attentats suicides qui ont fait des milliers de morts. Ça fait réfléchir. Eh oui, comment des hommes peuvent faire le choix de mettre fin à leurs vies en emportant avec eux des milliers d'autres personnes? Une question à laquelle je n'arrive toujours pas à trouver une réponse. Une énigme - un mystère qui souvent me laisse sans voix.

Cette date, le 11 septembre, a une tout autre signification dans mon histoire singulière. En effet, je suis arrivé au Québec le 11 septembre 2005. Ce jour-là, un bon matin d'automne, le ciel était grisâtre, j'avais l'impression qu'il allait pleuvoir d'un moment à l'autre. Un petit vent frais me traversait le corps, mal habillé comme j'étais, j'avais froid. Les feuilles des arbres tombaient et mon regard était captivé par le mouvement de ces dernières sous l'effet du vent. Je me sentais seul et loin des miens. Assis sur une chaise au café Tim Hortons, je me demandais à quoi allait ressembler ma vie au Québec dans 3 ans, cette date coïnciderait avec la fin de ma formation universitaire à l'Université de Québec à Rimouski. Aucune réponse à ce questionnement. Mon avenir me semblait flou. Voilà comment a commencé ma vie en Amérique du Nord, au Canada, au Québec, à Rimouski.

8 ans plus tard, me voilà à la même place, à la même date de mon arrivée au Québec, avec comme objectif la rédaction de mon propre récit autobiographique.

Ainsi, assis devant mon ordinateur, ne sachant pas par où commencer, je décide de me laisser porter par le moment. De laisser les mots venir à moi. J'ai la brillante idée d'apporter avec moi une jolie photo de mon fils pour m'aider dans mon écriture car cette photo me permet de rester dans l'axe de ma recherche.



Je regarde cette photo, je m'imprègne de l'image de mon fils et du sens que sa présence donne à mon existence. Je ferme les yeux et j'attends.

La première chose qui se présente à moi est l'image de mon départ pour le Canada. Attention, je tiens à spécifier que je n'ai pas l'intention de vous raconter ma vie de façon linéaire mais je trouve important que ce récit autobiographique qui porte sur l'exil commence par ce fameux départ.

5.1 L'EXIL

Comme on peut le lire dans Wikipédia, l'exil :

[...] est l'état (social, psychologique, politique...) d'une personne. L'exilé, qui, volontairement ou non, a quitté sa patrie, sous la contrainte d'un bannissement ou d'une déportation, l'impossibilité de survivre ou la menace d'une persécution, et de ce fait vit dans un pays étranger avec ce que cela implique de contraintes sociales spécifiques (langue, insertion, identité...) et de sentiment d'éloignement de la patrie (nostalgie, déracinement...).

5.1.1 L'arrachement

Je me rappellerai toujours de cette journée-là. Nous sommes le 9 septembre 2005, mon dernier jour au Sénégal avant que je prenne l'avion pour le Canada. Je me rappelle, ce jour-là, dans la matinée, je me suis réveillé avec une grosse migraine. J'avais la tête très lourde. J'ai l'impression que mon cou n'est plus en mesure de supporter ma tête. Assis sur mon lit, je me sens bizarre. J'ai une sensation de tristesse qui m'envahit. Mon cœur est triste, je me sens étrangement affecté par ce départ imminent pour le Canada, ce pays qui m'a tellement fait rêver. Je me rappelle, un jour dans un de mes rêves, avoir participé à une bataille de boules de neige. Ce souvenir me fait sourire. Mais là, mes sens sont en alerte et je me mets à regarder tout ce qui m'entoure avec attention comme si c'était la dernière fois que je les verrais. Cette attitude augmente ma tristesse. Couché dans ma chambre, j'entends la voix de chaque membre de ma famille donner son opinion sur un sujet de discussion que j'ignore. J'ai du mal à quitter mon lit, car une fois que j'en descends, mon sommeil dans ce lit sera terminé. Finalement, je me lève, fatigué car je n'ai pas beaucoup dormi. Après une brève douche, je me rends au salon pour le petit déjeuner. Je vois que tout le monde vaque à ses occupations quotidiennes. Cela ressemble à une journée normale pour eux. Ils font les mêmes choses que d'habitude. Mais moi, gourmand comme je suis, je n'arrive même pas à croquer sur le morceau de pain que j'ai entre les mains. Je ne veux plus partir. Je n'arrive plus à assumer ce départ pour l'Amérique du Nord où je ne connais personne. Je n'ai pas le goût d'affronter tout seul cet inconnu qu'est le Canada. D'ailleurs, ça a l'air qu'il fait trop froid là-bas et moi je suis trop frileux. Hélas, je me dis : tu ne peux plus reculer, c'est trop tard, il va falloir y aller. Mon petit déjeuner ne goûtant plus pareil, je me lève, je rentre dans ma chambre et je commence à faire mes valises. Je me demande si j'emporte tout ou pas. Mais de toute façon je n'ai pas grand chose. Vers 11h du matin, tous mes amis viennent me voir sans que je les aie invités chez moi. Je ne comprends pas, je ne leur avais jamais dit que je partais en voyage. À la question « c'est à qui cette valise? », je répondais « j'envoie des

trucs à mon frère qui est en Allemagne ». C'est bizarre, mais ils m'ont cru. Au bout de quelques discussions futiles, ils finissent par tous partir. Et là, je recontacte ma tristesse causée par ce départ. Je m'assieds sur mon lit et les larmes commencent à couler le long de mes joues. Je me tourne vers le mur pour cacher mes larmes à ma petite sœur cadette que j'aime tant. Mon petit frère me regarde et me dit : « voyons Maguette on est encore en matinée, ton départ c'est cette nuit, à la fin de la journée, il ne te restera plus de larmes si tu continues comme cela. » Nous rions tous de son ironie et cela me fait du bien. Quelques minutes plus tard, le repas du midi est servi. Je n'ai toujours pas très faim, je m'assieds à ma place, je regarde le plat et la réalité me rattrape. Ce sera mon dernier repas de midi avant de partir pour le Québec. Après le repas en famille, j'ai besoin de passer un peu de temps avec ma petite sœur. En fait, je lui demande de m'accompagner car je dois aller récupérer une sélection de musique sénégalaise. Nous marchons dans les rues du quartier et, en bon grand frère, je lui donne des conseils pour l'encourager à persévérer dans ses études et surtout à demeurer une bonne fille. Lorsque je prononce ces mots, je me sens déjà loin d'elle. Je parle comme si j'étais déjà à l'autre bout du monde. Notre discussion est rythmée de larmes, de soupirs, de tristesse et de temps en temps de rires, surtout lorsque nous évoquons des bons souvenirs partagés. De retour à la maison vers 17h, ma mère arrive chez mon père. Tout le monde est là pour m'accompagner. Je vois ma mère assise sur une chaise avec le regard absent d'une femme qui va, une fois de plus, assister au départ d'un de ses fils vers les pays occidentaux. J'évite son regard, car je me dis que si je croisais ses yeux, je ne pourrai plus partir. J'essaie de m'occuper en me concentrant sur les derniers préparatifs. Je sors de la maison quelques minutes pour faire le tour du quartier, histoire de mémoriser chaque visage que je vais croiser. Je suis même allé au terrain de foot, pour regarder une dernière fois un match. Mon départ est imminent. Je dois partir pour l'aéroport dans une heure. Je retourne à la maison. Je vérifie mes bagages avec mon père pour m'assurer que tout est ok. Mon père demande à mon petit frère d'aller chercher un taxi pour me conduire à l'aéroport. À partir de ce moment précis, je me rappelle que je suis tout seul avec mon père dans ma chambre. Il est debout en face de moi. Je suis inconsolable, je pleure à chaudes larmes. Je le regarde et je me dis dans ma tête que c'est peut-être la dernière fois que je vais le voir de son vivant. Je pleure, je pleure et je pleure. Il me regarde quelques minutes et me dit : « Maguette, arrête de pleurer, courage et tout ira bien inchallah (si Dieu le veut) ». Il commence ses derniers conseils et recommandations. Ces mots qu'il prononce me traversent le corps, j'ai des frissons. Je pleure, je pleure et je pleure. À la fin de ses propos, il prie pour moi pour que Dieu m'accorde une belle vie en Amérique du Nord. C'est l'heure du départ, je sors de ma chambre, je donne la main à chacun sauf à ceux qui m'accompagnent à l'aéroport, c'est-à-dire mon petit frère, mes deux petites sœurs et un ami de la famille. J'avance vers ma mère, je pose mes deux genoux par terre devant elle et je lui tends mes mains pour qu'elle prie pour moi. Elle formule des prières pour moi. Ces moments sont

insupportables, je sens que mon cœur va exploser de tristesse. Elle me souhaite un bon voyage. Je n'ai plus de forces dans mes jambes pour me relever. Mon frère et l'ami de la famille viennent m'aider à me relever. Je suis en larmes. J'avance et je franchis cette porte pour la dernière fois avant de monter dans le taxi. Je jette un dernier regard à mes parents et c'était la dernière fois que je voyais mon père de son vivant. Je me rappelle, une fois à l'aéroport, les enregistrements de mes bagages faits, je suis revenu dire au revoir aux personnes qui m'avaient accompagné. Je sers la main à tout le monde, ils prennent la direction du retour et moi, je marche vers l'entrée de l'aéroport. Après quelques pas, je me tourne et je vois ma petite sœur me regarder partir. J'arrête de marcher, je me tourne et elle court vers moi. Elle me sert fort dans ses bras et me dit : « tu vas me manquer grand frère ! ». À ce moment précis, j'ai l'impression de l'abandonner, d'abandonner ma famille, d'abandonner mon pays. Je la serre fort, cela me fait du bien de voir qu'elle a arrêté de pleurer. Elle rejoint les autres et je franchis la porte de l'aéroport. À 23h55, l'avion décolle et c'est le début de mon exil en Amérique du Nord.

5.1.2 Le déchirement

Quitter. Quitter mon pays, ma terre-mère, ses couleurs et ses odeurs, quitter mes liens, ma famille, mes amis. Quitter celui que j'étais chez nous à l'abri de tout et à l'ombre de leur amour a été le choix le plus difficile de mon existence. Encore aujourd'hui, lorsque j'y pense, je ressens la même sensation intense de déchirement que j'avais ressentie il y a déjà dix ans lorsque j'ai pris cet avion qui devait m'éloigner à jamais de moi et des miens.

En fait, je me souviens à quel point, à seulement quelques heures de mon départ, je n'avais plus envie de partir. « Il arrive toujours ce moment. Le moment de partir. On peut bien trainer encore un peu à faire des adieux... Le moment nous regarde et on sait qu'il ne reculera pas. » (Laferrière, 2009, p.39)

Et pourtant, je l'avais tellement désiré ce voyage, cette chance d'aller faire mes études à l'étranger. « Mes yeux pleins de pluie », comme dit joliment Jeanne-Marie Rugira, me montraient à quel point l'effort qui m'était demandé était inhumain. Je me sentais comme un enfant en sevrage brutal. J'avais peur. Je quittais tout ce qui avait de la valeur à mes yeux et j'avais le sentiment d'aller vers rien. Pourtant, j'avais deux frères au Canada.

Ils habitaient en Ontario. J'avais raison d'avoir le sentiment d'aller vers le néant, même si j'ignorais tout de la distance qui sépare Rimouski de Toronto.

Durant cette journée, pour m'aider à traverser cette épreuve difficile, j'écoutais une chanson d'un groupe de rap sénégalais « Daara-j » qui s'intitule « Exodus ». J'écoutais en boucle mon passage préféré qui disait : « *au revoir famille et terre, oh amis et frères, je reviendrai les poches pleines d'or et je vous ferai goûter à la saveur de l'horizon* ». Cela m'offrait un réconfort immense lorsque j'entendais ces mots. Je m'accrochais à tout ce qui me faisait du bien.

Ce départ vers les Amériques fut également un grand déchirement sur le plan psychologique. En effet, ce qui devait être quelque chose de joyeux c'est-à-dire partir à l'étranger, avoir la possibilité de faire de bonnes études, de pouvoir mieux gagner sa vie, et enfin pouvoir aider sa famille, se donnait à moi sous la forme d'un calvaire. Bref, ce si grand rêve caressé par tout jeune Sénégalais de mon âge s'était transformé à mon insu et très rapidement en quelque chose qui ne faisait pas le poids devant le prix à payer, celui de ne plus demeurer auprès des miens. Le plus dur pour moi fut de réaliser qu'il était trop tard, que je ne pouvais plus reculer. Il y avait déjà eu beaucoup de dépenses et de démarches effectuées, beaucoup d'efforts fournis par plusieurs membres de ma famille pour que ce projet de voyage devienne une réalité. « L'instant du départ nous attend à la porte. Comme quelque chose dont on sent la présence mais qu'on ne peut toucher » (Laferrière, 2009, p.39).

Pour une toute première fois dans ma vie, à part peut-être mon baptême qui a eu lieu une semaine après ma naissance, un événement me concernant avait réuni tous les membres de ma famille vivant au Sénégal. J'aurais aimé que ce regroupement pour moi se déroule dans d'autres circonstances que l'annonce de cette journée qui inaugurerait mon exil.

Ce jour-là, je n'arrêtais pas de regarder les gens comme si je n'allais plus jamais les revoir. Chaque discussion que je tenais se terminait par des larmes et des accolades. J'y repense aujourd'hui et je retrouve presque intacte la tristesse que je ressentais. Je me sens

plus que jamais loin des miens. Mais en revanche, je ne regrette aucunement mon départ et l'avènement de cette nouvelle vie dans laquelle je suis depuis 10 ans maintenant. Le chemin a été long, il était jonché d'épreuves, d'adversité, de chocs culturels, d'efforts inouïs, d'occasions de me réinventer et d'amitiés parfois bouleversantes.

5.1.3 Le choc culturel

C'est vraiment quelque chose de spécial de parler de mon expérience de choc culturel. En effet, cela constitue une partie de ma vie qui était à la fois déstabilisante, par moment difficile et étonnante. « Le choc culturel [...] c'est le processus anodin par lequel tout un chacun découvre, étonné ou intrigué, ce qui lui est nouveau et autre » (Choueiri, 2008, p.4).

Aujourd'hui, lorsque j'y repense, il m'arrive d'en rire. Je me rappelle de ma première journée à Rimouski. Dès le lever du jour, le décor était différent de chez moi. J'étais dans un autre monde.

La première chose qui m'avait frappé est qu'il y avait des blancs partout ! Cette fois-ci, ils n'étaient pas seulement à la télévision. Je me sentais regardé. Lorsque je suis arrivé dans mon nouveau logement, je me sentais perdu. En effet, je n'avais jamais habité tout seul. Par conséquent, je ne savais pas me faire à manger, ni comment faire le ménage. Au Sénégal, les hommes ne cuisinent pas et ne font pas de ménage. De ce fait, pour manger, je privilégiais les restaurants. Je me rappelle que mon premier repas fut un club sandwich. Dès la première bouchée, je n'avais plus envie de continuer à le manger car je trouvais qu'il n'avait pas de goût. Cela ne goûte pas comme au Sénégal. Cependant, il fallait que je mange car j'avais trop faim. Toutes mes pensées se tournaient vers les bons repas que je dégustais en famille. Cette étape de mon séjour devenait un calvaire.

Le choc culturel, c'est une période de désillusion où les différences entre le Québec et votre pays d'origine vous sautent aux yeux. Vous idéalisez le pays que vous venez de quitter et vous posez un jugement plutôt négatif sur le Québec. Vous vous sentez désorienté par la perte de vos repères habituels et éprouvez de la difficulté à agir efficacement dans la société.

(Bureau de la vie étudiante, Université de Laval,
<https://www.bve.ulaval.ca/etudiants-et-rangers/vivre-a-quebec/choc-culturel-et-adaptation/>)

Ainsi, au bout de quelques efforts sans succès, j'ai abandonné. Les jours qui ont suivi, je ne mangeais que du pain et des omelettes. Lors de ma première journée de classe, mes camarades de classe m'avaient présenté quelques éléments de la culture québécoise et la chose qui revenait le plus était la poutine. Ils disaient que c'était le plat national du Québec. De ce fait, dès la fin des classes ce jour-là, je suis allé me chercher une poutine car j'en avais assez de manger des œufs et du pain. Une fois la poutine achetée, je me suis installé dans la cuisine avec comme objectif de la déguster. Là aussi, dès la première bouchée, je trouvais que le goût était bizarre. Je n'arrivais pas à reconnaître ni à apprivoiser sa saveur.

J'avais beau essayer, je n'y arrivais pas, je n'ai pas pu finir mon repas. Mais j'ai persévéré, c'est ainsi que quelques semaines plus tard j'ai réussi à manger ma première poutine au complet et depuis c'est devenu un de mes mets favoris. Aujourd'hui, après une longue période d'adaptation, j'arrive à manger une grande partie de la cuisine québécoise, du pâté chinois au vol-au-vent ou encore au cipaille.

Toujours au cours de cette période déstabilisante, j'ai passé mes premières semaines à Rimouski à avoir des difficultés majeures à comprendre ce que disaient mes interlocuteurs québécois. En effet, lors de nos conversations, j'essayais de comprendre ce que l'autre me disait en regroupant les quelques mots que j'arrivais à saisir. Et lorsque je n'avais aucune idée de ce que l'on me disait, je répondais tout simplement par un sourire. Les seules personnes que j'arrivais à comprendre étaient un camarade de classe d'origine française, une professeure d'origine rwandaise et une autre qui avait déjà séjourné au Sénégal quelques années auparavant.

Je ne peux pas parler de choc culturel sans pour autant évoquer mon premier contact avec la neige. En effet, lors de mon arrivée à Rimouski, les gens me demandaient souvent si j'en avais déjà vu. Ils devaient se douter que non car je venais d'un pays où il fait chaud

toute l'année. Dès le mois de septembre j'avais froid et lorsque que j'en faisais part à des amis québécois, ils me disaient que je n'avais encore rien vu car l'hiver n'était même pas encore arrivé. Au mois d'octobre 2005, quelques amis et moi étions dans notre cuisine et on discutait de tout et de rien. D'un seul coup, nous avons observé des flocons de neige tombant du ciel. Tous les trois, nous n'avions jamais été au contact avec la neige avant ce jour-là. De ce fait, nous avons décidé de sortir à l'extérieur pour voir cela de plus près. Ce fut une sensation indescriptible pour moi. Je n'avais jamais senti cela auparavant. Encore aujourd'hui, je n'arrive toujours pas à mettre des mots sur cette première expérience avec la neige. Ce jour-là, nous avons décidé de marcher sous la neige. Ce que je trouvais extraordinaire, c'est que lorsque je tendais la main, la neige fondait au contact de la chaleur de ma peau. Nous écrivions des poèmes sur la chaussée et ils disparaissaient à peine quelques minutes plus tard ensevelis par la neige. Nous avons même participé à notre première bataille de boules de neige. Au bout de quelques minutes, j'ai dû quitter le jeu car je commençais à geler.

Concernant le froid nordique du Québec, j'ai aimé mes premiers contacts avec les grosses vagues de froideur car c'était quelque chose de nouveau pour moi. Mais au bout de quelques mois, j'en avais assez car les activités extérieures étaient limitées et j'avais la sensation de n'être jamais assez habillé pour sortir à l'extérieur.



Ma seule lueur d'espoir était qu'un jour l'été arriverait. Le hasard a fait que cette année-là, l'été a été pluvieux. Par conséquent, pas beaucoup de soleil le jour et il faisait frais la nuit. L'été est passé sans que je m'en rende compte. Ce fut une première année assez difficile sur le plan thermique. Les autres années qui ont suivi, j'ai eu droit à des étés chauds par moment, cela m'a fait beaucoup de bien. En somme, avec les années, j'ai appris à vivre en fonction du climat.

[...] me voilà des années plus tard dans une ville enneigée à marcher sans penser à rien. Me laissant simplement guider par le mouvement de l'air glacial et cette nuque fragile qui me possède. (Laferrière, 2009, p.29)

Dans mes études, lors de mon premier cours, au baccalauréat en psychosociologie, j'ai fait le constat que le système d'éducation ainsi que les outils sont différents. Je viens d'un pays où le système d'éducation est pareil que celui de France, par conséquent différent de celui du Québec. Je me rappelle, le jour où je suis allé valider mon inscription au service aux étudiants, mon interlocuteur m'avait informé que j'allais faire un bac de trois ans. Pour moi, ce n'était pas possible car j'ai déjà eu un bac d'enseignement général avant de venir au

Québec. En fait, le baccalauréat dont mon interlocuteur parlait, c'est l'équivalent de la licence au Sénégal. De plus, le mode d'enseignement du département de psychosociologie est particulier. En effet, l'approche est centrée sur la personne. Les professeurs et les étudiants sont souvent assis en cercle. Des techniques comme la méditation ainsi que des introspections sont utilisées pour aider les étudiants à être proche de leur ressenti. C'était tout nouveau pour moi. Je n'avais jamais utilisé ces techniques lors de mes études universitaires à Dakar. De ce fait, j'ai été tellement étonné lors de mon premier cours lorsque j'ai vu les professeurs et étudiants assis en cercle que je pensais que je m'étais trompé de salle de classe, et j'ai été très étonné lorsque le professeur m'a confirmé que j'étais bien au bon endroit. Ce fut une journée très difficile pour moi car je ne me sentais pas à l'aise avec ce mode d'enseignement. J'avais remarqué également que le langage utilisé dans ce département était unique et très différent des autres départements. Par conséquent, c'était une journée très longue et très exigeante émotionnellement. En effet, j'ai déjà intégré le bac deux semaines après le début des cours, ensuite j'ai été déstabilisé par le mode d'enseignement et, pour couronner le tout, je ne comprenais pas la plupart des concepts abordés cette journée. Ainsi, à la fin du cours, j'avais des doutes sur mes capacités à aller au bout des trois ans de ma formation. Un sentiment d'abandon m'avait gagné. Ce qui m'a aidé est qu'une de mes professeurs m'a proposé de faire deux semaines dans le département de psychosociologie et ensuite, si je voulais changer de département, elle allait m'aider dans mes démarches. Finalement, je suis allé au bout de mes trois ans de formation.

Toujours durant mes études à l'Université du Québec à Rimouski, j'avais également fait le constat, quelques jours après le début de ma formation universitaire, que l'outil informatique est indispensable dans la réussite des cours. Bref, tout est informatisé. À l'Université de Dakar, presque toute la documentation est en version papier. Par le biais d'une formation professionnelle, j'avais bénéficié d'un cours de base en informatique, alors qu'au Québec la plupart des travaux et évaluations sont informatisés. De ce fait, j'avais du retard par rapport à mes collègues étudiants. Je devais apprendre comment faire mes travaux sur ordinateur. Ce fut très difficile pour moi car la seule utilisation que je

connaissais d'un ordinateur c'était la consultation des courriels, regarder des vidéos, écouter de la musique, etc. J'avais déjà utilisé l'informatique durant une formation professionnelle. Après cette formation, je n'avais plus d'accès à un ordinateur dans le cadre de mes études. De ce fait, j'avais oublié la plus part des fonctionnalités d'un ordinateur. « [...] après toutes ces années je me retrouve dans la situation de quelqu'un qui doit réapprendre ce qu'il sait déjà mais dont il a dû se défaire en chemin. » (Laferrière, 2009, p.123).

Par conséquent, les premiers textes que j'ai rédigés étaient catastrophiques. Je ne savais pas comment ajuster la police, aligner un texte, ni encore insérer une interligne. J'ai trouvé cette période très difficile dans le sens où je ne me sentais pas à la hauteur d'être un étudiant au Québec. Cela m'a amené à me poser des questions sur mon séjour au Québec. Pour me sortir de cette impasse, j'ai sollicité l'aide d'amis pour m'apprendre l'outil informatique. Quelques semaines plus tard, j'avais commencé à être à l'aise pour utiliser un ordinateur à des fins universitaires.

Concernant le rapport professeur-étudiant, j'ai été choqué par le fait que les étudiants appelaient les professeurs par leur prénom. Au Sénégal, tutoyer un professeur est considéré comme un manque de respect et cela peut engendrer des sanctions disciplinaires pour le fautif. Lors de mes premiers jours de classe, j'appelais mes enseignants monsieur ou madame et, à chaque fois, ils me reprenaient en me disant que je pouvais les appeler par leur prénom. J'ai eu beaucoup de difficulté à changer mes habitudes. Je me rappelle que je ressentais un malaise intense lorsque j'interpelaient mes professeurs en les appelant par leur prénom. La proximité professeur-étudiant m'a également beaucoup marqué. J'avais remarqué que les enseignants étaient très disponibles et à l'écoute des besoins intellectuels des étudiants. Il y avait même la possibilité de prendre un café avec un professeur pour discuter de cheminement scolaire. Au Sénégal, cette proximité est inexistante. De ce fait, avec le temps j'ai appris à intégrer cette proximité avec mes professeurs ; ce qui fut un élément facilitant dans mon parcours universitaire.

D'autre part, durant mes premiers mois dans la société québécoise, j'ai été vraiment surpris par les rapports humains. En effet, je constate que le rapport enfant-parent au Québec est très différent de celui qui prévaut dans la société sénégalaise. Je remarque que dans la société québécoise les enfants communiquent parfois avec leurs parents en utilisant un ton que je trouvais désagréable. Dès fois, j'ai l'impression que ce sont deux amis qui se chicanent ou qui discutent. Au Sénégal, toutes les décisions des enfants sont approuvées par leurs parents. Les enfants ne quittent le domicile familial que pour partir à l'étranger ou lorsqu'ils sont mariés. Je remarque aussi que la relation libre est le mode de cohabitation le plus courant. Un couple peut décider d'habiter ensemble sans être marié. C'est une chose impossible au Sénégal, car c'est très mal vu par la société. Donc, j'étais souvent sous le choc lorsque je voyais des amis vivre en concubinage. Je n'arrivais pas à comprendre comment des gens pouvaient vivre ensemble pendant des années sans être mariés ; dans mon esprit de Sénégalais, cela était inimaginable. Soulignons que la population sénégalaise est composée de 95% de musulmans et de 5% de chrétiens. Par conséquent, la religion est très présente dans la vie quotidienne de la population. Dans les premiers mois de mon séjour à Québec, j'ai remarqué qu'il y avait beaucoup d'églises et de presbytères, mais une grande partie de la société québécoise ne croit pas en la religion ou n'est tout simplement pas pratiquante. De ce fait, le sujet de la religion me semblait presque tabou. Je n'osais pas trop parler de croyances religieuses de peur de mettre mal à l'aise mon interlocuteur, alors qu'au Sénégal les faits et gestes de la vie quotidienne sont encadrés par les principes du Coran pour les musulmans et de la Bible pour les chrétiens. Ce fut une période très déstabilisante durant mon processus d'intégration dans la société québécoise.

Le rapport homme-femme a également été quelque chose qui m'intriguait beaucoup. En effet, j'ai constaté qu'au Québec, en grande partie, les femmes sont très entrepreneurantes. Dans toutes mes relations conjugales, le premier pas était fait par la fille. Je ne suis pas habitué à cette façon de faire car, au Sénégal, ce sont les hommes qui draguent les femmes et non l'inverse. J'ai remarqué aussi que dans la relation de couple au Québec, il n'y a pas de tâches spécifiques aux hommes ou aux femmes. La corvée ménagère est accomplie conjointement. Par conséquent, dans mes premières relations conjugales, j'ai éprouvé

énormément de difficulté à m'épanouir dans mon couple. En effet, j'ai grandi dans une société où chaque membre d'un couple a un rôle spécifique dans la vie quotidienne du couple. Par exemple, les tâches ménagères sont réservées à la femme et tout ce qui demande de l'effort physique ainsi que subvenir aux besoins de la famille est pour l'homme. De ce fait, mes relations de couple ont été une catastrophe, car notre vision de la relation de couple était trop différente. Parlant toujours de relation homme-femme, lorsque je sortais dans les discothèques, je me suis souvent fait approcher par des dames beaucoup plus âgées que moi. Une femme qui a plus de 20 ans de plus que moi, je la considère plus comme une mère. Alors, lorsque ces dernières m'approchaient dans l'optique de me draguer, un sentiment de briser un tabou m'envahissait et je me sauvais de ce lieu. Je me suis rendu compte que dans les discothèques c'est une chose courante qu'une dame âgée drague un homme. Elles sont affectueusement appelées les femmes cougars.

Il y a également beaucoup d'autres anecdotes sur le choc culturel, mais je ne peux pas toutes les énumérer car ce serait trop long à écrire. Au fait, la rédaction de cette partie m'amène à repenser à mes premiers contacts avec le Québec. De ce fait, la prochaine partie de ce récit va s'intituler la « québégalisation ». Elle sera composée de deux points que sont : les premiers contacts avec le Québec et le début de mon parcours de transformation.

5.2 LA « QUEBEGALISATION » OU QUETE D'UNE IDENTITE HYBRIDE

Il est presque 14h. Assis dans mon bureau, je fais du cyber-flânage sur mon ordinateur. Je sais que ce n'est pas bien, mais c'est une journée tranquille car j'ai terminé l'ensemble de mes rapports. Alors, je me décide à relire mes écrits concernant mon mémoire de recherche. Je jette un regard sur mes écrits concernant le récit autobiographique sur lequel je travaille depuis quelques jours. Je constate que je suis rendu dans une étape où je dois parler de mes débuts dans la société québécoise. En effet, c'est une étape cruciale, car c'est là où tout a commencé. Je ne peux pas parler de parcours sans passer par le début.

5.2.1 Premiers contacts avec le Québec

Le jour vient de se lever. Je suis assis à une table au Tim Hortons situé sur la rue Saint-Germain, dans le centre-ville de Rimouski. Cela fait plus de 2 jours que je n'ai pas dormi. J'ai quitté le Sénégal un samedi soir et je suis arrivé à Rimouski lundi à 6h du matin. Il va bientôt être 8h passé de quelques minutes. Le Tim Hortons commence à être achalandé. Mon regard est perdu, je vois des blancs partout. Chose bizarre, ils parlent français mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent. Un sourire par-ci, un autre par-là. Depuis mon arrivée dans ce café, chaque demi-heure, je me lève et je sors pour regarder le décor à l'extérieur. Tout est nouveau pour moi. En face de moi, il y a un magasin bizarre, peint en noir, avec de la décoration gothique. À l'époque je ne connaissais rien du gothique. Je me demandais bien ce que l'on pouvait bien vendre là ! À ma gauche, un gros bâtiment sur lequel est inscrit Institut Maritime du Québec. Je me dis que cet édifice-là ne doit pas être très loin de l'université. Derrière moi, il y a le fleuve. Wow ! Quelle beauté. Je commence à m'imaginer courir sur la plage comme je le faisais au Sénégal. Tout d'un coup, je commence à ressentir des frissons. Nous sommes le 13 septembre et l'automne bat son plein. Je retourne m'asseoir sur ma chaise car j'attends madame Fozi, directrice de l'organisme Accueil et Intégration du Bas-Saint-Laurent. En effet, à 9h, nous avons rendez-vous à l'université pour officialiser mon inscription. J'ai envie de partager mes premières heures au Canada avec ma famille, ce qui est un bon prétexte pour ressortir du Tim Hortons. À côté du Tim Hortons, il y a une cabine téléphonique. En descendant de l'autobus qui m'a amené de Montréal à Rimouski, j'avais acheté une carte d'appel. J'entre dans la cabine, je suis les indications inscrites sur cette dernière et le téléphone sonne. Au bout du fil, ma petite sœur cadette.

Thiawa : Allo Maguette, comment ça s'est passé le voyage?

Maguette : Ben, je suis arrivé à destination il y a quelques heures. J'attends une dame pour aller à l'université.

Thiawa : Décris-moi ce que tu vois.

Maguette : Ben, une boutique bizarre, l'Institut maritime et le fleuve derrière moi.

Thiawa : Le fleuve ! Wow ! Chanceux, tu vas habiter à côté du fleuve.

Maguette : Eh oui hahahah ! Tu diras à tout le monde que je suis bien arrivé. Je vais vous rappeler d'ici demain.

Je raccroche avec ma sœur et madame Fozi arrive. Je monte dans son auto et elle roule vers l'université. Je n'ai aucun repère dans cette ville, tout est

nouveau. Après un passage rapide à l'université, je suis allé aux résidences pour vérifier s'il restait des chambres disponibles. Par chance, un étudiant s'est désisté à la dernière minute. Je prends sa place. Une fois dans ma chambre, je pose ma valise, je me couche sur le lit sans literie et je dors. Il était 11h du matin, ma journée était déjà terminée.

5.2.2 Le début ou l'amorce d'un parcours transformateur

Ce fut l'une des périodes les plus déstabilisantes de ma courte vie. En effet, je me suis senti perdu durant cette période. Aujourd'hui, quand j'y repense, des frissons me passent sur le corps. Des frissons me faisant revivre cette journée où ma vie au Québec a commencé. Je me suis senti sans repères. Je ne connaissais rien de cette ville. Tout à coup, mon monde était réduit à quatre coins de rue. Le monde se résumait à la rue Saint-Germain, le fleuve derrière moi et l'Institut Maritime à ma gauche et le magasin Rock Bizar à droite. Je prends conscience aujourd'hui que de nouvelles pages de ma vie commencent à s'écrire. « L'immigré qui arrive d'un milieu [...] connaît une rupture majeure [...] il doit réagir par des stratégies identitaires [...] » (Dubar, 2006, p.190).

Ce premier jour au Québec, j'avais des envies de m'imprégner de la ville, de m'y établir sans pour autant savoir pour combien de temps. Aujourd'hui, 10 ans plus tard, j'ai encore la même envie. J'ai toujours eu le désir de faire mienne cette ville. Aujourd'hui, je me sens de plus en plus chez moi à Rimouski. En effet, quelques années plus tard, j'ai réussi à me faire une place dans la société rimouskoise. J'ai terminé mes études universitaires, j'ai un emploi stable depuis plus de 6 ans. Durant ces années de vie au Québec, j'ai développé des liens aussi bien avec des Québécois qu'avec d'autres personnes d'origines diverses. Je me surprends même à faire du bénévolat pour des activités communautaires. Je me sens impliqué et à ma place à Rimouski. Ainsi, durant toutes ces années dans cette société occidentale, à force d'être en perpétuelle interaction avec mon environnement social diversifié, sans le vouloir, la personne qui avait quitté le Sénégal en 2005 est devenue une autre personne.

Chaque être est doté d'une série d'identités, ou pourvu de repères plus ou moins stables, qu'il active successivement ou simultanément selon les contextes. [...]

l'identité est une histoire personnelle, elle-même liée à des capacités variables d'intronisation. (Gruzinski, 1999, p.47).

Cette nouvelle personne a aujourd'hui un sentiment d'intégration. Mon identité a subi une mutation me permettant de mener une vie satisfaisante dans cette société dans laquelle j'évolue aujourd'hui. En effet, j'ai fait le choix de m'intégrer dans la société québécoise. Ce choix implique que je dois aller vers la société d'accueil et que je dois aussi laisser venir cette dernière à moi. Je ne peux pas vivre au Québec de la même façon que je vivais au Sénégal. Les réalités sont différentes, les valeurs et mentalités sont diamétralement opposées également. Par conséquent, dès mes premiers jours au Québec, je commençais déjà à m'ajuster à la société. Ainsi, pour comprendre mes interlocuteurs, je devais être attentif à ce que l'autre me disait. Apprendre à communiquer dans le contexte de vie au Québec. Aujourd'hui encore, malgré le fait que mon intégration est assez avancée, j'ai encore beaucoup à apprendre sur cette culture d'accueil. « [...] le temps du métissage est le présent puisque, constamment renouvelé, il assure la permanence des créations et des rencontres » (Nouss et Laplantine, 1997, p.111).

Je jette un regard vers cette première journée de séjour au Québec. Je constate le long chemin que j'ai parcouru depuis 2005. Il y a eu beaucoup de changements au sein de mon identité, de mon parcours de vie également. Certaines de mes valeurs ont évolué et des défis d'intégration se sont présentés à moi. En effet, pour pouvoir m'intégrer dans cette société québécoise, je devais faire face à l'inconnu, sortir de mes zones de confort, laisser mes croyances se faire ébranler par celles de la population locale. Ce qui fut le plus difficile, à mon avis, a été que je suis un musulman pratiquant. Par conséquent, ma croyance religieuse dicte ma conduite dans la vie de tous les jours.

Tout être humain vit avec des croyances. Il y a des croyances périphériques que l'on est prêt à lâcher, il y a des croyances que l'on ne voudrait pas lâcher. L'appropriation de la croyance joue un rôle dans l'identité personnelle, dans la construction du moi. (Carfantan, 2002)

J'ai constaté que la grande majorité de la population québécoise ne croit pas à la religion ou, si elle y croit, elle n'est pas pratiquante. C'est un défi majeur pour moi

d'évoluer dans une société où les gens ne sont plus à l'écoute de la religion. Alors, pour arriver à me faire une place qui est mienne, j'ai adopté la philosophie de vivre et laisser vivre. Encore aujourd'hui, ma foi et ma pratique religieuse sont encore très présentes dans les faits et gestes de mon quotidien mais je laisse aux autres le soin de mener leur vie comme ils le souhaitent.

Il y a eu aussi le défi d'un ajustement au niveau culturel. En effet, étant donné que je ne pouvais vivre au Québec comme si j'étais toujours dans ma terre natale, il a fallu que j'apprenne à réunir le Québec et le Sénégal en moi.

Le métissage [...] est souvent plus culturel que proprement ethnique, l'originalité majeure [...] étant d'avoir réussi à créer des identités plurielles relativement indépendantes de la couleur de la peau. (Nouss et Laplantine, 1997, p.27).

Pour ce faire, j'ai évité de me ghettoïser. En effet, j'ai des amis sénégalais, mais également des amis québécois avec qui j'ai appris à vivre à la québécoise. Ces changements me permettent aujourd'hui d'ajuster ma vie pour m'épanouir dans ma société d'accueil. Ainsi nous allons aborder, dans les lignes qui suivent, ma transformation. Elle sera composée de deux parties qui sont : la reliance dans la distance et voir ce qu'on ne voyait pas.

5.3 LA TRANSFORMATION

La transformation, la première fois que ce mot m'est venu à l'esprit, j'ai eu peur. En effet, dans mes pensées, c'est énorme un changement en soi. En fait, les produits transformés deviennent autres que ce qu'ils étaient en tant que produits bruts. Alors, lorsque j'ai associé ce mot à ma personne, cela m'a déstabilisé. En effet, en appliquant cette définition à moi, cela veut tout simplement dire que je suis devenu une personne autre que celle que j'étais. Je ne vais pas en faire un drame, car nous sommes tous appelés, d'une façon ou d'une autre, à évoluer, ce qui constitue selon moi une transformation en soi. Ma

question est : quel est le degré de transformation que j'ai subi? Qu'est-ce qui a subi des mutations?

5.3.1 La reliance dans la distance

Cela fait maintenant 2 ans que je vis au Québec. Comme d'habitude, j'appelle ma famille tous les week-ends. Aujourd'hui, nous sommes au mois d'avril 2007, je viens tout juste de compléter la deuxième année de ma formation académique. Assis seul dans mon salon, je décide d'appeler mes parents. Cette journée-là, j'ai juste parlé à mon père car les autres membres de la famille étaient absents. À la fin de notre conversation, une sensation indescriptible me gagne. Je me suis senti tellement aimé par mon interlocuteur. En effet, je me rappelle, lorsque je vivais au Sénégal, je voyais l'attention particulière que mon père accordait à mes frères qui vivent à l'étranger. Lorsqu'il leur parlait, il était attentionné, préoccupé, inquiet, ce que je considérais comme une grande preuve d'amour. Aujourd'hui, mon père m'a tenu le même discours. Je me suis senti très aimé par cet être que j'admire tant. Je me rends compte que mon exil m'a beaucoup rapproché de mon père. Je fais maintenant partie des exilés de la famille qui bénéficient de l'attention particulière du paternel.

5.3.2 Voir ce qu'on ne voyait pas

À la lecture de ce récit phénoménologique, certains pourraient se demander le rapport entre ce texte et la notion de transformation. Ce texte, comme vous le constatez, évoque un souvenir dans lequel je me suis senti proche et aimé par mon père. Mais ce récit ne parle pas juste de cela selon moi. Ce texte me révèle qu'au moment de cette conversation téléphonique avec mon père, j'étais en plein dans ma transformation identitaire. En effet, je vivais au Québec depuis 2 ans. Par conséquent, j'étais en train de devenir une autre personne que celle que mon père connaissait. J'ai grandi dans une famille où l'on n'exprime pas ouvertement des sentiments. Nous nous aimons tous, mais nous ne prenons jamais le temps de nous le dire les uns aux autres.

Pour ma part, je sentais l'amour des autres à mon égard par les gestes du quotidien : protection, manger à sa faim, les cadeaux, etc. Au moment de la conversation téléphonique, j'étais en deuxième année du baccalauréat en relations humaines, plus connu sous le nom de

psychosociologie. Ces sont des études nous permettant de nous approcher de notre moi intérieur. Elles nous donnent la possibilité de mieux nous connaître et surtout d'être très proche de notre ressenti ainsi que de nos émotions.

La psychosociologie est centrée à la fois sur la personne en situation, sur les processus et sur la relation. Cette pratique vise le développement des personnes [...]. C'est une pratique d'accompagnement qui vise le développement de la conscience des individus, des groupes et de leurs communautés. (Université du Québec à Rimouski, janvier 2015)

En fait, lorsque je vivais au Sénégal, il n'y avait pas beaucoup de place pour les émotions et lorsque cela devait se produire, elles faisaient surface par instinct. De ce fait, je ne savais pas comment les vivre. J'attendais le temps que cela passe, que ce soit du bonheur, de la tristesse ou autre chose. Cette conversation avec mon père m'a permis de faire le constat qu'en fait, avec la formation académique, à force de vivre au Québec et de côtoyer la population locale, j'ai appris à être plus proche de moi. Pour ma part, c'est une énorme transformation. En effet, aujourd'hui, je me rends compte de ce changement dans plusieurs sphères de ma vie. Je me sens plus proche de moi-même que jamais. Je suis en mesure d'être en contact avec mes émotions, de les vivre et surtout de nommer mon ressenti. N'oublions pas que j'ai grandi dans une société où le « nous » prime sur le « je ». Alors, il n'y a pas beaucoup de place pour l'expression de sentiments personnels.

À ce jour, je suis en mesure de dire « je t'aime » à quelqu'un alors qu'auparavant j'en étais presque incapable. C'est pour cela que lors de cette discussion avec mon père, j'étais à une étape de mon existence où j'étais en mesure de recevoir consciemment toute l'affection qu'il m'a exprimée cette journée-là. Sans mon expérience de vie au Québec, je suis convaincu que je n'aurais pas pu vivre la situation de la même manière. Avant d'être en mesure de me rapprocher de mon senti, je suis passé par plusieurs étapes dont celle que j'ai appelé la « québégalisation ». Cette partie est scindée en deux points qui sont : l'interrogation sur la masculinité et l'adaptation.

5.4 UNE IDENTITE HYBRIDE EN DEVENIR

Ce phénomène de transformation, je peux également l'observer dans les autres sphères de ma vie. En effet, aujourd'hui, lorsque je m'observe interagir avec les personnes qui m'entourent, je vois une grande différence entre celui que j'étais et la personne que je suis devenu. Je ne suis pas en train de dire que je me connais dans ma totalité. Avec mes propres observations et les feedbacks que j'ai reçus de mon entourage, je constate que j'ai beaucoup cheminé depuis mon arrivée au Québec en 2005. Cela m'amène à me poser la question « qui suis-je aujourd'hui? », une très grande question existentielle à laquelle je n'ai pas de réponse précise. Quelques indices me guident vers le chemin de la réponse.

5.4.1 Interrogation sur ma masculinité

Je me souviens, il est presque midi, je suis à la cafétéria de l'UQAR. Je suis assis à table. En face de moi, il y a un de mes amis avec qui je discute de choses futiles. À ma droite, il y a mon fils assis sur une chaise. Tout en discutant avec mon ami, je me demande si mon rendez-vous se présentera. Je ne sais pas pourquoi je me pose cette question. Il est midi et le voilà qui arrive. Il est habillé en fonction de la température automnale. Avec un grand sourire, il nous dit bonjour. Nous nous sommes déplacés à quelques tables plus loin de l'endroit où j'étais avec mon ami. Je veux dire que mon fils et moi sommes allés le rejoindre. Voilà mon rendez-vous, c'est Mire-ô Tremblay, un de mes professeurs à la maîtrise. Il est parti se chercher à manger et je me demande de quoi j'aimerais bien discuter avec cet homme? Quel est l'objectif de cette rencontre? Aucune idée. Je n'ai aucune idée de ce dont je veux parler avec lui. Tout d'un coup, je suis angoissé, j'ai chaud, je transpire et mes pensées vont très vite dans ma tête. Je me dis non, il ne faut surtout pas parler de futilités. Il ne faut surtout pas lui faire perdre son temps et là, sans forcer, j'ai mon sujet de conversation. En effet, j'ai besoin de parler de ma condition d'homme (père, frère, fils, ami) avec une personne qui a du vécu. Mire-Ô est de retour, il nous observe mon fils et moi et me dit : il est beau ton fils, il n'est pas allé à la garderie aujourd'hui? J'ai répondu non, les garderies sont en grève cet avant-midi, il va y aller en début d'après-midi. Il me demande : tu travailles où déjà? Je lui dis à L'Arrimage et je lui explique que des fois je suis obligé de produire des rapports négatifs contre des pères de famille et que cela m'affecte sur le plan personnel, et que lorsque j'essaie d'en parler avec ma conjointe, elle ne démontre aucune réceptivité. Tout d'un coup, sans

savoir pourquoi, j'ai dit d'un coup sec à mon interlocuteur : mon côté masculin est en crise.

Mire-ô : *Qu'est-ce que tu veux dire par là?*

Maguette : *Je ne sais pas trop, je suis insatisfait de mon rôle de père, j'ai l'impression que je ne suis pas un bon conjoint. Je suis incapable de dire je t'aime à ma conjointe sans qu'elle me le demande. J'ai tout le temps envie que mon fils me fasse des câlins et qu'il me dise je t'aime papa. Je ne me sens pas bien avec cette situation. En racontant ce qui me dérange, je me rends compte à quel point je suis affecté par cette situation.*

Mire-ô : *As-tu déjà parlé de cette situation à quelqu'un?*

Maguette : *Oui, des fois j'en parle avec mon ami Vincent.*

Mire-Ô : *Comment se manifestent les démonstrations d'amour dans ta famille, entre frères et sœurs?*

Maguette : *Ben, à vrai dire, il n'y en a pas. Je n'ai jamais dit je t'aime à aucun membre de ma famille et ils ne m'ont jamais dit je t'aime. Mais nous sommes conscients de l'amour que nous éprouvons les uns pour les autres. Je suis en train d'apprendre à exprimer à ma mère l'amour que je ressens pour elle en lui téléphonant, parler avec elle de sentiments, etc.*

Mire-ô : *Est-ce que ta conjointe t'a déjà reproché que tu ne lui dises pas assez souvent je t'aime?*

Maguette : *Oui, ça arrive des fois et à chaque fois j'essaie de lui faire comprendre que je ne suis pas habitué à exprimer ce que je ressens et que je vais faire des efforts. En disant cela, je me suis rendu compte que des fois j'offre des fleurs à ma conjointe juste pour le geste, mais pas par amour. Je ne trouve pas le lien entre l'amour et les fleurs. Ce dont je suis sûr est que cela lui fait plaisir, c'est tout. Cette situation me dérange et je ne me sens pas à la hauteur.*

Mire-ô : *À mon avis, là, ce qui te dérange c'est que tu ne sais pas exprimer des sentiments comme cela se fait au Québec. Cela s'apprend. Il faut que tu te fasses accompagner pour travailler dans cette zone inconfortable de ta vie. En te faisant accompagner, tu prends soin en même temps du chercheur-praticien qui est en toi car lui aussi a besoin qu'on prenne soin de lui. Regarde-moi, j'ai 67 ans et je me fais accompagner encore.*

Maguette : *C'est sûr, il y a quelque temps, je me faisais accompagner par Martine et Vincent Cousin, des membres de la communauté des*

fasciathérapeutes à Rimouski, mais cet accompagnement avait pour but de travailler sur mes difficultés personnelles en général.

Mire-ô : *Ce n'est pas de ce genre d'accompagnement dont je parle, je parle d'accompagnement spécifique, travailler sur comment exprimer des sentiments au masculin. Est-ce que tu connais Mathieu Leblanc-Casavant ou Simon Plourde?*

Maguette : *Oui, c'étaient les personnes ressources du groupe d'hommes à Rimouski. J'avais déjà participé à quelques rencontres de ce groupe d'hommes et j'avais bien aimé car j'ai eu l'occasion de rencontrer d'autres hommes (pères de famille, frères, amis) qui vivaient des difficultés relationnelles.*

Mire-Ô : *Alors contacte-les pour savoir si ce groupe existe toujours et demande à ton ami Vincent de te fournir des informations concernant une personne qui pourrait t'accompagner sur ton projet de prendre soin de Maguette, pour calmer la partie de toi qui est en crise. Tu te rends compte à quel point tu es en plein dans ton sujet de maîtrise? Je vois à quel point tu as cheminé depuis le commencement de la maîtrise.*

(Lorsqu'il fait ce lien entre notre discussion et mon projet de maîtrise, je me suis dit : c'est vrai, je suis en plein cœur de mon projet de recherche. Je me suis mis à faire des liens et surtout à commencer à explorer ce que Jeanne-Marie Rugira appelle les composants de l'entonnoir. Pendant ce temps, un de mes amis sénégalais nous rejoint à notre table et je fais les présentations.)

Mire-Ô : *Depuis combien de temps tu es au Québec?*

Mamadou : *Je suis ici depuis 3 semaines.*

Et là je vois Mire-ô faire une grimace que j'interprète comme « oulalalala » (dans le sens, pas évident de passer de Dakar à Rimouski). Il me demande : vous vous êtes connus avant de venir au Québec?

Maguette : *Non, je l'ai connu ici.*

(Je lui explique que j'ai tendance à aller vers les nouveaux étudiants pour les aider dans leur intégration et surtout diminuer le mal du pays en les invitant à des soupers en compagnie d'autres Sénégalais. Pendant ce temps, mon ami est parti. Je continue en lui disant que je sais ce que ces nouveaux étudiants ressentent lorsqu'ils viennent d'arriver et je leur fournis la possibilité de l'exprimer dans leur langue maternelle car j'ai remarqué que lorsque j'exprime la tristesse, la mélancolie, la joie, etc., je peux les exprimer adéquatement en français, mais c'est plus profond et plus proche du cœur lorsque je le fais en wolof, car les mots sont plus justes.)

Mire-ô : As-tu déjà consulté un psy wolof?

Maguette : Non.

Mire-ô : Je fais le lien entre ce que tu viens de dire et moi qui suis en train d'apprendre le brésilien. Mais dis-moi, pourquoi tu n'imaginerais pas une discussion entre un psy wolof et toi. Tu produiras une écriture libre, juste en te laissant guider par ton crayon.

Maguette : C'est une bonne idée, je te donnerai des nouvelles là-dessus.

Je suis content de ma rencontre avec Mire-ô. Il est 12h55, je suis en train de nous habiller mon fils et moi. Je vois à quel point mon sujet de recherche a cheminé en 55 minutes.

5.4.2 L'adaptation

Parler de ma masculinité revient à parler de ma condition en tant qu'homme. Ceci n'est pas évident tout de même, car cette notion de masculinité est très vaste. De ce fait, à la lecture de ce récit, ce qui me vient à l'esprit, c'est l'homme que je suis devenu en juillet 2014, c'est-à-dire à la date où j'écris ces mots. En fait, ce texte provient d'une longue interrogation sur ma condition d'homme vivant dans la société québécoise. En effet, ayant été imprégné de cette culture occidentale, j'avais besoin de repères qui me permettent de m'épanouir en tant qu'homme d'origine africaine vivant dans une société nord-américaine. « [...] l'impératif de survivre ou l'adaptation explique [...] à plus compter que sur des savoirs locaux et partiels » (Gruzinski, 1999, p.84-85).

Ainsi, je me suis rendu compte que j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur dans mon rôle en tant qu'homme. Lorsque j'observais les amis québécois, occidentaux en général, je remarquais que nous n'agissons pas de la même façon. Par exemple, selon mes observations, les occidentaux sont plus affectueux envers leurs compagnes et leurs enfants. Ils le démontrent à travers des gestes simples comme les câlins, les colleux ou par des phrases comme je t'aime et autres. Alors, au regard de ces démonstrations, je me suis souvent demandé si j'étais vraiment fait pour vivre dans cette société occidentale. Je me trouvais anormal. Mes anciennes compagnes m'ont souvent reproché de ne pas manifester

ces gestes d'affection. Et lorsque je leur expliquais que je ne suis pas habitué à ce genre de manifestation d'affection, cela ne suffisait pas et cela était même source de dispute. Alors, je me suis souvent senti coupable de ne pas être à la hauteur dans mes relations.

Mon rôle de père me fait aussi parler de ma condition d'homme. En effet, mon fils et moi vivons dans une société occidentale. Par conséquent, les manifestations d'affection se font à l'occidentale. C'est une des principales raisons qui m'ont amené à me questionner sur mon rôle d'homme. Rappelons que ma plus grande inquiétude est de ne pas être à la hauteur de ma paternité. C'est la raison pour laquelle j'étais en crise lorsque j'ai rencontré Mire-ô. J'avais peur de créer des carences affectives chez mon fils. Je voulais être un père présent dans toutes les sphères de sa vie et qu'il sente vraiment ma présence. Mais le fait de ne pas être en mesure de manifester mon senti me crée énormément d'angoisse. Ce que j'ai trouvé le plus important dans ma discussion avec Mire-ô, c'est le fait qu'il me dise qu'on peut apprendre à exprimer son affection. Ce fut une délivrance pour moi lorsqu'il m'a dit cela. Pour moi, il n'y avait plus d'issues et il fallait que je vive avec ce fardeau pour le restant de mes jours. Cependant, apprendre à exprimer son affection n'est pas une chose facile pour une personne comme moi. En effet, rappelons que dans ma famille, on s'aimait mais on ne se le disait pas. Alors, pour apprendre à aimer et que la personne ressente mon amour, il a fallu changer ma façon de voir l'amour. En somme, métisser ma façon d'exprimer des sentiments.

[...] il faut donc envisager les métissages [...] à la fois comme un effort de recomposition d'un univers effrité et un aménagent local des cadres nouveaux imposés (Gruzinski 1999, p.104).

J'ai compris qu'il y a une autre façon d'aimer et que celle-ci se fait à travers des gestes et des paroles. Je me suis mis à l'apprentissage en ayant des discussions avec des amis en couple ainsi que des amis parents. J'ai commencé à dire je t'aime dans mon couple, même si ce n'était pas très naturel. Mais avec mon fils, c'est tout le contraire. J'adore lui dire que je l'aime et c'est très ressenti. Je ne suis pas en train de dire que dans mes relations précédentes lorsque je disais je t'aime que ce n'était pas ressenti. Alors, pour arriver à assumer mon rôle d'homme dans cette société, il a fallu que l'homme que j'étais restructure

sa façon d'aimer. Cela ne veut pas dire pour autant que l'homme que j'étais s'est totalement transformé.

Cette transformation de ma façon de percevoir et d'exprimer l'amour n'est qu'une étape de plus dans mon processus de métissage culturel. Donc je ne perds pas de vue mon objectif d'offrir à mon fils un père à la hauteur de sa condition d'enfant métissé. La première chose qui me vienne en tête est ma relation avec mon père. De ce fait, la prochaine partie de ce récit sera consacrée à ma relation avec mon père.

5.5 MA PATERNITE

« Dans une prochaine vie, papa, j'aimerais te reprendre comme père »,
Bernard Werber (2000)

La prochaine étape sera composée de trois parties que sont le rapport à mon père, le modèle de père que j'ai reçu et le genre de père que je deviens.

5.5.1 À propos de mon rapport à mon père

Nous sommes au début de l'été 1989, j'ai 8 ans et quelques mois. Nous sommes en train de déménager dans un nouveau quartier, dans une nouvelle maison que je trouve d'ailleurs très belle. Je ressens la tristesse qui règne dans la maison. Malgré l'enthousiasme de la nouveauté, nous sommes en deuil de tout ce que nous venons de quitter. En effet, dans cette maison, mon père va y vivre avec une de ses femmes (qui n'est pas ma mère) et ses enfants. Il venait de décider de rapatrier tous ses enfants. Il ne voulait pas nous laisser dans un quartier dominé par la délinquance. Il souhaitait lui-même veiller sur notre éducation. Nous sommes tous assis dans la cour - il y a mes frères, mes sœurs, des cousins, des oncles et des tantes, mais aussi des amis - l'atmosphère ne me semble pas légère, tout le monde a un regard fixe ! J'ai l'impression d'être à côté de zombies, autour de moi personne ne parle et personne ne bouge, sauf ceux qui sont en train d'aider mon père à transporter les meubles. C'est silencieux dans la cour, tout ce qu'on peut entendre c'est le claquement des portes et des fenêtres lorsque le vent souffle. Je suis assis dans la véranda et je regarde mon père avec beaucoup d'admiration. Tout en sueur, il continue de placer, avec quelques-uns de ses frères, amis et parents, les meubles éparpillés

un peu partout autour de la maison. Moi, je suis assis sur une chaise blanche en plastique, je pense à ma mère et à ma petite sœur avec qui je ne vivrai plus, à mes amis du quartier avec qui je ne jouerai plus. Je pense aussi à mes copains de classe que je ne verrai plus, à cette fille dans ma classe dont j'étais secrètement amoureux. Moi, je suis enfermé dans mon monde, je pense, je pense et je pense. Je couve une douce mélancolie et une petite appréhension, car je ne sais pas trop ce qui m'attend dans cette nouvelle vie, cette nouvelle maison, ce nouveau quartier et ma nouvelle école.

D'un autre côté, je suis très content, car pour une fois depuis le divorce de mes parents, je vais enfin vivre sous le même toit que mon père, mon idole. Je le vois se battre pour que ses enfants ne manquent de rien. Je le regarde et je me sens connecté à lui à travers le regard que je pose sur ses muscles en pleines sueurs. Je me rends compte à quel point j'aimerais être comme lui. Accomplir ce qu'il a accompli. J'ai l'impression qu'il est capable de tout faire dans la vie. Il est intelligent, vaillant, agile, fort, etc. Je vois ce qu'il fait pour nous ses enfants et j'aimerais aimer mes enfants comme il nous aime, nous, sa progéniture. Le placement des meubles continue. Dehors, c'est l'inconnu mais je vois à quel point mon père essaie de nous mettre à l'aise dans notre nouvelle maison. Il garde le sourire, nous montre les nouveaux trucs qu'il a achetés pour la décoration et pour notre confort. Depuis cette journée, je garde au plus profond de mon être un amour éternel et inconditionnel pour mon père.

5.5.2 Modèle de père reçu

J'ai grandi dans une famille nombreuse où le père est la colonne vertébrale de toute la famille. Il est le chef de famille incontestable pour tous, l'élément central même en contexte de polygamie. Il prend les décisions et se sent responsable de l'éducation des enfants. Nous sommes plusieurs enfants, nous sommes proches même si nous sommes de mères différentes. Chacun de nous a un rapport particulier avec notre père. Pour moi, mon père, El hadj Ibrahima Gueye, est un être exceptionnel. Même aujourd'hui, bien après sa mort, je vois que cette envie de faire la fierté de mon père ne me quitte pas. « Pour qu'un héritage soit réellement grand, il faut que la main du défunt ne se voie pas » (Char, 1967).

Elle se manifeste par une volonté de me battre pour réussir dans la vie. Je me souviens des histoires qu'il nous racontait de lorsqu'il était jeune. Il nous disait qu'à 16 ans il était venu à Dakar, la capitale du Sénégal, pour se trouver du travail dans le but d'aider

ses parents ainsi que ses frères et sœurs qui étaient restés au village. Il disait qu'à 20 ans il était le responsable de sa famille. Il a été le premier, dans notre quartier, à avoir la radio et la télévision. Il a été l'un des premiers à avoir une voiture également. Dès le début de sa vingtaine, il a construit une maison à sa mère. Plein d'autres anecdotes qui m'ont beaucoup marqué et qui continuent de me marquer encore aujourd'hui. J'écoutais ses histoires avec une grande admiration. Je ne peux pas dire que j'étais complice avec mon père, mais j'ai eu des occasions dans ma vie où nous avons eu de bons moments ensemble. Lors de nos échanges, sans le vouloir, mon père m'a transmis des valeurs qui, encore aujourd'hui, dictent ma conduite de vie. Aujourd'hui, j'ai 34 ans, je suis père à mon tour d'un fils de 6 ans et j'éprouve plus que jamais de l'admiration pour cet homme, car je ne cesse de réaliser combien il n'est pas facile d'être parent.

Chaque jour qui passe, mon admiration pour lui ne cesse d'augmenter et mon désir de lui ressembler ne s'estompe pas. Aujourd'hui, je constate que le modèle de père que j'ai reçu est celui qu'a reçu la grande majorité des jeunes Africains de ma génération. Nos pères se sont battus dans la vie pour assumer leurs responsabilités autant auprès de leurs familles d'origine que des familles qu'ils ont fondées par après, croulant sous le poids des responsabilités multiples. Il fallait savoir rester droit dans son rôle de pourvoyeur et faire tout son possible pour réussir socialement.

Je constate aujourd'hui que, toute ma vie durant, je n'ai cessé de me battre pour demeurer fidèle à ce schéma familial reçu de ma culture et si bien incarné par mon père. J'ai souvent été déçu par moi-même lorsque je m'éloignais de ce schéma, quand j'avais un échec scolaire, lorsque je perdais un emploi, lorsque je sentais que je m'éloignais de ma culture d'origine. Ce sentiment me déchirait, car je ne me sentais pas digne de porter le nom de famille Gueye.

[...] celui qui, pouvant affirmer une chose et son contraire, est considéré comme celui qui trahit toujours quelqu'un : traître à son père, à sa mère, à sa patrie, à sa corporation [...]. (Nouss et Laplantine, 1997, p.86)

Aujourd'hui, ce sentiment est encore présent. Je ne me donne pas le droit d'échouer dans la vie, car je ferais honte à ce nom, **Gueye**. Je constate que mon idée de dignité est liée à ce modèle hérité de ma famille et de ma culture. Mon rêve de réussite sociale se compose essentiellement de réalisation professionnelle et familiale ainsi que de la capacité de transmettre une éducation basée sur le précieux héritage de la culture sénégalaise. C'est ce que Jeanne-Marie Rugira, une de mes professeurs à l'Université du Québec À Rimouski, appelle le « projet parental ». Aussi, il est très important pour moi de veiller sur le bien-être de mes enfants, de subvenir aux besoins de ma famille et à ceux de mes parents. Je crois que je porterai ce projet en moi jusqu'à la fin de mes jours. Encore aujourd'hui, après 9 ans passés en Amérique du Nord, je porte au plus profond de mon être ce projet. Parfois, je me sens encore comme ce petit enfant de 8 ans qui regardait son père travailler pour les siens. La question qui me préoccupe cependant est de savoir si ce modèle est compatible avec une vie vécue en Occident par un enfant métis. En effet, j'ai reçu un modèle de père sénégalais, dans un contexte de vie sénégalais alors que, aujourd'hui, je suis un père au carrefour d'au moins deux cultures qui doit apprendre à se laisser féconder par les gens qu'il rencontre, leur culture, mœurs et manières d'être au monde. J'ai à accompagner un fils lui aussi au carrefour de deux cultures nationales et familiales - un enfant métis dans un contexte de vie nord-américain. Je peine à savoir le modèle dont il a besoin pour vivre au mieux dans sa situation et en conformité avec sa double origine dans une société multiculturelle et en mutation.

5.5.3 Quel genre de père suis-je?

Aujourd'hui, je me demande quel genre de père je suis pour mon fils. Je suis conscient que l'admiration que j'éprouve pour mon père ne cesse de grandir. De plus, le modèle de père que j'ai reçu est encore très présent en moi. L'héritage culturel ainsi que les valeurs qui m'ont été transmises durant ma jeunesse demeurent encore d'actualité dans mon être profond. Chose sûre est que lorsque je m'observe dans ma relation avec mon fils, je remarque qu'il m'arrive d'agir comme mon père. En effet, j'ai tendance à beaucoup

discuter avec mon fils de mon parcours de vie. Il m'arrive même de l'entendre me poser les mêmes questions que je posais à mon paternel lorsque j'avais son âge. Je me vois aussi agir avec mon fils et je remarque des différences entre le père que je suis et le modèle que j'ai reçu. En effet, entre mon père et moi, il y a une très grande différence d'âge. De ce fait, nos activités communes étaient limitées. Nous ne faisons pas de sport car cela ne faisait pas partie de ses occupations. Durant mon adolescence, il était déjà à la retraite. Alors nous faisons d'autres activités. Je me rappelle que mon père adorait bricoler. Il avait toujours quelque chose à faire. Dès fois, je me demandais lequel de nous deux était le plus en forme. Lui le bricoleur ou moi le joueur de soccer.

Avec mon fils, la différence d'âge n'est pas tellement énorme. De ce fait, nous sommes en mesure de faire des activités physiques ou autres ensemble. J'ai été éduqué avec des valeurs prônant que la famille prime sur tout. Par conséquent, je me décris comme un père aimant. Mon fils constitue aujourd'hui l'être le plus cher de mon existence. Lorsque je le regarde, je vois l'image que mon père voyait lorsqu'il nous regardait, nous, ses enfants. Son regard est inoubliable pour moi, car lorsque je le croisais je me sentais tellement aimé et mon cœur se nourrissait de cet amour. C'est cet amour que j'éprouve pour mon garçon. Un amour sans limite, « inquantifiable » avec une qualité pure.

Cependant, je constate que je ne peux pas me permettre d'éduquer mon fils comme j'ai été éduqué. En effet, nos contextes de vie sont différents. Le modèle qui m'a été transmis, je ne peux pas le transmettre en intégralité à mon fils car il est métis et il évolue dans un contexte différent de celui du Sénégal.

La grande et seule règle du métissage consiste en l'absence de règles. Aucune anticipation, aucune prévisibilité ne sont possibles. Chaque métissage est unique, particulier et trace son propre devenir. (Nouss et Laplantine, 1997, p.10)

Aujourd'hui, je vis dans une société occidentale de confession religieuse chrétienne non pratiquante en majorité. J'ai grandi dans une société dans laquelle 95% de la population est musulmane pratiquante. De ce fait, j'ai été éduqué comme on le fait pour

tout enfant musulman. Par conséquent, la plupart des références de paternité que j'ai reçues de mon père provient des enseignements de la religion musulmane.

Ce qui est difficile aujourd'hui est que je ne vis plus avec la mère de mon fils. Il est en garde partagée, une semaine chez chaque parent. Ainsi, je suis conscient que pour offrir à cet enfant un équilibre intérieur, je ne peux pas l'éduquer comme je l'ai été. Lorsqu'il est chez moi, il vit presque comme un jeune Sénégalais. Il mange de la nourriture sénégalaise, nous parlons wolof entre amis sénégalais, il m'accompagne dans mes séances de prières, ce qui apaise le croyant en moi. Mais je lui offre aussi un environnement autre que celui de mon pays d'origine. Je veux incarner le métissage culturel. Par conséquent, nous faisons des activités à l'occidentale pour lui permettre d'évoluer dans un environnement lui évitant de vivre en Sénégalais chez moi et de vivre en Québécois chez sa mère. De ce fait, je fais attention à l'héritage socio-culturel que je compte lui transmettre à travers l'éducation et le mode de vie que je lui offre. Ce qui me ramène à me questionner sur ma relation avec mon fils car je veux être un bon père pour lui.

Un père ce n'est pas celui qui donne de la vie, ce serait trop facile. Un père c'est celui qui donne de l'amour. (Denis Lord)

5.6 LA RELATION PERE-FILS



Un père qui joue avec son enfant et qui lui consacre du temps, c'est une manière de lui témoigner son amour. Difficulté à dire les choses? À prononcer des mots d'amour? Les papas ne sont pas toujours très doués pour tout ça ! Les activités communes remplacent alors agréablement les paroles et permettent à l'enfant de savoir que son père l'aime, tout simplement en faisant des choses avec lui.

Maman pour la vie (2015)

Nous parlerons dans les lignes qui suivent de ma relation avec mon fils : sa beauté et ses défis.

5.6.1 Sa beauté et ses défis

Nous sommes au début du mois de janvier 2012, mon fils et moi venons de nous lever. J'ai de la difficulté à me remettre de ma nuit agitée. Mon fils est malade depuis quelques jours. De ce fait, j'ai passé une bonne partie de la nuit à le surveiller. Je suis assis sur mon divan et il est assis en face de moi. Il déjeune. Le soleil se lève, il est bientôt 8h du matin, l'heure à laquelle je dois l'emmener à la garderie avant d'aller travailler. Je l'habille tranquillement, mais je remarque qu'il est silencieux et qu'il semble triste. Il a la tête baissée, le regard vide et il ne réagit pas à mes blagues. Je commence à m'inquiéter de son attitude. Tout à coup, je me rends compte que j'avais complètement oublié. En effet, c'est aujourd'hui qu'il retourne chez sa mère pour 9 jours consécutifs. Je le regarde, la tristesse m'envahit comme à chaque fois que son séjour chez moi tire à sa fin. Je le fixe du regard, mon cœur déborde d'amour pour ce petit homme que j'aime tant. Tout d'un coup, mon fils avance vers moi, je ne sais pas ce qu'il veut, il me regarde dans les yeux et il me fait un gros, long et agréable câlin. Je le sens aimant. Je me sens aimé. Je suis au contact de son amour à mon égard. Mon cœur est irrigué par l'amour de cet enfant. Avant de finir son câlin, il me dit : « Papa, je t'aime. » Une phrase qui a traversé mon corps de long en large. Pour la première fois, je ressens, dans mon intérieur, le lien avec mon fils. Lien que je cherche depuis sa naissance. Ressentir l'amour de mon fils me fait sentir père. Un vrai père, un bon père. C'est une récompense aux efforts que je fais pour me rapprocher de lui. Tout content de cette nouveauté et très fier de moi, de nous, je le prends dans mes bras. Je le colle sur mon cœur et je lui dis : « je t'aime aussi mon fils ». Je n'ai jamais été aussi bien de lui dire ces mots. Il sourit et il continue de s'habiller tranquillement. Je me lève du divan, tout ému par ce petit moment merveilleux. Je vais dans la salle de bain, je me mets devant le miroir et je verse quelques larmes de joie. Je suis tellement heureux. Je suis convaincu que c'est le début d'une relation père-fils saine. Une relation basée sur un amour réciproque. Ma peur d'être un mauvais père diminue instantanément. Je me sens plus sécurisée dans ma paternité. Ce lundi matin-là, je trouve déjà mon début de journée incroyable et que ma semaine s'annonce bien. Je reviens le rejoindre dans le salon pour finir notre préparation. Je le regarde et je vois en nous une belle complicité dans les années à venir.

5.6.2 Relation métisse

Parler de ma relation avec mon fils revient à parler de ma paternité. Soulignons que j'ai déjà élaboré dans un autre paragraphe le modèle de père que j'ai reçu de mon père. En fait, ce modèle, on ne me l'a pas transmis, je l'ai acquis en observant comment mon père

gérerait la famille. De ce fait, le premier modèle que j'ai eu, c'est celui d'un chef de famille qui est le centre de toutes les décisions concernant sa progéniture. À la suite d'une longue réflexion, je me suis rendu compte que je ne pourrai pas offrir à mon fils ce genre de père typiquement sénégalais. Par conséquent, ce serait impossible de lui donner une éducation typiquement sénégalaise, car il ne pourra pas fonctionner dans sa société de naissance. Les croyances, les valeurs, les us et coutumes du Sénégal et ceux du Québec sont pour la plupart différents. Alors, là est le défi. En effet, cet enfant métis a besoin de son côté africain mais également de son côté québécois. Le métissage de ces deux entités peut constituer une solution à ce défi.

Le métissage, troisième voie entre la fusion et le morcellement, pourrait, en tant que concept, nous aider à penser les crises du monde contemporain. (Nouss et Laplantine, 1997, p.68).

Comment dois-je agir pour offrir à cet enfant un père capable de l'accompagner dans son cheminement de métissé naturel? Il m'arrive encore de me demander le dosage idéal des cultures. Pour la culture québécoise, je ne m'inquiète pas car nous vivons au Québec. De ce fait, il est logique qu'il soit imprégné de cette dernière. En ce qui a trait à la culture sénégalaise, les premières informations que mon fils va avoir, il les aura à travers ce que je vais lui transmettre. Alors, étant donné que cet enfant n'a que 7 ans aujourd'hui, quelle partie de cette culture doit lui être transmise et à quel dosage? La chance que j'ai aujourd'hui est qu'il s'intéresse de plus en plus à la culture sénégalaise. Il pose beaucoup de questions sur la vie en Afrique, sur la religion, sur la famille, les croyances, etc. Et je profite de ces moments pour lui transmettre une partie de ma culture à travers les réponses que je lui donne. En effet, en tentant de répondre aux questions qu'il se pose, je lui offre l'opportunité d'en apprendre davantage sur la culture d'origine de son père. Il faut éviter de tomber dans le piège d'essayer de transformer l'enfant en africain. Il faut reconnaître qu'il vit dans une culture québécoise prédominante. Par conséquent, en répondant à ses questions, je dois éviter de poser des jugements sur ma culture d'accueil ou celle de ma culture d'origine. Cela lui permettra, malgré son jeune âge, de se faire sa propre idée de ces deux cultures. Pour mettre les conditions pour qu'un tel dialogue puisse avoir lieu, je dois

éviter de m'enfermer dans mon héritage culturel sénégalais. Je ne suis pas en train de dire que je renonce à ce dernier, mais plutôt que je dois m'approcher davantage de ma propre expérience de métissage culturel. Cela me permettra de mieux comprendre la condition d'être métissé. De ce fait, lors des échanges avec mon garçon, je serai en mesure de comprendre la provenance de ses interrogations d'ordre identitaire et je serai en plus bien placé pour y répondre.

Sage est celui qui connaît son enfant.
(William Shakespeare)

Aujourd'hui, je suis rendu à cette étape. En effet, j'essaie d'être le plus proche possible de mon fils. De faire des activités avec lui, de passer du temps ensemble. Des choses que je n'ai pas eu la chance d'avoir durant ma petite enfance. D'un autre côté, j'essaie d'être un père capable d'exercer la discipline et de l'encadrer lorsque le besoin se présentera. Avec mon expérience de personne en processus de métissage culturel, j'arrive à réunir les deux cultures en moi. J'avoue qu'il y a une prédominance de la culture sénégalaise en moi, comme le dit si bien ce proverbe africain : « L'homme a beau vivre dans les marécages, il ne se transformera jamais en crocodile ».

Mon objectif n'est pas de me fondre dans la société québécoise, mais plutôt d'acquérir une adaptation me permettant de mener une vie sociale, familiale, professionnelle satisfaisante. Celle-ci passe par le métissage, au sein de mon identité, de la culture québécoise et de celle du Sénégal. Ce métissage ne se terminera jamais car chaque jour que Dieu fait, il y aura de nouvelles choses à apprendre sur le Québec.

5.7 QUI SUIS-JE?

Voilà une question que je me pose de temps en temps. En effet, le travail que je suis en train de faire sur mon projet de maîtrise m'amène à m'interroger sur mon identité. J'ai évoqué précédemment les mutations identitaires que j'ai subies depuis que je vis dans cette société québécoise. De ce fait, je suis conscient que je ne suis plus la personne qui a quitté

le Sénégal en 2005. Alors qui suis-je aujourd'hui? Je n'ai pas encore trouvé de réponse définitive. En fait, je me considère comme une personne qui se cherche encore. Un homme mêlé. J'aime bien cette phrase de Gruzinski qui dit que : « Un honnête homme est un homme mêlé » (Gruzinski, 1999, p.47).

De toute évidence, mon processus de transformation identitaire est toujours en cours et il n'a pas de date de fin car le métissage culturel n'est jamais complet. À quelle étape de ma transformation identitaire suis-je? Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question. Mais ce dont je suis conscient, c'est que j'ai acquis une certaine expérience de vie québécoise qui me permet de mener une vie satisfaisante dans ma société d'accueil. Cependant, ayant subi cette transformation identitaire, suis-je en mesure d'évoluer à nouveau dans ma culture d'origine? Ainsi, un moment exceptionnel et l'énigme du retour constitueront les prochaines parties de ce récit.

5.7.1 Un moment exceptionnel

Nous sommes fin décembre 2009, plus exactement le 30 décembre. Nous sommes en début d'après-midi, mon grand frère et moi sommes invités à passer la journée avec ma mère chez elle. Cela fait deux jours que je suis de retour sur ma terre natale, le Sénégal. Et c'est la 6ième fois que je passe du temps avec ma mère dans ce laps de temps. Nous venons tout juste de finir de manger. Tous à l'ombre, couchés sur des matelas confortables, nous discutons de tout et de rien. Nous évoquons des souvenirs de nos enfances. Moi, tout fraîchement arrivé au Sénégal que j'avais quitté pendant 4 années consécutives, j'observe mes interlocuteurs afin de les actualiser en moi. Je m'observe également pour m'actualiser à eux. Nous discutons. Une discussion simple marquée par des rires mais aussi par des larmes lorsque nous parlons de notre très cher père rappelé à Dieu en septembre 2009. Je me sens bien. Je suis envahi par la même sensation lorsque je suis au contact de ma très chère maman. Je me sens comme un petit bébé, tout colleux, en quête perpétuelle d'affection de la part de sa mère. Je me rends compte à quel point son contact me fait du bien, à quel point sa voix magnifique manquait à mes oreilles, que son beau visage manquait à mon regard dépaycé par mes 4 longues années d'absence. Avec elle, je me sens réconforté de toutes les peines du monde. Malgré ses 60 ans, je la trouve encore magnifique et je ne me prive pas de lui dire. La discussion bat son plein, je suis habité par la sensation que les sentiments que je vis dans le moment sont partagés par mes interlocuteurs et cela augmente mon bien-être.

J'ai envie que ce moment soit éternel, que le temps soit suspendu et je n'ai surtout pas envie que la journée finisse.

5.7.2 L'énigme du retour

En décembre 2009 et au mois de mars 2014, j'ai fait deux voyages d'une durée approximative de trois semaines au Sénégal. Durant ces voyages, j'ai eu l'occasion de revoir la plupart des membres de ma famille. En fait, c'était dans un objectif de ressourcement. En effet, après quelques années de vie au Québec, j'ai senti le besoin de renouer avec ma culture d'origine. J'avais la sensation qu'il était temps que je retourne dans ce beau pays de mes racines. « Nous avons deux vies. Une qui est à nous. La seconde appartient à ceux qui nous connaissent depuis l'enfance. » (Laferrière, 2009, p.269)

Bien sûr, ces voyages sont accompagnés de quelques projets personnels. J'ai fait le constat, lors de mon premier voyage en 2009, que j'avais, une fois dans l'avion, une sensation de retour à la maison. Je me sentais comme un enfant qui retourne chez lui après une longue période d'absence. J'étais excité de revoir la famille, les amis, l'environnement, tout. J'avais même commencé à planifier le déroulement de mes vacances. Bref, j'étais prêt à rentrer à la maison. J'avais en tête l'idée que j'allais vivre, durant tout mon séjour, des moments extraordinaires. En 2014, les motifs de voyage sont presque identiques à ceux de mon premier voyage. J'étais toujours excité de retourner dans mon pays d'origine, j'avais très hâte de revoir les membres de ma famille, mes amis etc., et de vivre de superbes moments également.

Ce que j'avais oublié dans ces voyages, c'est que je n'étais plus la même personne que celle qui a quitté le Sénégal depuis 2005. En effet, chose incroyable, mais j'ai vécu un choc culturel dans mon propre pays d'origine. Je n'aurais jamais imaginé que c'était possible. Ceci a commencé dès que j'ai foulé le sol de l'aéroport de Dakar. En effet, le contact a été intense. Un vent chaud et sec rentre dans mes narines et réchauffe mes poumons. Mon corps commence à transpirer et pourtant nous sommes en plein mois de décembre, la période la plus froide au Sénégal. Une fois aux douanes, tout autour de moi,

les gens parlent wolof et je réalise que cela me manquait beaucoup. Les premiers contacts avec la famille sont normaux. Au bout d'une semaine, je me rends compte à quel point j'ai changé, même si j'essaie de faire paraître le contraire pour éviter les critiques. En fait, je ne suis plus habitué à ce mode de vie communautaire. Il n'y a pas de moment de solitude, tout le monde parle à tout le monde et la maison est toujours remplie de monde. Et souvent, des choses que je trouvais normales lorsque je vivais au Sénégal sont devenues choquantes pour moi. Par exemple, je constate que 90% des conducteurs ne respectent pas la limite de vitesse ni le code de la route. Je me suis surpris à faire le constat à voix haute et me suis reproché que l'Occident a beaucoup déteint sur moi. Je pourrais vous nommer encore plein d'autres exemples. « Chaque détail que je remarque mais que les autres ne voient pas apporte une nouvelle preuve que je ne suis plus de la région » (Laferrière, 2009, p.262.)

Ce que je trouve encore plus choquant est qu'au Sénégal, lorsque tu t'exiles, tu es considéré comme un étranger. Ce sentiment d'être étranger dans ma terre natale était vraiment spécial. « Être étranger même dans sa ville natale. Nous ne sommes pas nombreux à bénéficier d'un tel statut » (Laferrière, 2009, p.1, p.152)

J'avais l'impression d'avoir perdu ma place dans ce schéma familial. C'est pour cette raison que j'ai trouvé extraordinaire le moment que j'ai passé avec ma mère et mon grand-frère. En effet, je ne me sentais plus comme chez moi. Le contact avec mes amis a été difficile car, après quatre ans, je ne savais plus où étaient rendues nos relations. Alors j'ai consacré la majeure partie de mon temps à essayer de les actualiser. Ce qui me prenait le plus d'énergie, c'est que j'essayais de prouver à tout le monde que je n'avais pas changé. Mes interlocuteurs se sont rendu compte que je n'étais plus le même. Après quelques discussions, ils me faisaient la remarque et cela me poussait encore plus à essayer de prouver que ce n'était pas le cas. Pour combler le tout, beaucoup de gens que je croisais m'appelaient « canadien » en faisant allusion au pays où je vis maintenant.

Lors de mon second voyage, je ne sais pas si c'est de la naïveté ou pas, je partais en voyage avec l'idée que cette fois-ci je ne vivrais pas de choc culturel. La deuxième fois a été la plus difficile, car je pensais être prêt à faire face au contact avec mon pays d'origine.

J'étais convaincu que je ne vivrais pas un deuxième choc culturel dans mon propre pays d'origine. Malheureusement, l'histoire s'est répétée. Encore, étant trop imprégné de la culture occidentale, j'éprouvais de la difficulté à entrer en relation. Je me sentais, une fois de plus, comme un étranger. Pire encore, j'avais la sensation d'être un incompris. Je me demandais ce qui s'était passé depuis mon dernier séjour au Sénégal. Je vivais d'incompréhensions. « [...] entre le voyage et le retour se trouve coincé ce temps pourri qui peut pousser à la folie » (Laferrière, 2009, p.27).

Par conséquent, je vivais aussi beaucoup de frustrations et il arrivait des moments où je m'ennuyais énormément de ma vie au Québec. Il est important de souligner que je ne suis pas en train de dire que je ne sois plus capable de vivre au Sénégal, mais qu'il ne faut plus croire que je vais pouvoir séjourner dans ce pays comme si je ne l'avais jamais quitté. Cela a été dur pour moi d'accepter ce constat, car je me suis senti, pendant des mois, comme un traître qui trahit sa patrie. Avec le temps, je constate que mon pays d'origine n'est qu'une partie de chez moi et l'autre partie, c'est le Québec.

Cette prise de conscience d'avoir deux cultures en soi, c'est ce que j'aimerais transmettre à mon fils. En effet, je souhaiterais que cet enfant puisse prendre conscience de sa double appartenance, qu'il n'oublie jamais ses racines sénégalaises. Pour ce faire, j'aimerais l'emmener avec moi au Sénégal pour qu'il puisse établir un contact concret avec ce pays. Je constate que la plupart des choses qu'il connaît de ses origines sénégalaises, c'est moi qui les lui ai transmises. Par conséquent, un voyage initiatique pourrait être bénéfique pour lui dans la construction de son identité métisse.

CHAPITRE 6

SYSTÉMATISATION OU DÉMARCHE COMPRÉHENSIVE

6.1 LA CHARGE EMOTIONNELLE CONTENUE DANS LES RECITS

Les larmes ont leur joie secrète, en creusant un peu on y découvre quelque tristesse cachée.

Félicité Robert de Lamennais (*Pensées diverses*, 1854)

6.1.1 Le témoignage des larmes lors des relectures

Dans un premier temps, je tiens à souligner que la genèse de ces récits de souvenirs a été un parcours du combattant pour moi. En effet, pour rédiger la totalité de ces récits, il m'a fallu plusieurs semaines. Cela a été vraiment difficile de faire remonter à la surface ces souvenirs qui étaient enfouis au plus profond de moi. J'ai remarqué que, lors de la rédaction de chaque texte, il y a eu des moments où j'avais besoin de prendre une pause, car je n'arrivais plus à contenir la charge émotive. J'avais l'impression de revivre la situation. Ainsi, mes écrits étaient rythmés de larmes, de pleurs, de tristesses. Il m'est souvent arrivé d'arrêter la rédaction de ces souvenirs car je ne comprenais pas pourquoi je me sentais aussi affecté.

À la relecture de ce récit autobiographique dans sa globalité, je me rends compte qu'une grande tristesse m'envahissait. Le constat est plus flagrant lorsque je relis les récits de souvenirs. En effet, je remarque que beaucoup de larmes coulent de mes yeux lorsque j'évoque ces souvenirs. Dans les premiers temps, je n'arrivais pas à comprendre cette charge émotive qui en émanait. Je pleure à chaudes larmes et je deviens inconsolable à chaque fois que je les lis. J'ai en fait l'impression de revivre la même expérience ancienne. Je ressens les mêmes sensations évoquées dans les souvenirs. Je compatis avec ma propre

tristesse. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je suis si affecté par ces situations. Cette incompréhension est tellement intense que j'ai décidé de ne plus relire ces récits. Mais comme le dit si bien ce proverbe : « On ne peut pas faire d'omelettes sans casser des œufs ».

Cela veut dire que pour comprendre les composantes de ces récits, je dois impérativement les lire et relire à plusieurs reprises. Ainsi, l'émotion ressentie m'informe qu'ils contiennent des informations susceptibles de m'apporter de la connaissance. Les larmes ne se manifestent pas juste lorsque je lis un récit, mais elles se manifestent dans tous les récits de souvenirs. Cependant, je remarque que l'intensité de l'écoulement des larmes diffère d'un récit à l'autre. La charge émotive est notamment plus ressentie dans les récits concernant des souvenirs avec les membres de ma famille. En effet, ce qui me rend le plus triste, est que je n'ai aucune certitude sur le fait que je reverrai les membres de ma famille. Soulignons que la dernière fois que j'ai vu mon père de son vivant, c'est le jour où j'ai quitté le Sénégal pour venir m'installer au Québec. Par conséquent, j'ai toujours cette possibilité de ne plus voir ces gens qui sont si importants pour moi. La relecture de ces récits me remet dans ce contexte et mes larmes coulent toutes seules.

Les larmes témoignent aussi du sentiment d'éloignement que je vis depuis des années. Je me sens triste de vivre loin des miens. Même si je vis au Québec depuis plus de 9 ans maintenant, il m'arrive de pleurer car ma terre-mère me manque. Par conséquent, les souvenirs puisés dans ma vie au Sénégal viennent me chercher au plus profond de mon être. Et lorsque que je lis ces moments de souvenirs, je constate à quel point être auprès des miens me manque.

D'autre part, la charge émotive contenue dans tous ces récits témoigne de mon parcours de vie. Ils évoquent des moments importants de mon existence. Ils relatent des instants difficiles par moment ainsi que des moments de découverte, d'étonnement, de reliance, etc. Ces larmes qui coulent le long de mes joues lorsque je lis ces textes sont les témoins de la charge émotionnelle qui me gagne lorsque je suis au contact de ces souvenirs.

Comme le dit si bien ce proverbe : « Les larmes sont simplement des gouttes d'eau provenant de l'orage à l'intérieur de toi. »

Je reconnais que c'est vraiment intense lorsque j'essaie de décortiquer le contenu de ces récits, mais je reste convaincu que ces derniers sont des mines d'or d'informations sur ma personne et ils sont des témoins privilégiés de ces moments évoqués. Ils étaient présents lorsque les moments se sont déroulés et ils sont toujours là à chaque fois que je relate ces souvenirs gardés au plus profond de moi-même, car ils constituent des moments importants de mon existence.

En somme, ces larmes qui découlent de ma relecture m'apprennent à quel point la production de connaissance qui utilise le récit de souvenirs comme terrain de recherche est exigeante émotionnellement. Dans une optique de découverte et de production de connaissance, le dialogue avec les souvenirs constitue une étape cruciale dans ma démarche de production de connaissance et les larmes, la tristesse, etc., sont les témoins de mon cheminement.

6.1.2 La tristesse ressentie et la mélancolie de ces récits de souvenirs

La rédaction comme la lecture de ces récits de souvenirs sont accompagnées d'un écoulement de larmes qui témoigne de la tristesse que je ressens. Je constate que je ressens en moi, lorsque je suis au contact de ces souvenirs, de la compassion pour mon propre parcours de vie. J'ai l'impression que si ces récits appartenaient à une autre personne, j'aurais eu envie de prendre cette dernière dans mes bras pour la consoler. Étant donné que je suis la personne concernée, j'ai eu énormément de difficultés à faire face à ces écrits car la tristesse qu'elle engendre en moi est insoutenable. En fait, lorsque je relis ces textes, des frissons me traversent le corps, mes yeux coulent sans arrêt. Je suis paralysé par mes émotions. Je me rends compte que cette tristesse n'est juste qu'une manifestation de la prise de conscience de mon parcours de vie difficile. Je vois le trajet que j'ai parcouru depuis que je vis au Québec et je prends conscience à quel point le chemin de la reconstruction d'une nouvelle vie d'un exilé est semé d'épreuves.

La tristesse qui émane de la relecture des récits de souvenirs est également le témoin de la nostalgie ainsi que de la mélancolie que je ressens lorsque ces souvenirs refont surface. En effet, la rédaction de ces moments m'a permis de me rendre compte à quel point je me sens, par moment, loin des miens. En fait, comme le dit ce dicton : « On peut sortir l'homme du pays mais on ne peut pas sortir le pays de l'homme. »

Ces émotions que je ressens depuis que je travaille sur ces textes m'apprennent que même si je vis au Québec depuis plus de 9 ans, j'ai un sentiment d'attachement à mon pays d'origine qui est encore très présent. De ce fait, mes larmes m'informent à quel point je me sens loin de ma famille, de ma terre-mère. De plus, il n'y a aucune certitude sur le fait que je serai, un jour, au contact à nouveau de ma mère qui est assez âgée, ainsi qu'avec les autres membres de ma famille. La vie est toujours pleine d'incertitudes. Lorsque je songe à ces possibilités, je plonge dans une tristesse infinie et mes larmes coulent.

6.2 L'EXIL

Le pain de l'exil est amer.

William Shakespeare (*Richard II*, 1595)

6.2.1 L'exil comme fuite

L'exil. Encore une fois je suis amené à vous parler d'exil. Ce thème m'interpelle lorsque je relis mon récit autobiographique. À la suite de plusieurs relectures, je constate que l'exil a été pour moi un moyen de fuite. En effet, dès le début de l'âge adulte, j'ai traversé des moments d'incertitude concernant mon avenir socioprofessionnel. Au début des années 2000, j'avais besoin de prendre une trajectoire qui soit mienne afin de pouvoir voler de mes propres ailes. Je ne me sentais plus bien dans cette société sénégalaise. Le marché du travail était saturé et les universités étaient pleines. De plus, au niveau familial, j'avais fait la remarque que mes frères qui vivaient à l'étranger étaient plus considérés que moi qui vivais au pays. Tous ces éléments me sautent aux yeux lorsque je relis mon récit

autobiographique. Par conséquent, la seule façon de me sortir de cette période difficile de ma vie a été de partir à l'étranger. Cette fuite me redonnait l'espoir de gagner une place privilégiée au sein de ma propre famille. En fait, je me suis toujours dit qu'une fois à l'étranger, je n'aurais plus ce sentiment d'être passé à côté de ma vie.

Je constate qu'il y a plusieurs raisons à cet exil. La première raison, comme je l'ai déjà mentionné dans le paragraphe précédent, est au niveau familial. Depuis ma tendre enfance, j'ai toujours été à la quête de la reconnaissance de la part des membres de ma famille, mais surtout de celle de mes parents. Alors, en grandissant, je voyais l'attention que ces derniers accordaient à mes frères vivant à l'étranger, j'avais envie d'en bénéficier également. Ainsi, l'idée de partir dans un pays étranger avait commencé à fleurir dans mon esprit. C'était une façon de fuir ma vie familiale que je jugeais désastreuse. J'avais l'impression d'être inexistant dans ma propre famille. Aujourd'hui, avec du recul, je prends conscience que ce choix d'exil a été pour moi une délivrance, un moyen de survie. Inconsciemment, je me suis senti persécuté, délaissé. Je suis sûr et certain que l'intention des gens de ma famille n'a jamais été de me faire du mal. Mais le contexte de vie familiale a fait que je me suis senti obligé de partir en exil.

Il y a également l'exil pour des raisons économiques. En effet, toujours dès le début de mon âge adulte, je ne pouvais plus me permettre de vivre aux dépens de mes parents. Je ne manquais de rien à la maison mais j'avais besoin de voler de mes propres ailes. J'avais besoin de m'émanciper. Étant donné que le Sénégal ne pouvait m'offrir cette possibilité, je devais partir chercher cela dans d'autres lieux. Ce phénomène consiste en ce que les jeunes étudiants sénégalais partent à l'étranger pour y poursuivre leurs études universitaires. La majorité de ces étudiants finissent par s'installer de façon permanente dans leur terre d'accueil dans l'espoir de trouver de meilleures chances de réussite au niveau socioprofessionnel. Aujourd'hui, je constate que je fais partie de cette génération de jeunes sénégalais qui ont choisi de partir vivre à l'étranger, à la quête d'un « eldorado ».

L'exilé, ce n'est pas celui qui part, puisque celui qui part va toujours découvrir un autre monde qu'il ne connaît pas et qui pourrait apporter un certain excitant

à sa vie ; l'exilé, c'est celui qui reste. (Dany Laferrière, [Contact, l'encyclopédie de la création, émission de TV canadienne](#))

En somme, avec du recul, je prends conscience que mon exil dans cette société québécoise est teinté d'espoir. Espoir de me rapprocher de ma famille afin de me sentir membre à part entière auprès des miens. Ce qui me permet de me sentir mieux apprécié. Mon exil dans cette terre québécoise me permet aujourd'hui d'avoir la chance d'une réussite sociale. Je constate que le but de tout exil est la quête d'une vie meilleure. Je tiens à souligner que la plupart des exilés africains sont partis de leurs pays d'origine car ces derniers traversent des moments difficiles au niveau économique et social.

6.2.2 L'exil comme lieu de rencontre

D'une part, avant d'effectuer ces écrits sur l'exil, je n'aurais jamais imaginé que ce dernier pouvait favoriser des rencontres. Pour moi, le concept d'exil rime avec séparation. Comme je l'ai déjà mentionné dans mes écrits précédents, lorsque j'ai quitté le Sénégal pour venir m'installer dans la province de Québec, j'ai laissé derrière moi la famille, amis, parents, terre-mère, etc.

D'autre part, en prenant le temps d'explorer plus en profondeur mon parcours d'exilé, je prends conscience que le fait de vivre dans un pays étranger m'a permis de faire des rencontres qui n'auraient jamais eu lieu si je n'avais jamais quitté le Sénégal. En effet, je remarque que la rencontre la plus marquante est celle avec les membres de ma propre famille. C'est spécial de faire ce constat. En fait, je me sentais proche et aimé par ma famille, mais je ressentais un manque. J'avais besoin de ressembler aux autres frères qui, depuis qu'ils vivent à l'étranger, bénéficient d'une attention particulière de la famille et surtout des parents. J'ai toujours ressenti un besoin d'attention de la part de mes parents. De ce fait, depuis que je vis au Québec, j'ai fait le constat que ce besoin d'attention a disparu. Je ne ressens plus l'intérêt d'attirer l'attention vers ma personne du fait que je me sente moins important que les autres membres de ma famille vivant à l'étranger. Cette vie au Québec a favorisé un rapprochement entre mes parents et moi. Je les sens aimants et

attentionnés à mon égard. C'est comme une nouvelle rencontre avec ces derniers. Notre relation a complètement changé depuis mon exil. En fait, quel que soit le type d'exil, lors du retour de l'exilé auprès des siens, ces derniers ont tendance à être très attentionnés à son égard. Ce phénomène, je l'avais déjà observé dans ma propre famille. Avec du recul, je constate que lorsque j'ai été en vacances dans ma famille au Sénégal, je bénéficiais d'une attention particulière. Je décidais du menu du jour et tout tournait autour de mon bien-être. Je ne comprenais pas pourquoi les gens agissaient comme cela. Il m'arrivait de me sentir comme un étranger dans notre propre maison familiale. Aujourd'hui, je découvre que les faits et gestes de ces gens sont le fruit de notre relation teintée de mon exil au Québec.

Dans un sens plus particulier, mon exil au Québec a favorisé mon rapprochement avec mon père. Il a fallu que je parte dans un autre pays pour que je puisse bénéficier de l'attention particulière que mon père accordait à ses enfants qui vivent à l'étranger. Depuis que je vis au Canada, je ne me suis jamais senti aussi proche de lui. En discutant de cette situation avec des amis qui sont expatriés comme moi, j'ai fait le constat que, pour eux également, le fait de vivre à l'étranger les éloigne physiquement de leurs familles, mais cela les rapproche également au niveau émotionnel et affectif.

Dans un autre ordre d'idée, mon départ du Sénégal m'a permis de faire de nouvelles rencontres. Depuis que je vis au Québec, j'ai rencontré beaucoup de personnes d'origines diverses. Je me rends compte que mon cercle social est un melting-pot culturel. Ce mélange culturel dans mon entourage a un impact majeur sur ma vie de tous les jours, car comme le dit si bien cet adage : « On ne sort jamais intact d'une rencontre ». Étant dans un processus de métissage culturel, chaque personne que je rencontre dans mon quotidien m'apporte quelque chose de nouveau. Cet angle d'exil comme possibilité de rencontre, c'est quelque chose de nouveau pour moi. Aujourd'hui, mon exil m'a permis de rencontrer des amis, mais aussi des amours. En effet, ma vie dans cette société québécoise m'a donné l'opportunité de rencontrer des femmes, de vivre des relations mixtes, ce qui a donné aujourd'hui mon fils qui est âgé de 7 ans. Avec la mondialisation et le mouvement des populations, la possibilité de vivre dans un couple mixte est toujours possible de nos jours.

Concernant toujours l'exil comme rencontre, je constate que mon départ du Sénégal m'a permis de rencontrer aujourd'hui un autre moi. Je découvre en moi un homme imprégné de la culture québécoise. Cependant, je ne suis pas en train de dire que la culture sénégalaise a disparu en moi, car elle est et elle sera toujours présente.

Je prends conscience que je ne me suis jamais attardé à prendre le temps de réfléchir aux conditions qui m'ont permis de devenir ce que je suis aujourd'hui. Sans exil, je ne serais pas devenu ce que je suis. J'aurais été une autre personne. Donc, en prenant le temps de réfléchir à ma condition d'exilé, cela m'a donné la possibilité de m'actualiser et ainsi faire la rencontre de la personne que je suis en octobre 2014. Cette rencontre me permet de mieux me connaître et de connaître la place que j'occupe dans cette société québécoise.

6.3 DEUILS

Tout changement implique une perte, une rupture plus ou moins traumatisante, il est impérieux de faire le deuil pour s'en libérer vraiment, et avancer dans sa vie.

Dr Élisabeth Kubler-Ross (2010)

6.3.1 Deuils réels

Le deuil est le vécu émotionnel consécutif à une perte. Ainsi, en faisant le choix d'aller mener une nouvelle vie dans un autre pays, j'ai eu à faire plusieurs deuils. J'avoue que je n'avais pas pris le temps de m'attarder sur ce phénomène de deuils que j'ai dû faire depuis que je vis dans cette société québécoise. En effet, dès le début de mon séjour au Québec, j'ai dû faire face au deuil de la vie familiale. En partant vivre au Canada, je n'ai jamais envisagé de revenir vivre au Sénégal. Mes premières journées dans cette nouvelle vie ont été vraiment difficiles. Ce qui me faisait le plus mal est que ma famille me manquait. Je me sentais seul. Très seul, à tel point qu'il m'arrivait de regretter cet exil. J'ai dû faire face au deuil de la vie communautaire.

Depuis que je vis à l'étranger, j'ai perdu des êtres chers. Ce qui me rendait le plus triste lors de ma dernière journée avant mon départ pour le Canada, c'est l'incertitude de ne plus revoir les personnes que j'aime tant. J'ai fait cette prise de conscience lorsque j'ai relu le récit de souvenir intitulé « l'arrachement ». Une de mes craintes ce jour-là était de ne plus revoir une des personnes qui étaient présentes. Quatre ans après mon départ, mon père est décédé. Ce fut une des périodes les plus difficiles de ma vie. Je me sentais loin. La culpabilité de ne pas être auprès des miens me rongait. Je constate que je me sentais coupable d'être parti, mais aussi coupable d'être absent pour accompagner mon père dans sa dernière demeure. Le deuil de ne pas pouvoir faire cela pour des personnes significatives est encore aujourd'hui très difficile à faire.

Au niveau de ma paternité, j'ai aussi eu des deuils à faire. En effet, je me suis rendu compte que, dans ma relation avec mon fils, il y a des projets que j'avais mis en place concernant son éducation. En fait, à la naissance de mon fils, je m'étais donné comme objectif d'incarner le modèle de père que j'ai reçu de ma société de naissance. Aujourd'hui, j'ai fait le deuil de ces projets, car je prends conscience que ce modèle d'éducation ainsi que le modèle de père que j'ai reçu ne sont pas compatibles avec les valeurs de la culture québécoise. De plus, mon fils est un métis alors je ne peux pas l'éduquer comme un enfant sénégalais. Par conséquent, le projet parental que j'avais pour mon fils, je l'ai jeté aux oubliettes même si cela a été difficile à faire.

J'ai également eu à faire le deuil de ne plus être dans mon environnement naturel. En effet, le Sénégal était le seul endroit où je me sentais en sécurité. C'est mon chez moi. Alors ce fut très déstabilisant de sortir de ma zone de confort pour aller vivre dans une société inconnue. Je me suis senti comme un enfant qu'on a arraché aux bras de sa mère. J'ai dû apprendre à faire face à mes peurs et inquiétudes. Je me sentais sans repères durant les premiers mois de ma vie au Québec. En même temps, je ne pouvais plus revenir en arrière. En fait, une fois que j'ai quitté le Sénégal, j'ai perdu ma vie d'avant et je devais m'en inventer une nouvelle dans cette ville de Rimouski. Avec un peu de recul, j'ai eu à faire le deuil de mes amitiés. En effet, comme tout exilé, lorsque j'ai quitté ma terre natale,

je n'ai pas été en mesure de garder la plupart des liens amicaux. La distance a eu raison de ces relations. Cela a été très difficile à accepter pour moi, ce fut une séparation douloureuse.

6.3.2 Deuils symboliques

Le deuil désigne généralement l'état affectif douloureux causé par la perte d'un être significatif. Nous remarquons que le même état psychique peut être provoqué par des pertes moins tangibles que la mort d'un être cher. Ainsi ce même état émotionnel douloureux est provoqué également par les séparations, l'exil, les déménagements, l'apparition d'une maladie invalidante et parfois même dans d'autres circonstances par le départ à la retraite et même par la perte d'un animal chéri. En fait, ces pertes sont nommées en psychologie des pertes symboliques ou deuils symboliques.

En regardant de plus près, je me suis rendu compte que, depuis que je vis au Québec, j'ai eu à faire plusieurs deuils symboliques. En effet, je viens d'un pays où la vie sociale est très importante. C'est une société dans laquelle les gens sont très solidaires. Au Sénégal, les gens vivent en communauté, cela crée beaucoup de proximité entre les membres qui composent cette société. Alors, lorsque je suis arrivé au Canada, j'ai dû me rendre à l'évidence que c'est une société qui est très différente de celle dans laquelle je vivais. En effet, le premier constat que j'ai fait est que les gens sont très individualistes. Ce fut un choc pour moi, car je me demandais comment j'allais faire pour vivre dans une société pareille, moi qui suis habitué à évoluer dans une société où la proximité des personnes est de mise. À force d'observer la vie quotidienne des Québécois, je me suis rendu à l'évidence que la vie communautaire à la sénégalaise que j'avais connue, je ne pourrai pas l'avoir au Québec du fait que les contextes socio-culturels sont totalement différents. Ainsi, même si j'essaie toujours de garder cet esprit de vie communautaire avec mon entourage immédiat au Québec, en adoptant la manière de vivre à l'occidentale, j'ai eu à faire le deuil de la vie communautaire.

Toujours concernant les deuils symboliques, en quittant le Sénégal pour venir m'installer dans la société québécoise, j'ai laissé derrière moi ma vie familiale. Jusqu'à mes 24 ans, je n'avais jamais quitté la maison familiale.

L'exil pour le Québec a été le moment le plus difficile à part le décès de mon père. En quittant la maison familiale, j'avais l'impression de tout quitter. En fait, j'avais la sensation de quitter tout ce que je connaissais et d'aller vers l'inconnu. Je me rends compte aujourd'hui que quitter la maison familiale a été très difficile pour moi. J'ai l'impression que je n'arrive pas à faire ce deuil. Je suis conscient que je ne vis plus au Sénégal, mais faire le deuil de ma vie familiale sénégalaise serait pour moi une auto-exclusion de ma propre famille et cela je ne pourrai jamais vivre avec cette idée. Par conséquent, je vis avec le fait que ma vie familiale au Sénégal est différente car je vis à l'étranger, mais je me considère toujours comme un membre de ma famille à part entière. La preuve, lorsque je retourne au Sénégal en vacances, je dors toujours dans ma chambre, je mange à la sénégalaise, j'essaie d'agir comme si je n'avais jamais quitté. Malgré tous ces efforts, je vois que ma vie au Québec influence mon quotidien. Je veux dire que, durant mes séjours à Dakar, capitale du Sénégal, j'ai réappris à vivre dans cette société qui m'a vu naître et grandir, même si j'ai eu du mal à accepter cette situation. Dans les étapes du deuil, on appelle cette partie le déni. Avec du recul, je pense qu'il y a une partie de moi qui n'arrive pas à accepter cet éloignement.

De retour dans le sud après toutes ces années, je me trouve dans la situation de quelqu'un qui doit réapprendre ce qu'il sait déjà mais dont il a dû se défaire en chemin. (Laferrière, 2009, p. 123).

D'autre part, avec du recul, je constate que j'ai eu à faire le deuil de mon innocence. En effet, j'ai quitté le Sénégal dans le début de la vingtaine. À mon sens, je venais tout juste de débiter ma vie d'adulte. Je n'avais pas beaucoup de responsabilités. J'étais une personne célibataire sans enfants ni emploi. Alors je menais une vie ordinaire pleine d'innocence. Cette période de ma vie s'est interrompue subitement à cause de mon exil. La vie d'exilé que je mène dans cette société québécoise est remplie de responsabilités. En fait, je suis passé d'une vie remplie d'innocence à une vie remplie de responsabilités, que ce soit au

niveau professionnel, économique, spirituel, etc. Au Sénégal, on faisait tout pour moi alors qu'au Québec je dois tout faire pour moi. En plus, depuis 2008, je suis père de famille. De ce fait, je ne suis pas juste responsable de ma vie, mais aussi de la vie de mon fils. Je prends conscience que j'ai eu à faire le deuil de cette vie sans responsabilités. Cette vie où mon seul souci était mon bien-être personnel. Faire ce deuil fut très compliqué, car même si j'avais de nouvelles responsabilités, il m'arrivait d'être nostalgique de ma vie de jeune adulte. Mais par manque de choix, j'ai réussi à faire la transition. N'ayant personne pour assumer mes responsabilités à ma place, j'ai hypothéqué ma vie de jeune adulte pour la remplacer par la vie d'un homme accompli.

6.3.3 Deuil identitaire

Je commencerai cette section par cette interrogation : « Tout individu ne développe-t-il pas son identité personnelle et la vision qu'il a de lui-même d'abord en fonction de la situation dans laquelle il vit, et ensuite seulement en fonction de la conscience historique de son entourage? » (Wickert, 2000)

Un parcours d'immigration est parsemé d'étapes. Une de ces étapes est de faire le deuil de certains aspects de ma vie comme les deuils mentionnés ci-haut, mais également ce que j'appelle le deuil identitaire. En effet, en 2005, lorsque que je quittais le Sénégal pour venir m'installer dans la société québécoise, mon identité était strictement constituée d'éléments issus de la société sénégalaise. Je pensais comme un Sénégalais et je vivais à la sénégalaise. Ainsi, quelques années plus tard, je constate que la personne qui avait quitté le Sénégal est aujourd'hui dans un processus de transformation identitaire. Pour ce faire, il a fallu que je me départisse d'une partie de mon identité sénégalaise intrinsèque. Dans mon parcours d'intégration dans cette société occidentale, j'ai dû apprendre à changer mes habitudes de vie pour adopter celles de ma société d'accueil. En effet, je ne pourrai pas vivre au Québec de la même façon que je vivais au Sénégal étant donné que j'ai fait le choix de m'intégrer. J'ai donc dû adapter mes valeurs, mes croyances à cette société occidentale, ce qui m'a permis aujourd'hui de changer ma vision du monde.

Durant ce processus de transformation, j'ai eu à faire le deuil de la personne qui avait quitté le Sénégal en 2005. Ce deuil a été long à faire. Je me suis souvent senti coupable de ces changements. Je me suis senti comme un traître. J'avais l'impression de trahir les miens. Alexis Nouss et François Laplantine illustrent bien ce sentiment lorsqu'ils affirment dans leur ouvrage intitulé *Le Métissage* que : « [le métissage] serait l'art des compromis. Celui qui s'en réclame, pouvant affirmer une chose et son contraire, est considéré comme celui qui trahit toujours quelqu'un : un traître à son père, à sa mère, à sa patrie [...] » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 86).

Je suis passé par des moments où je refusais ces changements au sein de mon identité. J'avais peur de la personne que j'étais en train de devenir. Une personne qui accepte des principes et des choix de vie qui vont à l'encontre des valeurs, us et coutumes de la société sénégalaise. Les accepter ou les adopter était quelque chose d'impensable lorsque que je vivais au Sénégal. Cependant, pour m'intégrer dans cette société québécoise, il est impératif que je m'imprègne des composantes de la culture québécoise. Par conséquent, j'ai été souvent confronté à des situations dans lesquelles mes valeurs, croyances, us et coutumes ont été ébranlés. Aujourd'hui, je peux affirmer que ces derniers sont toujours présents en moi, mais ma façon de voir le monde a changé. Ce qui me choquait avant ne le fait plus, car à force de vivre dans cette société occidentale j'ai appris à mener une vie épanouie tout en laissant autrui vivre comme il le souhaitait. Je suis rendu dans une étape où il y a certaines valeurs et principes occidentaux avec lesquels je ne suis pas en accord et que je n'adopterai pas, mais je prends conscience que je vis dans la société québécoise et que les membres qui composent cette société ont leurs croyances, us et coutumes qui sont différents des miens. Je ne veux pas dire que j'ai renié mes valeurs et croyances issues de la société sénégalaise, ce que j'essaie de vous dire est que ma vie quotidienne, mon agir, ma vision du monde sont teintés d'une touche occidentale. Cette transformation identitaire me permet aujourd'hui de mener une vie sociale satisfaisante au Québec.

Je remarque qu'en quittant le Sénégal les miens me considéraient Sénégalais et, en arrivant ici, je suis un Africain car je viens du Sénégal. Aujourd'hui, après plus de 9 ans de vie au Québec, je suis toujours considéré comme un Africain vivant au Québec, mais lorsque je retourne au Sénégal, ils me considèrent comme un Canadien. En effet, lors des discussions, lors d'un désaccord, ils me disent : de toute façon, nous n'avons plus la même vision du monde, tu es un Canadien maintenant. Et lors d'un désaccord avec les Québécois, ils expliquent souvent ce dernier par le fait que nous ne sommes pas de la même culture, donc nous n'avons pas la même façon de voir le monde. C'est frustrant, car en quittant le Sénégal pour une nouvelle vie en Occident, le « Sénégalais pure laine » que j'étais à fait place à un individu que je surnomme le Québégalais. Ce dernier est un mélange des deux cultures québécoise et sénégalaise, avec une prédominance de ma culture d'origine. De ce fait, ce deuil identitaire, aussi difficile qu'il a été, a donné naissance à un individu métissé culturellement.

6.4 UNIFICATION DE SOI

L'humanité est constamment aux prises avec deux processus contradictoires dont l'un tend à instaurer l'unification, tandis que l'autre vise à maintenir ou à rétablir la diversité.

Claude Lévi-Strauss (1968, p.84-85)

6.4.1 La mutation identitaire

La mutation constitue un thème majeur dans mon récit autobiographique. En fait, elle en est la trame de fond. Cette transformation se situe à plusieurs niveaux de ma vie actuelle. En effet, en faisant le choix de demeurer dans la société québécoise, j'ai également choisi de m'intégrer.

Le mélange demande un choix, un effort, même lorsqu'on veut seulement l'accepter au sein de soi-même. Alors que le pur va de soi. Quelque part, sans qu'on le sache, le mélange, le métissage fait référence à cet hybride, ce croisement... qui dissout les entités essentielles et qui bricole l'assemblage de leurs fragments. (Benoist, 1996, p.13)

Mon changement identitaire est passé par des changements plus ou moins évidents. Cela a impliqué que je me sépare d'une partie de mon bagage culturel pour faire de la place à une nouvelle culture différente de la mienne. Mon objectif n'est pas de me fondre dans la société québécoise, mais plutôt d'apprendre à vivre et à m'épanouir dans cette société occidentale. Bref, je veux devenir un Québécois. Être un Québécois veut tout simplement dire me constituer au sein de mon identité, une culture hybride dont les composantes sont la culture sénégalaise et celle du Québec. Les auteurs comme Laplantine, Nouss et Jean Benoist parlent de métissage au sens naturel ou héréditaire. Les sociétés qu'ils illustrent dans leurs ouvrages sont composées d'individus issus de métissage biologique, mais également de mélange des cultures à force de vivre ensemble. Elles n'ont pas de culture intrinsèque mais plutôt un hybride des cultures. On peut prendre l'exemple des fresques des sociétés de l'Amazonie, illustrées par Laplantine et Nouss. Ces

populations sont métissées naturellement et elles vivent dans un environnement de culture hybride. Cette hybridité culturelle et naturelle que ces populations ont au sein de leur identité, j'essaie de m'en inspirer afin de bâtir dans mon être profond une nouvelle identité composée de ma culture d'origine et celle de ma culture d'accueil. C'est un incroyable défi car le métissage culturel n'est jamais terminé. En effet, tous les jours, j'ai quelque chose de nouveau à apprendre sur ma culture d'accueil. Cette hybridation de ces sociétés créoles d'Amérique latine a permis à sa population de vivre en harmonie dans une société qui appartient à tous, car chacun y retrouve une partie de sa culture et un ensemble de cultures qui appartiennent à tout le monde. Ce sont des personnes singulières avec des identités plurielles. Pour ma part, mon désir est de me forger une identité mixte me permettant de vivre adéquatement dans la société québécoise, étant donné que je ne peux pas devenir un Québécois pure laine et que je ne pourrai jamais évoluer au Québec en tant qu'Africain pur. Alors, un mélange des deux cultures me permettrait de mener une vie à la hauteur de mes attentes. N'oublions pas que mon objectif premier est de m'approcher et de comprendre mon fils naturellement métissé dans sa condition d'enfant métis. En fait, ma revue de littérature me permet de mieux comprendre le métissage dans tout son ensemble.

Le mélange culturel et naturel a souvent été vu dans le passé comme un acte contre nature. Cela allait à l'encontre des tabous. Même à l'époque de la colonisation ou plus loin, la période de l'esclavage, les mélanges de races étaient très mal vus. Les populations ne devaient pas se mélanger. Par conséquent, il n'y avait pas beaucoup de place pour le métissage aussi bien naturel que culturel. Les enfants qui naissaient de ces unions tabous étaient appelés mulâtres, faisant référence aux mules (descendant de cheval et d'âne).

De là la naissance « honteuse » des mulâtres et l'illégitimité dont elle est marquée, thème désormais récurrent, comme en témoigne le Père Labat, plus compréhensif cependant à l'égard des hommes blancs que son prédécesseur : « Car les négresses sont d'elles-mêmes très lascives, et les hommes blancs ne l'étant guère moins, et trouvant beaucoup de facilités à contenter leurs passions avec ces créatures ». (Benoist et Bonniol, 1999)

Le métissage naturel comme culturel est devenu un phénomène mondial. Les cultures et les personnes se mélangent de plus en plus. C'est dans cette perspective qu'en

tant que père d'un enfant naturellement métissé, je m'ouvre à la culture québécoise pour la laisser venir à moi et également aller vers elle. Ainsi, la rencontre entre la culture québécoise et la culture sénégalaise me permet de créer un espace favorisant une mutation identitaire au sein de moi-même. Cette dernière me permet de devenir une autre personne que ce que j'étais lors de mes débuts au Québec en 2005. La mutation identitaire passe par plusieurs étapes et se fait également sous plusieurs formes. De ce fait, je suis en perpétuel ajustement à la culture québécoise tout en essayant de vouer une certaine fidélité à mes origines culturelles. En effet, l'objectif n'est pas de se fondre dans la société d'accueil, mais plutôt de m'y ajuster afin de trouver ma place en tant qu'individu et également en tant que père.

Mon processus de mutation identitaire est un processus très délicat. En effet, une identité déjà construite est très difficile à défaire. J'ai tendance à me sentir en danger lorsque mes valeurs, croyances, us et coutumes sont mis à l'épreuve par la présence d'une autre culture. En effet, ces derniers constituent mes références, mes repères. Lorsqu'ils sont appelés à évoluer ou à être mélangés à d'autres, cela crée en moi des crises identitaires, des chocs culturels. Ce sont des périodes très déstabilisantes. J'ai eu à traverser cette période où j'éprouvais de la difficulté à laisser venir à moi la culture québécoise, car j'avais peur de perdre ma culture d'origine voire pire, de la trahir. Malgré le fait que j'avais la ferme intention de m'imprégner de cette société occidentale dans laquelle je vis, j'avais peur qu'elle finisse par faire disparaître le bagage culturel que j'avais apporté avec moi du Sénégal.

Cependant, à force de vivre au Québec, je me suis rendu compte de la nécessité d'avoir une identité hybride si je veux mener une vie satisfaisante dans cette société. Pour cela, je suis passé par plusieurs expériences qui me permettent aujourd'hui de devenir un citoyen à part entière dans cette société. Pour en arriver là, j'ai dû franchir plusieurs étapes qui m'ont amené à mettre mes croyances à l'épreuve. À ce jour je suis satisfait des résultats, car je n'éprouve plus ce sentiment de trahir ma culture d'origine malgré le fait qu'une partie de ma culture globale soit constituée de la culture québécoise. Je suis

conscient que j'ai encore beaucoup de chemin à faire car, contrairement aux métissés naturels illustrés dans la littérature, j'ai encore énormément de choses à apprendre. Par conséquent, ma mutation identitaire ne fait que commencer.

Ce qui est extraordinaire dans ce phénomène de transformation identitaire, c'est que chaque individu qui la traverse la vit de façon singulière. Chaque personne subit sa transformation identitaire selon son histoire, sa trajectoire de vie, ses us, coutumes, religions, etc. Je remarque que même deux personnes issues de la même famille, ne subissent pas une transformation de la même façon même si elles sont mises dans un contexte culturel identique. Par conséquent, le parcours d'intégration culturel et de transformation identitaire est unique à chacun.

6.4.2 Une identité multiple

Mon récit autobiographique me permet de voir aujourd'hui des aspects de ma vie que je ne connaissais pas ou dont je n'avais pas conscience. En effet, j'ai constaté que, à force de vivre dans cette société occidentale, j'ai développé en moi ce que j'appelle une identité multiple. Cela ne signifie pas que j'ai plusieurs identités en moi, mais plutôt que plusieurs cultures coexistent en moi. Ce mélange est le résultat des rencontres interculturelles diverses que j'ai faites dans la société québécoise. Officiellement, j'ai une double citoyenneté avec deux passeports, celui du Sénégal et celui du Canada. Lorsque je voyage, j'incarne les deux cultures car je me considère appartenir aux deux sociétés. Cette identité multiple, je la nomme « Québécois ». Aujourd'hui, je me rends compte qu'aucune des composantes de mon identité actuelle ne peut se dissocier de l'autre. Elles forment un ensemble qui me définit.

Cette identité multiple, j'essaie de l'incarner dans ma vie de tous les jours. En effet, j'assume le fait d'avoir subi une transformation identitaire qui a donné naissance aujourd'hui à un individu en processus de métissage culturel continu. Cependant je reconnais que ce n'est pas toujours facile de vivre avec une identité hybride. En fait, j'essaie d'incarner ma nouvelle identité aussi bien dans mes relations amicales,

amoureuses, familiales que dans ma relation avec mon fils. Je suis conscient que je suis en perpétuel ajustement, car à chaque étape de ce processus, mon identité s'ajuste à la nouveauté, consciemment ou inconsciemment.

6.5 LES LIENS METIS

6.5.1 Relations père-fils métissées

Tout d'abord, je tiens à spécifier que je me suis inscrit dans une démarche en tant que chercheur afin de mieux comprendre ce phénomène de métissage que je côtoie dans ma vie de tous les jours. Avant d'entamer cette recherche, je ne m'étais jamais arrêté pour prendre le temps de me questionner sur ma vie au Québec. Je menais une vie au jour le jour, sans pour autant me soucier des transformations que je subissais sur le plan identitaire. Par contre, à la naissance de mon fils, j'ai commencé à me poser des questions d'ordre existentiel sur le genre de père que je suis. Cela m'a amené à approfondir ce questionnement en me demandant qui je suis après quelques années de vie dans la société québécoise. En effet, en tant que personne originaire du Sénégal, je me suis rendu compte que lien père-fils dans ma société d'origine n'est pas le même que celui dans ma société d'accueil. En plus de cela, mon fils est de père sénégalais et de mère québécoise. Par conséquent, je ne peux pas élever mon fils comme un enfant sénégalais vivant au Sénégal, car notre contexte de vie se trouve au Québec. Je suis conscient qu'il y aura toujours une prédominance de la culture québécoise au sein de l'identité de mon fils car nous vivons dans la société québécoise. Cependant, je lui transmets un héritage culturel sénégalais dans notre vie commune de tous les jours, par le biais des histoires que je lui raconte ou des réponses que lui donne lorsqu'il me pose des questions sur mes origines culturelles.

En fait, je ne peux pas également élever mon fils comme un Québécois car l'un de ses parents a une culture autre que celle du Québec. C'est un défi de taille qui s'est présenté à moi lorsque je me suis mis à réfléchir sur ma paternité. En effet, pour être un père à la hauteur de mon enfant métissé naturellement, j'ai besoin de comprendre les éléments qui

constituent mon identité aujourd'hui. J'ai en moi une culture hybride. Un de mes objectifs est d'accompagner mon fils pour qu'il soit en mesure de comprendre sa condition d'enfant métis. Depuis quelques temps, il se questionne sur la couleur de sa peau, pose des questions sur le continent africain, insiste sur le fait qu'il a deux pays mais qu'il est né au Canada. Je pense que c'est en comprenant et en incarnant ma condition d'immigré intégré que je pourrai aider mon enfant à répondre à ses interrogations existentielles. Jean Benoist, dans son article intitulé « Métissage, syncrétisme, créolisation : métaphores et dérivés », nous parle de sociétés dans lesquelles les enfants issus de métissage étaient rejetés car ils étaient considérés comme le fruit de la honte. Ils étaient rejetés par leurs deux cultures d'origine. Par conséquent, leur existence en tant qu'enfants métis était très difficile car il n'y avait personne pour les aider à comprendre leur situation.

De nos jours, il y a encore beaucoup de travail à faire concernant ces enfants issus du métissage. En effet, dans certaines sociétés, les métis sont souvent identifiés à l'origine ethnique du parent qui vient d'une autre culture. Par exemple, le métis issu de parents sénégaléo-canadiens est considéré comme un noir. L'exemple typique est le président des USA, Barack Obama, qui est de père kényan et de mère américaine. Et pourtant, il est considéré comme le premier président noir des États-Unis. Il y a également Ousmane Bakary, dans son ouvrage intitulé *Exil et Culture*, qui nous explique le défi auquel font face des réfugiés qui vivent aujourd'hui dans la société québécoise. Ils sont coincés entre leurs problèmes socio-culturels, leur intégration ainsi que des bouleversements d'ordre identitaire. Ces gens donnent naissance à des enfants qui vont devoir faire face au défi de vivre avec l'héritage socio-culturel qu'ils vont recevoir de leurs parents et la culture de leur société de naissance. Pour ma part, je ne veux pas tomber dans les stéréotypes. Pour moi, le métis est une identité à part entière. Je veux aider mon enfant à incarner les composantes de son identité afin qu'il puisse comprendre les origines de la couleur de sa peau.

Je rappelle qu'aujourd'hui nous vivons dans un village planétaire. Par conséquent, le phénomène de métissage sous toutes ses formes est très répandu. Toutefois il y a encore des personnes qui ne comprennent pas trop les composantes du métissage dans sa globalité.

À la suite de ma revue de littérature, je constate que l'interrogation sur l'héritage culturel des métissés a toujours soulevé des ambiguïtés. En effet, dans les sociétés créoles que décrit Jean Benoist ainsi que les sociétés d'Amérique latine qu'ont étudiées Laplantine et Nouss, l'héritage culturel des enfants issus du métissage est mélangé. Dans leur culture, il y a une partie de la culture de chacun des peuples qui a fondé ces sociétés. Contrairement à moi, mon fils et moi, nous vivons dans une société typiquement québécoise. De ce fait, ce que mon fils va savoir sur le Sénégal et l'Afrique, il va le connaître à travers l'héritage culturel que je vais lui transmettre. Par conséquent, je me suis souvent demandé quel est mon bagage culturel aujourd'hui, après avoir vécu neuf ans au Canada, et ce que je pourrai bien transmettre à mon fils pour qu'il puisse comprendre convenablement ses origines culturelles africaines. Avant d'en arriver là, je me suis également demandé comment être un bon père dans la société québécoise, car n'oublions pas que je vis au Québec. Par conséquent, l'éducation que j'ai reçue durant mon enfance, je ne peux pas l'appliquer dans un contexte de vie occidental. Etant donné que mon fils est en garde partagée et qu'avec sa mère nous n'avons pas la même vision de l'éducation d'un enfant, je prône les discussions pour transmettre à mon fils une partie de ma culture. Je lui lis des livres de contes basés sur les histoires de la culture sénégalaise. À ce moment-là, nos discussions portent sur un aspect culturel, ce qui lui permet d'établir des liens entre la culture québécoise et la culture sénégalaise. De plus en plus, il se décrit comme un Canadien et un Sénégalais. Cependant, je constate que son identité reste floue. Il se décrit, malgré ses six ans, comme un individu issu de deux cultures différentes, mais je remarque que ces deux cultures ne sont pas mélangées en lui. Par exemple, son nom complet est Mbaye-Caleb Gueye. Mbaye donné par son père et Caleb par sa mère. De ce fait, j'ai observé que lorsqu'il est avec des gens d'origine africaine, il s'identifie comme Mbaye Gueye et il lui arrive d'être frustré lorsqu'un Sénégalais l'appelle Caleb. La contrepartie aussi existe, lorsqu'un Québécois lui demande son nom, il s'identifie comme Caleb et non Mbaye. En tant que père, je me suis dit que c'est peut-être sa façon d'incarner son métissage. Pour m'aider à être un père présent sur tous les plans, je me suis inscrit dans une démarche de suivi psychosocial me permettant de mieux cerner mon rôle de père au Québec. En effet, j'avais fait le constat que

je n'agissais pas comme les autres pères québécois. Lorsque je les observais, j'avais l'impression d'être un mauvais père qui allait finir par créer des carences affectives à son fils. J'étais une personne qui avait du mal à extérioriser son senti. Dans le modèle de père que j'ai reçu, il n'y avait pas de place pour les manifestations d'émotions. Dire je t'aime ne faisait pas partie de mon quotidien, alors qu'au Québec, il semble très important de démontrer son amour à sa progéniture. Par conséquent, j'ai pris le temps d'apprendre à être proche de mon senti. Cela me permet aujourd'hui de répondre aux besoins affectifs de mon fils.

6.5.2 Le métissé en moi face au monde

Ce récit autobiographie retrace des parties de mon vécu depuis que je vis dans la société québécoise. Lorsque je regarde de plus près mon texte, je vois le parcours qui m'a permis de devenir ce que je suis aujourd'hui. Qui suis-je aujourd'hui? Voilà une interrogation à laquelle je ne n'arrive pas à trouver une réponse définitive. Le métissé culturel que je suis vit, dans la vie de tous les jours, des rencontres transformatrices. Aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé en moi. Je ne pense plus comme un Africain, mais je ne pense pas comme un Occidental. En fait, je pense comme moi-même, je suis une personne qui a un parcours de vie singulier et qui influence ses moindres faits et gestes dans sa vie de tous les jours. Je me considère comme un citoyen du monde même si mes valeurs issues de ma culture d'origine demeurent présentes en moi. Je regarde le monde avec un œil neuf. Je me rallie à ceux qui disent qu'aujourd'hui nous vivons dans un village planétaire. En effet, je n'ai plus d'identité sénégalaise intrinsèque. J'ai en moi des fragments de plusieurs cultures.

Le mélange demande un choix, un effort, même lorsqu'on veut seulement l'accepter au sein de soi-même. Alors que le pur va de soi. Quelque part, sans qu'on le sache, le mélange, le métissage fait référence à cet hybride, ce croisement contre nature, qui dissout les entités essentielles et qui bricole l'assemblage de leurs fragments. (Benoist, 1996)

Aujourd'hui, je mange sénégalais, je m'habille à l'occidentale, je danse sur de la musique orientale, je pratique le Yoga asiatique. Je regarde le monde aujourd'hui et les stéréotypes que j'avais sur les autres cultures disparaissent. En vivant dans la société québécoise, j'ai côtoyé beaucoup de personnes d'origines ethniques diverses. J'ai par conséquent appris à m'approcher de leurs cultures et croyances pour m'en imprégner. Même si je ne crois pas à leurs divinités et que je ne partage pas leurs valeurs, j'ai appris à les respecter. Cette attitude me permet de mener une vie épanouissante dans la société occidentale.

Dans le même ordre d'idée, je regarde également la société sénégalaise avec un regard teinté de culture occidentale. Je suis conscient que je me considère comme un hybride de la culture sénégalaise prédominante, de la culture occidentale et québécoise. De ce fait, en jetant un regard sur ma société d'origine avec cette nouvelle identité, il m'arrive d'éprouver de la difficulté à comprendre certaines choses qui me paraissaient normales lorsque je vivais au Sénégal. Mes croyances religieuses sont présentes en moi, mais je suis devenu plus tolérant à la différence des croyances.

Ainsi, étant donné que je vis dans une société occidentale, j'ai appris à accommoder mes croyances à la société dans laquelle je vis. Je demeure croyant, mais je laisse aux autres le soin de vivre leurs croyances selon leur convenance. Cela n'était pas possible avant ma vie au Québec, car ma culture et mes croyances constituaient mes uniques références lorsque je regardais le monde. L'homme nouveau que je suis devenu aujourd'hui prend conscience que chaque peuple, société, pays, a ses croyances et ses valeurs, et que si chacun reste enfermé dans sa zone de confort, le métissage culturel ne sera jamais possible. Étant donné que nous vivons dans un monde où les gens sont de plus en plus ouverts à la différence et que les échanges entre les peuples favorisent le métissage aussi bien naturel que culturel, j'ai fait le choix de m'ouvrir aux autres. Cette ouverture m'a permis de bien vivre dans la société québécoise et d'en comprendre les composantes. Cette compréhension me permet d'avoir un regard juste sur ce qui m'entoure. C'est ce regard qui m'a amené à me questionner sur ma relation avec mon fils.

Bref, j'ai une vision du monde influencée par les deux cultures qui cohabitent en moi. Cette vision me permet de m'adapter à mon environnement qui n'a plus ni limites, ni frontières. Avec mon parcours de vie, je pense avoir compris une grande partie des composantes du métissage culturel. Si je suis appelé, dans le futur, à vivre dans une autre société, la réflexion que j'ai effectuée sur mon parcours d'exilé me permettra de relever adéquatement le défi de changement identitaire qui va se présenter à moi.

CHAPITRE 7

CONCEPTUALISATION OU DÉMARCHE DE THÉORISATION

À l'instant où nous observons une augmentation exponentielle du nombre des couples mixtes dans la société québécoise, ces couples donnent naissance à des enfants métis car les deux parents sont d'origines différentes. Cette différence peut se situer à plusieurs niveaux. En effet, elle peut se situer sur le plan culturel, comme l'exemple d'un couple composé d'un Africain et d'une Québécoise. Elle peut également se situer sur le plan géographique, c'est-à-dire un couple dont les partenaires viennent de deux continents différents. Même deux personnes de même continent n'ont pas nécessairement la même culture, langue, religion, couleur de peau, etc. Ces couples donnent naissance à des enfants que l'on appelle des métis.

Il existe également le phénomène du métissage culturel. En effet, à la suite des mouvements de populations, des individus s'exilent et recommencent leur vie dans de nouvelles sociétés. Afin de pouvoir mener une vie adéquate dans leur terre d'accueil, ces individus font face à une période de transformation au sein de leur identité. Ces transformations peuvent aboutir à ce qu'on appelle le métissage culturel.

7.1 LE CONSTAT

Tout d'abord, il est important de souligner que le phénomène de la transformation identitaire est vraiment complexe. En effet, la transformation identitaire implique des changements majeurs dans la vie de la personne transformée. Mais je peux aussi affirmer que cette transformation identitaire devient plus complexe lorsque la personne en transformation vit dans un contexte de vie culturelle autre que celle de ses origines.

Soulignons que lorsque je parle de transformation identitaire, je fais allusion au processus de métissage culturel. Ce terme de métissage culturel implique le croisement d'au moins deux ou plusieurs cultures au sein d'une personne ou d'une société. En fait, c'est une hybridation de deux ou plusieurs entités pour en former juste une qui ne sera ni l'une, ni l'autre de ses composantes. Elle sera une entité composée des éléments qui la composent.

En ce qui me concerne, dans ce travail de recherche à la première personne, je pose mon regard sur la relation père-fils dans une relation père-fils métissée. Comment un père, en processus de métissage culturel, peut-il offrir à son fils naturellement métissé un père à la hauteur de sa condition d'enfant métis? Voici le point de départ du questionnement que tout père d'enfant métis devrait s'établir.

Tout métissé culturel est issu d'un exil volontaire ou forcé. Cet exil vers un autre pays amène la personne exilée à vivre dans une nouvelle culture. De ce fait, l'exilé s'expose à des défis d'intégration permettant de mieux s'établir dans sa nouvelle société. L'intégration dans une nouvelle société est un choix. En fait, une personne peut vivre dans une nouvelle culture sans pour autant s'imprégner de la culture de sa société d'accueil. Dans ce cas-là, nous ne pouvons pas parler d'intégration, ni de métissage culturel. Par conséquent, il est impératif d'avoir le désir de s'intégrer culturellement pour mettre en place les conditions qui permettent le métissage culturel.

Aujourd'hui, il y a de nombreux mouvements de population un peu partout dans le monde. Ces personnes déplacées ou exilées s'installent temporairement ou définitivement dans de nouvelles cultures qui sont autres que celle de leur culture d'origine. Nous observons de plus en plus d'enfants métis issus de croisements entre des pères venant d'une culture exotique et des mères québécoises ou occidentales. La contrepartie existe également, c'est-à-dire de mères issues de l'immigration et de pères occidentaux.

Les défis d'intégration que doivent relever ces pères d'enfants métis sont divers. En effet, étant donné qu'ils ne vivent pas dans leur société d'origine, il est impératif pour eux de prendre conscience que les réalités de leur culture d'accueil sont différentes de celles de

leur pays d'origine. Et, par conséquent, les enfants qui naissent de ces unions mixtes sont pris entre deux cultures, celle du père et celle de la mère. Pour offrir à un enfant métis un père à la hauteur de sa condition d'enfant naturellement métissé, le parent issu d'une culture autre que celle de la culture d'accueil doit se poser la question : comment être père dans sa culture d'accueil? Je ne suis pas en train de dire qu'un père doit nécessairement abandonner l'héritage culturel qu'il a reçu de sa culture d'origine, mais plutôt qu'il doit développer des compétences sociales lui permettant d'établir un métissage entre sa culture d'origine et sa culture d'accueil. Cela permet au père de l'enfant métis d'être en mesure d'établir un dialogue métis avec son fils. En fait, lorsqu'une personne vit dans une nouvelle culture, elle vit un défi d'intégration au quotidien. Tous les jours, elle apprend une nouvelle chose sur sa culture d'accueil, que ce soit la langue, la culture, etc. Les nouveautés que la personne exilée apprend au quotidien engendrent en elle une transformation identitaire. Ainsi, plus un père s'intègre dans la nouvelle culture, plus sa culture d'origine se mélange avec sa culture d'accueil.

7.2 UN IDEAL DE PATERNITE

La paternité au sein d'une relation père-fils dans un contexte de vie multiculturelle est vraiment complexe. En effet, les pères issus des communautés culturelles sont confrontés à des interrogations ainsi qu'à des enjeux en rapport avec leur rôle de père.

Cependant, à force de vivre dans une nouvelle société, ils traversent une période d'intégration socio-culturelle pendant laquelle ils subissent des transformations identitaires les amenant à adopter de nouvelles valeurs issues de leur culture d'accueil. Cependant, force est de constater que plus ils adoptent de nouvelles valeurs, plus certaines de leurs croyances, valeurs, us et coutumes de leur culture d'origine sont appelés à disparaître ou à évoluer. Cette étape permet aux pères de mener une vie satisfaisante dans leur nouvelle culture d'adoption. En fait, ils subissent un métissage culturel. Se métisser culturellement, c'est devenir une personne différente de celle que tu étais avant.

Le premier deuil à faire dans un processus de transformation identitaire, c'est le deuil de qui l'on était avant d'être au contact d'une nouvelle culture. Un père en processus de métissage culturel doit absolument faire le deuil du concept de père qu'il a reçu de sa culture d'origine. En effet, cette conception du père reçue n'est pas compatible avec celle de la culture d'accueil. Pour ce faire, dans un premier temps, il faut que le père fasse le deuil de l'héritage du concept de père qu'il a reçu de sa culture d'origine. Il ne peut élever son enfant comme lui-même a été élevé. Les contextes socio-culturels sont différents. D'un autre côté, il ne peut pas agir comme un père natif de sa société. Par conséquent, le métissage culturel lui permet d'entrer en interaction avec son nouvel environnement socio-culturel ainsi qu'avec son fils sans pour autant perdre toute sa culture d'origine. Lorsqu'on fait le choix de se métisser culturellement, on accepte de perdre une partie de sa culture d'origine.

L'idée n'est pas de se transformer en parent occidental, mais plutôt d'offrir à l'enfant naturellement métissé un père culturellement métissé, un père capable d'incarner une paternité métissée. Cela permettra à l'enfant et au père d'avoir une relation saine et épanouissante pour les deux.

7.3 LE SOUHAIT D'UNE RELATION METISSE

De nos jours, les repères traditionnels intrinsèques des sociétés sont de plus en plus difficiles à déterminer. De ce fait, on peut retrouver le phénomène de métissage et de mélanges des cultures dans les liens familiaux, surtout si le parent et l'enfant ne proviennent pas de la même culture. Par conséquent, un homme en processus de métissage culturel, pour pouvoir être en mesure d'être un bon père d'un enfant naturellement métissé, doit impérativement prendre conscience des transformations qui s'opèrent au sein de son identité.

Une personne peut subir des transformations sans pour autant en être consciente. La prise de conscience des changements qui surviennent au sein de son identité permet au père

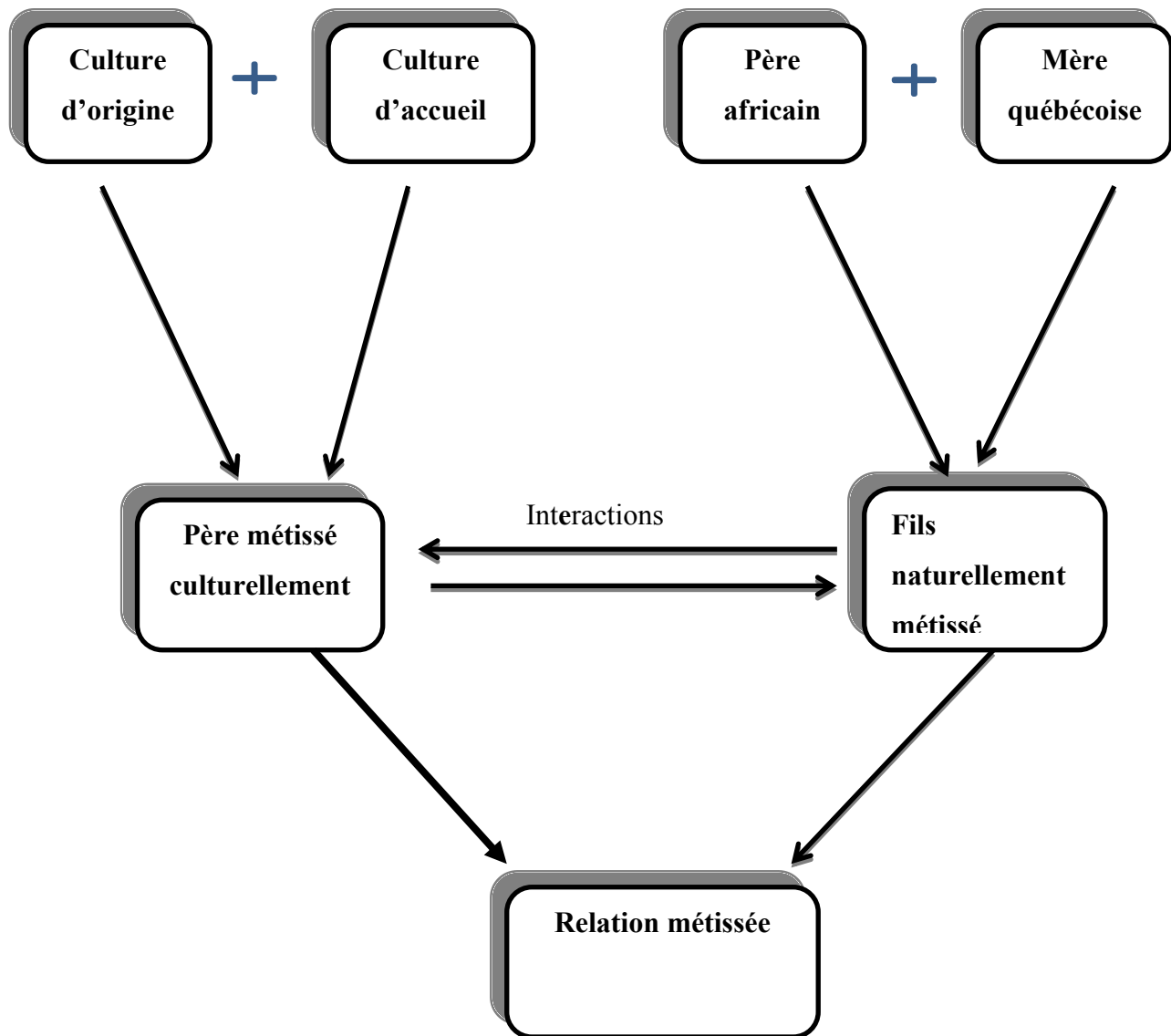
de s'imprégner davantage de la culture de la société d'accueil qui constitue, par la même occasion, la culture dominante de son fils. Afin de pouvoir être un bon parent à la hauteur de son enfant métis, le père doit être en mesure de fusionner en lui sa culture d'origine et sa culture d'accueil. Cette fusion lui permettra d'avoir une culture hybride, ce qui lui permettra de développer une pensée métisse.

Lorsque les deux cultures seront bien fusionnées, ses faits et gestes de la vie quotidienne et sa façon de voir le monde seront teintés de cette nouvelle culture hybride. Par conséquent, il n'agira ni ne pensera plus comme lorsqu'il évoluait dans sa culture d'origine, mais il ne se comportera pas comme les personnes nées dans sa culture d'accueil. Il sera un métissé culturel. Ce métissage culturel permet au père de comprendre l'identité métisse de son fils. De ce fait, le père et le fils pourront développer ce que j'appelle une relation métisse.

Qu'est-ce que j'entends par relation métisse?

Pour qu'une relation père-fils soit bien métissée, il faut que le père, en processus de métissage culturel, soit métissé dans sa façon d'agir avec son enfant. En effet, il doit être en mesure d'interagir avec son enfant de telle façon que ce dernier ne se sente pas pris entre les deux cultures de ses parents. Pour ce faire, le père doit incarner, dans la vie de tous les jours, une culture métissée, une culture mixte composée de sa culture d'origine ainsi que de celle de sa culture d'adoption. Il doit également être conscient de ce mélange culturel. Cette prise de conscience lui permettra de comprendre les composantes de son métissage culturel. Étant conscient de son métissage et agissant comme un métissé culturel, le père sera plus en mesure de saisir la condition d'enfant naturellement métissé de son fils. Cette compréhension du concept de métissage va permettre au père de développer ce que Gruzinski (2002) appelle la pensée métisse, c'est-à-dire une incarnation du métissage dans sa pensée, ses agir, ses relations, etc. Cette pensée métisse incarnée va permettre au père et au fils d'avoir une relation teintée de leurs métissages respectifs, une relation père-fils à la hauteur de la condition de personnes naturellement et culturellement métissées.

Tableau 1 : Tableau explicatif



CONCLUSION GÉNÉRALE

RETOUR SUR LES OBJECTIFS ET PROJETS POST-RECHERCHE

Mon travail de retour sur les objectifs me permet de dégager les acquis ainsi que les apprentissages qui découlent de la production de ce mémoire de recherche. En effet, je rappelle que trois objectifs ont été dégagés et ils constituent la colonne vertébrale de ma recherche. Tout le travail de ce mémoire constitue un cheminement qui permet au chercheur de trouver des réponses aux objectifs de recherche qu'il s'était fixés dès le départ. Ainsi, pour effectuer ce travail de retour sur les objectifs de recherche, je vais rappeler chacun d'eux en dégagant les apprentissages ainsi que les conclusions que j'ai tirées par rapport à mon thème de recherche.

Premier objectif : Comprendre les composantes de mon identité actuelle

Durant cette recherche à la première personne, l'objectif ultime était de développer une relation père-fils satisfaisante. Pour développer ce genre de relation, je trouve qu'il est important de se connaître soi-même avant de s'attarder sur la relation avec autrui. En effet, en apprenant à mieux se connaître soi-même, on est plus apte à développer des liens, que ce soit en couple, en famille, en amitié, etc. C'est dans ce sens qu'étant donné que je vis dans une culture autre que celle de mon pays d'origine et que mon fils est né et a grandi dans ma société d'accueil, j'ai jugé important de comprendre les composantes de mon identité actuelle. À la suite d'une longue réflexion ainsi que d'une période de crise identitaire, j'ai fait le constat que, après un séjour de dix ans dans la société québécoise, je ne suis plus la même personne que celle qui avait quitté le Sénégal en 2005. Les questions qui s'imposent sont : qui suis-je aujourd'hui? Et quelles sont les composantes de mon identité actuelle?

Qui suis-je aujourd'hui?

À la suite de ce travail de mémoire de recherche à la première personne, je suis en mesure de dire que j'ai une double culture. En effet, je suis originaire du Sénégal, mais je vis au Québec. J'ai perdu une partie de ma culture d'origine au profit d'une partie de ma culture d'accueil. En fait, je ne suis plus Sénégalais pur, mais je ne suis pas non plus un Québécois pur. Avec le temps, je suis devenu le produit des deux cultures. Et cette double culture a un impact sur ma façon de penser, mes relations avec les autres, ma vision du monde, etc. Par conséquent, cette double culture en moi a évidemment un impact sur ma relation avec mon fils naturellement métissé. Attention, le fait d'avoir une double culture ne veut pas nécessairement dire qu'on est culturellement métissé. En effet, il faut prendre conscience de sa condition de personne culturellement métissée et qu'il n'y ait pas de dissociation entre les composantes de sa double culture. Pour être culturellement métissé, il faut penser et agir de façon métissée. C'est ce que Gruzinski (2002) appelle la pensée métisse. C'est-à-dire que, dans la pensée de la personne métissée, les deux cultures sont tellement fusionnées qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre. Personnellement, à cette étape de la recherche autobiographique, je suis en mesure de dire que la transformation que j'ai subie durant les dix dernières années m'a permis d'être dans un perpétuel processus de mutation identitaire. Je suis dans un processus de métissage culturel qui ne sera jamais terminé. En effet, chaque jour, j'ai quelque chose de nouveau à apprendre de ma culture d'accueil. En somme, je suis Sénégalais d'origine vivant au Québec. La culture sénégalaise et la culture québécoise se sont fusionnées en moi pour donner une nouvelle entité que j'ai nommée : **le québécois sénégalais**.

Quelles sont les composantes de mon identité actuelle?

Aujourd'hui, je suis en mesure d'affirmer que mon identité est composée d'une double culture : celle du Sénégal et celle du Québec. C'est une identité qui a été construite dans le temps. À travers cette recherche à la première personne, j'ai fait le constat que ce désir de m'imprégner de cette culture n'a pas toujours été volontaire. En effet, cela s'est fait au fur et à mesure en côtoyant des personnes originaires de la société québécoise, mais

également en m'impliquant dans des activités socio-culturelles de ma société d'accueil. Avec le temps, j'ai subi la transformation identitaire qui me permet aujourd'hui de mener une vie satisfaisante dans la société québécoise. Je suis un hybride culturel, un métissé culturel. Cependant, il a fallu que je m'engage dans cette démarche de recherche à la première personne pour comprendre la personne que je suis devenu aujourd'hui. En effet, cette double culture avait engendré une crise existentielle, car je n'arrivais pas à incarner cette double identité. Cette situation désagréable avait un impact négatif sur ma relation avec mon fils. En effet, je n'arrivais pas à comprendre sa situation en tant qu'enfant naturellement métissé. Cette recherche m'a permis de comprendre mais surtout d'incarner et d'assumer cette culture métisse en moi. Cela m'a permis de mieux comprendre mon fils dans sa condition de métissé naturel.

Deuxième objectif : Développer une relation métisse avec mon fils

La relation avec mon fils constitue le fondement de ma recherche autobiographique. Je rappelle que ce qui m'a poussé à m'investir dans une démarche de recherche à la première personne, c'est qu'après la naissance de mon fils je ressentais un malaise incompréhensible lorsque j'étais en sa présence. De ce fait, pour remédier à cette situation, j'ai décidé de partir à la rencontre de ce malaise afin de comprendre les éléments qui le composent. Cette quête de compréhension m'a permis de prendre conscience que ma relation avec mon fils est teintée de métissage à la fois naturel pour lui et culturel pour moi.

Cette recherche autobiographique m'a permis aujourd'hui de comprendre les composantes de mon identité actuelle. Je me considère comme un métissé culturel. Pour avoir une relation de père à la hauteur de notre condition de personnes métissées mon fils et moi, il a fallu développer ce que j'appelle une relation métisse père-fils. Je m'explique : pour que ma relation avec ce petit garçon de six ans puisse être satisfaisante pour tous les deux, il faut que la relation soit teintée de nos conditions de personnes métisses, une relation constituée d'une hybridation de nos métissages. À partir de là, nous avons développé une relation père-fils métisse à la hauteur de notre métissage naturel et culturel.

Aujourd'hui, j'ai une relation fusionnelle avec mon fils, ce qui est très différent du moment où je commençais cette démarche de recherche autobiographique. C'est un travail qui m'a permis de comprendre des parties de moi dont j'ignorais l'existence. La notion de métissage culturel est quelque chose que je ne connaissais pas. Je connaissais juste le métissage naturel. Cette recherche m'a permis aujourd'hui de comprendre les composantes de mon métissage, mais également de mieux comprendre le métissage naturel. Cela m'a permis de mieux prendre conscience de la condition d'enfant naturellement métissé de mon fils. Ceci me permet aujourd'hui d'être plus attentif aux besoins de cet enfant et d'y répondre adéquatement. Je ne peux pas dire avec certitude que j'ai une relation métisse père-fils, mais je pense avoir développé avec cet enfant une relation qui nous permet d'avoir un lien nourrissant pour tous les deux. Ce lien est coloré de nos parcours de vie de personnes métissées.

Troisième objectif : Incarner, dans la vie de tous les jours, le métissé culturel que je suis en train de devenir

L'incarnation du métissé est tout un défi pour moi dans la vie de tous les jours. En effet, il y a encore une partie de moi qui tend à demeurer dans sa culture d'origine. De plus, il m'arrive toujours de ressentir ce sentiment de trahison envers mes origines lorsque je constate à quel point je suis aujourd'hui différent de la personne qui a quitté le Sénégal en 2005. D'un autre côté, je constate également que la présence de la culture québécoise est très ancrée en moi. En effet, les faits et gestes de mon quotidien sont teintés de ces deux cultures qui cohabitent en moi. Je n'arrive plus à les dissocier lors de mes actes. Par conséquent, mon défi est d'incarner dans la vie de tous les jours la personne que je suis devenue aujourd'hui, une incarnation aussi bien dans la société québécoise que dans ma société d'origine lorsque j'y séjourne. Cela fait de moi un individu à part, car au Québec je suis toujours considéré comme un Africain à cause de mes origines culturelles ainsi que par ma couleur de peau, alors qu'au Sénégal je suis considéré comme un Canadien, car je vis au Canada depuis 10 ans et que j'ai adopté la culture québécoise. Partout où je suis, je suis considéré comme un hybride. Pour mener une vie à la hauteur de ce métissage, il faut que

j'assume ce que je suis devenu et que je l'incarne dans ma vie de tous les jours, aussi bien dans les amours, en amitié ainsi que dans mes liens familiaux.

Les projets de vie engendrés par cette recherche autobiographique

Ce projet de recherche autobiographique m'a permis de prendre conscience de l'homme que je suis devenu aujourd'hui. C'est un projet qui m'a également donné la possibilité de jeter un regard curieux aussi bien sur les composantes de mon identité que sur mon rôle de père. En effet, la paternité constitue un élément très important de cette recherche autobiographique car n'oublions pas que, dans ce projet de recherche, l'élément central est le lien père-fils. Au moment de tirer les conclusions de ce travail pour ma vie, je prends conscience que j'ai toujours quelque chose de nouveau à apprendre sur mon rôle de père.

Groupe d'entraide entre pères

Ainsi, j'ai décidé de participer à un projet de l'organisme C-TA-C. Ce projet s'intitule Groupe des pères. Ce sont des rencontres entre pères pour échanger sur les difficultés que nous rencontrons dans notre paternité. Ces rencontres constituent pour moi une continuité de mon projet de recherche. Ayant pris conscience de quel genre de père je suis, j'apprends, au contact des autres pères, de nouvelles facettes de la paternité. En effet, lors des échanges, écoutant les autres participants exposer les difficultés qu'ils vivent, je me sens soutenu dans mon rôle et je m'enrichis des compétences paternelles de chaque participant. Bref, ce sont des rencontres qui me permettent de mieux me centrer dans mon rôle de père. Dans un autre sens, c'est un endroit où je peux me permettre de venir solliciter de l'aide lorsque je traverse des moments difficiles dans ma paternité.

Groupe d'hommes immigrants

Cette recherche autobiographique m'a également permis de revoir mon parcours de vie d'homme immigrant dans la société québécoise. J'ai effectué le constat qu'un parcours d'intégration est parsemé de défis, de transformations identitaires, de deuils, etc., qui peuvent devenir très lourds à porter pour une personne. C'est dans cette optique qu'un ami,

Loïc Popotte-Louizor, étudiant en psychosociologie à l'UQAR et moi avons mis en place un projet de groupe d'hommes immigrants.

Étant moi-même immigrant en région depuis quelques temps, j'ai fait le constat qu'il n'existe pas de support spécifique pour les hommes immigrants au Bas-Saint-Laurent, bien que les besoins soient criants. En effet, lorsque ces hommes dont je fais partie sont confrontés aux défis d'adaptation complexes de leur nouveau statut d'exilé, ils sont non seulement en perte de repères, mais aussi isolés et exposés aux différentes formes de détresse qu'un service adapté d'accompagnement pourrait facilement prévenir.

Par ailleurs, rappelons que si ce n'est généralement pas facile pour les hommes de demander de l'aide, la plupart des hommes immigrants vient de cultures qui rendent complexe le simple fait d'admettre qu'un homme est dépassé. Demander de l'aide est alors un geste inconcevable pour eux. C'est un accompagnement de changement culturel qui nécessite un cadre spécifique, une compréhension des enjeux en présence, des compétences dialogiques et surtout une médiation culturelle pertinente.

Nous aimerions, pour ce faire, proposer notre collaboration à l'organisme C-TA-C, qui possède une expertise reconnue à l'échelle régionale et provinciale en accompagnement des hommes en difficulté. C'est en qualité de médiateurs culturels que nous proposons une coopération avec les intervenants de C-TA-C qui peuvent mettre leurs compétences, expériences et outils au service de ce projet, quitte à les adapter aux besoins particuliers de ce type de clientèle.

Dans ce sens, nous souhaitons mettre en place un groupe pilote d'hommes immigrants. Nous voulons ainsi ouvrir un espace inédit entre hommes immigrés en région, qui permettra d'apprendre un nouveau rapport à son expérience intime et aux autres en situation de perte de repères et d'urgence d'intégration dans une autre culture. Cet espace permettra également à ces hommes de créer des liens, de sortir de l'isolement, de développer de l'entraide mutuelle et d'aborder les nouveaux enjeux et défis auxquels ils sont confrontés au sein de leur nouvelle culture d'accueil qu'ils peinent à comprendre.

BIBLIOGRAPHIE

- Benoist, J. (2008). « *Métissage, syncrétisme, créolisation, métaphores et dérives* », dans *Études créoles*, vol XIX, n°1, 1996, pp. 47-60
- Bonniol, J-L. et Benoist, J. (1999). « *Hérités plurielles. Représentations populaires et conceptions savantes du métissage* », dans *Ethnologie française*, vol. XXIV, no 1, 1994, pp. 58-69. Numéro intitulé : Penser l'hérité.
- Bureau de la vie étudiante : *Du choc culturel à l'intégration*, Sonja Susnjar. Article tiré du Bulletin Vies-à-vies, vol. 4, no.5, avril 1992, Université de Montréal.
- Carfantan, S. (2002). « *Leçon 70: Croyance et vérité* », Philosophie et spiritualité.
- Carrière, C. (1997). « *L'expérience du rapport à soi lors d'un changement actualisant* ». Thèse présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval pour l'obtention du degré de Philosophie Doctoral (Ph.D.) Québec: Université Laval. Faculté des sciences de l'éducation.
- Char, R. (1967). *Fureur et mystère*, Collection Poésie Galimard(FIME)), Format 222 pages.
- Choueiri, R. « Le « choc culturel » et le « choc des cultures » », *Géographie et cultures* [En ligne], 68 | 2008, mis en ligne le 30 décembre 2012, consulté le 24 juin 2016. URL : <http://gc.revues.org/801> ; DOI : 10.4000/gc.801
- De Lamennais, F.R. (1954). « Collectif, *Centenaire de la Mort de Lamennais* », Europe - revue littéraire mensuelle, Paris, 1954
- Dubar, C. (2006). *Faire de la sociologie : un parcours d'enquêtes*. Paris: Belin.
- Gadamer, H-G. (1960): *Wahrheit und Methode, Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik* 5.Aufl. 1986, Tübingen : J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).
- Gérard, N. (2001). « *Mort de la famille monoparentale et de l'hébergement alterné. Du bon usage des désignations savantes*», *Dialogue* 1/2001(n° 151), p. 72-81
- URL : www.cairn.info/revue-dialogue-2001-1-page-72.htm.

- Giorgi, A. (1997). *De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en science humaines : théorie, pratique et évaluation*. Dans J. Poupart, J. P. Deslauriers, L. H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 341-364). Montréal : Gaétan Morin
- Gohier, C. (1998) « *La recherche théorique en sciences humaines : réflexions sur la validité d'énoncés théoriques en éducation* », *Revue des sciences de l'éducation*, Vol. XXIV, no. 2, pp.267-284.
- Grelley, P. (2009).« *Contrepoint- Famille, parenté et éducation en Afrique.* », *Informations Sociales* 4/2009 (n°154) p.21.
- URL : www.cairn.info/revue-informations-sociales-2009-4-page-21.htm.
- Gómez, L. (1999). « *Une démarche autobiographique dans la quête de l'identité d'éducateur* ». Mémoire de maîtrise. Rimouski : Département des sciences de l'éducation. Université du Québec à Rimouski.
- Gómez L. « *Identités composites ou identités miscibles? Pour une alchimie du métissage culturel* ». Institution : Université du Québec à Rimouski.
- Gomez, L. (2013). « *Approche autobiographique : notes pour une épistémologie de recherche à la première personne* ». In *Présences, revue d'étude des pratiques psychosociales*, Vol.5.
- Gruzinski, S. (2002 c.1999). « *La pensée métisse* ». Paris: Fayard.
- Heidegger, M. (1927/1993¹⁷): *Sein und Zeit*. Tübingen : Niemeyer.
- Inter-culturel.net. (2015). « *La construction identitaire* ». Repéré le 10 juillet, 2012, à <http://inter.culturel.free.fr/textes/constr-id.htm>
- Laferrière, D. (2009). « *L'énigme du retour* » : roman. Montréal: Boréal.
- Laplantine, F., & Nouss, A. (1997). « *Le métissage* ». Paris]: Flammarion.
- Laplantine, F. et Nouss, A. (2001). « *Métissages* », d'Arcimboldo à Zombi. Montréal, Pauvert.
- Leiris, M. (1971). « *L'âge d'homme* ». Paris: Gallimard.
- Lévi-Strauss, C., & Pouillon, J. (1968). « *Race et histoire* ». Paris: Editions Gonthier.
- Maalouf, A. (1998). « *Les identités meurtrières* ». Paris: Grasset.

Morais, S. Ph.D. «*Recherche qualitatives*»-hors-série- numéro 15 – pp. 497-511. DU SINGULIER À L'UNIVERSEL ISSN 1715-8702 –

<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html> © 2013 Association pour la recherche qualitative

Nouss, A. (2005). « *Plaidoyer pour un monde métis*»: Paris: Textuel.

Paquette, Claude (1982) «*Analyse de ses valeurs personnelles: s'analyser pour mieux décider*». coll. C.J.F., Québec -Amérique 214.

Rainville, M. (1996). «*Pour comprendre les valeurs*», Version préliminaire non publiée, 325.

Rennie, C. (2014). « *De la solidarité à la réciprocité au quotidien. Parcours sensible et performatif d'un renouvellement du rapport à l'altérité* ».Faculté des Sciences Humaines et sociales, Université Fernando Pessoa, Porto.

Russ, J. (2004). «*Les chemins de la pensée*». Paris : Bordas.

Shakespeare, W. (1969). «*La tragédie du roi Richard II*». Paris: Montaigne.

Wickert, U. (2000). «*Comment peut-on être allemand?*» : Paris Éditions du Seuil.